BnF Gallica

La Reine sauvage, par Charles d'Héricault

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Héricault, Charles d' (1823-1899). La Reine sauvage, par Charles d'Héricault. 1869.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

INVENTAIRE
Y² 2.930

23290

LA REINE SAUVAGE

par

CHARLES D'HÉRICAULT

DESSINS DE MONTBARD
GRAVÉS PAR L. LEMAIRE

PARIS
CHEZ E. PICARD
LIBRAIRE — ÉDITEUR
47 Quai des Grds Augustins

LA

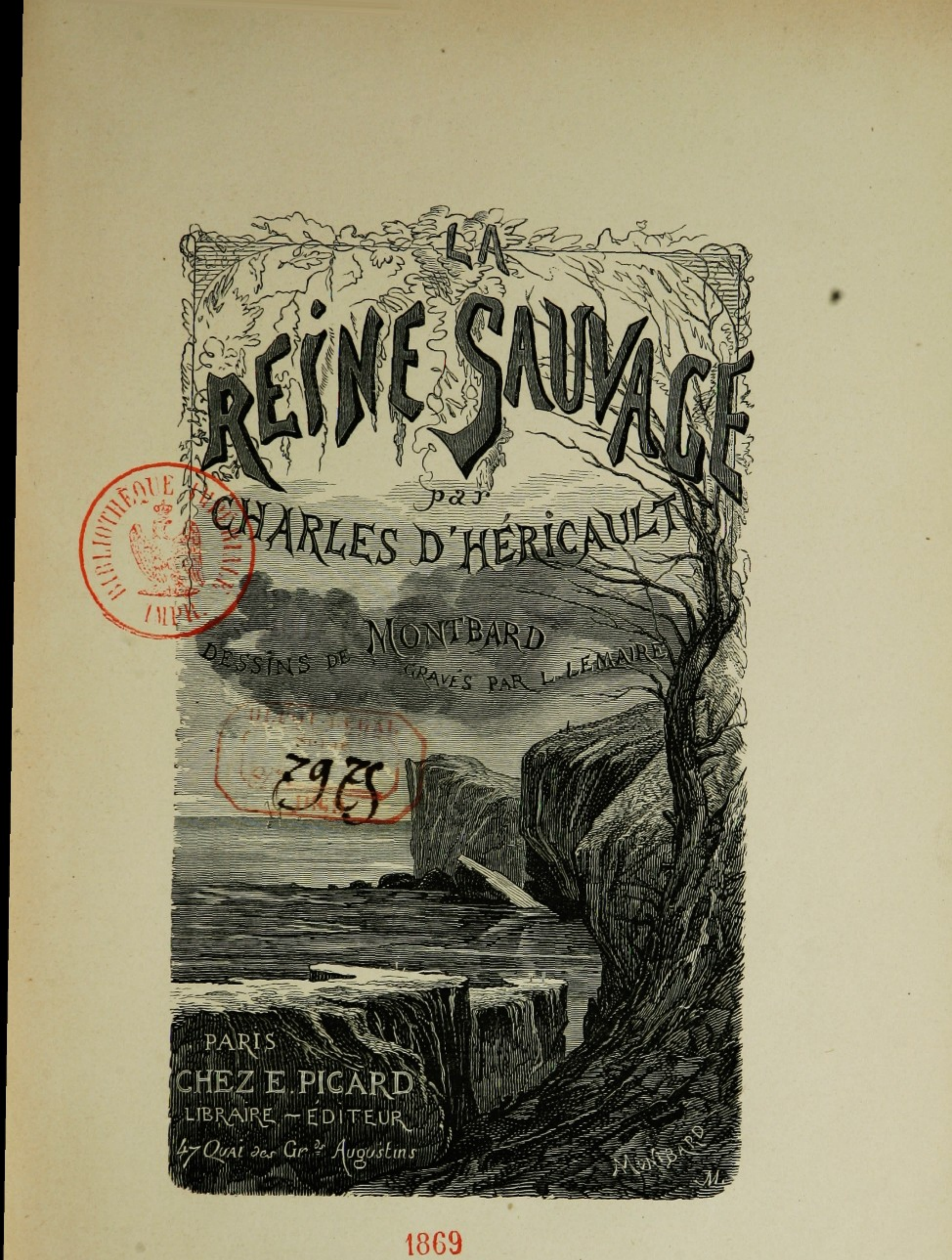
REINE SAUVAGE

Y2

Lg 30

Tous droits réservés.

©



BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE
2975

1869

PRÉFACE

En publiant ce roman, avec tous les ornements que libraire et imprimeur, dessinateur et graveur ont bien voulu y mettre, et avec une Préface, nous supposons que l'on va nous trouver bien hardi, dans un temps où l'on ne publie guère de roman en volume et où l'on ne publie plus de Préface. Nous croyons, en effet, que notre tentative n'est pas absolument banale, et il ne nous fâche point qu'on soit du même avis que nous.

Peut-être aussi nous trouvera-t-on bien présomptueux; mais cette fois l'on sera injuste. Si nous mettons ici une Préface, c'est que nous avons quelque chose de particulier à dire au public. Et nous voulons justement lui dire pourquoi ce ro-

man se présente à lui avec de si beaux habits.

C'est pour lui mieux plaire, assurément. Et rien n'est plus légitime.

Je n'étonnerai personne en affirmant que la plupart des romans de maintenant sont destinés aux gens qui ne savaient pas lire hier, et ne le savent encore que bien peu aujourd'hui, aux gens qui n'ont guère de culture intellectuelle et qui, presque illettrés, demandant seulement à leur lecture un moment d'émotion, une légère satisfaction de curiosité et de cœur, ne sont pas en position de se montrer difficiles en fait de style, en fait d'art, en fait d'invention. On leur donne donc ce qu'ils demandent, des choses romanesques qu'ils puissent comprendre et acheter, dans des feuilles à très bas prix.

Nous ne blâmons pas les gens de lettres qui exploitent ce métier.

Pour nous, qui écrivons pour les honnêtes gens, *et qui y mettons un véritable soin et un long labeur, nous avons voulu leur présenter notre œuvre avec ce luxe artistique qu'ils aiment.*

Nous avons aussi remarqué, depuis quelques années, que l'on offre à la jeunesse des livres de science, ornés avec toutes les recherches de l'art typographique. Nous nous sommes demandé pourquoi l'on ne présenterait pas à ce jeune public des

livres de littérature illustrés avec le même goût artistique.

Nous n'ignorons pas que si une école littéraire fait le roman pour les ignorants, une autre, qui peut rivaliser de littérature avec la précédente, fait le roman pour les adolescents.

Nous ne blâmons pas ces seconds ouvriers plus que les premiers ; et si les uns et les autres ne font pas œuvre d'art, ils peuvent faire œuvre utile et morale.

Toutefois, ceux qui travaillent pour le peuple ne voient, dans le roman, rien autre que le drame et la passion brute ; ceux qui travaillent pour la jeunesse font tout effort pour esquiver le drame et la passion.

Ne peut-on pas, avec un soin anxieux du bon style, avec un respect classique de la langue, et sans sacrifier aucun des nobles éléments de l'art dramatique, écrire un roman qui intéresse les honnêtes gens, et particulièrement les esprits jeunes ? Ne suffit-il pas, pour rassurer les plus timorés, que l'émotion soit toujours élevée, que la passion soit toujours pure, que l'attrait soit toujours délicat, et que l'imagination rencontre dans chacun des sentiers où l'auteur la mène, une scène noblement touchante, une perspective claire, riante et bienfaisante, un

horizon large et vrai, s'ouvrant sur l'idéal et sur l'infini ?

On voit ce que nous avons tenté : faire d'un roman un livre de grand luxe, qui pût être offert aux adolescents, aux jeunes femmes, aux jeunes hommes.

C'est à elles, c'est à eux, que je dédie cette œuvre qui m'est si chère.

Ils y apprendront un peu ce que vaut la vie contemporaine ; et quand ils fermeront le livre j'espère qu'ils auront l'esprit réjoui, le cœur plus fier, et l'âme, à la fois, plus douce et plus haute. Je désire qu'en le lisant, ils puissent s'oublier tout entiers, et je compte qu'en se réveillant de ce rêve d'un instant, ils se retrouveront meilleurs.

CHARLES D'HÉRICAULT.

PROLOGUE

LA

REINE SAUVAGE

PROLOGUE

A deux lieues environ de la Pastourelle, en Normandie, dans la partie de l'ancienne forêt d'Azelonde qui vient rejoindre le vallon des *Erminettes* (lutins), se trouve une contrée renommée dans tout le pays de Caux pour son caractère pittoresque et sauvage.

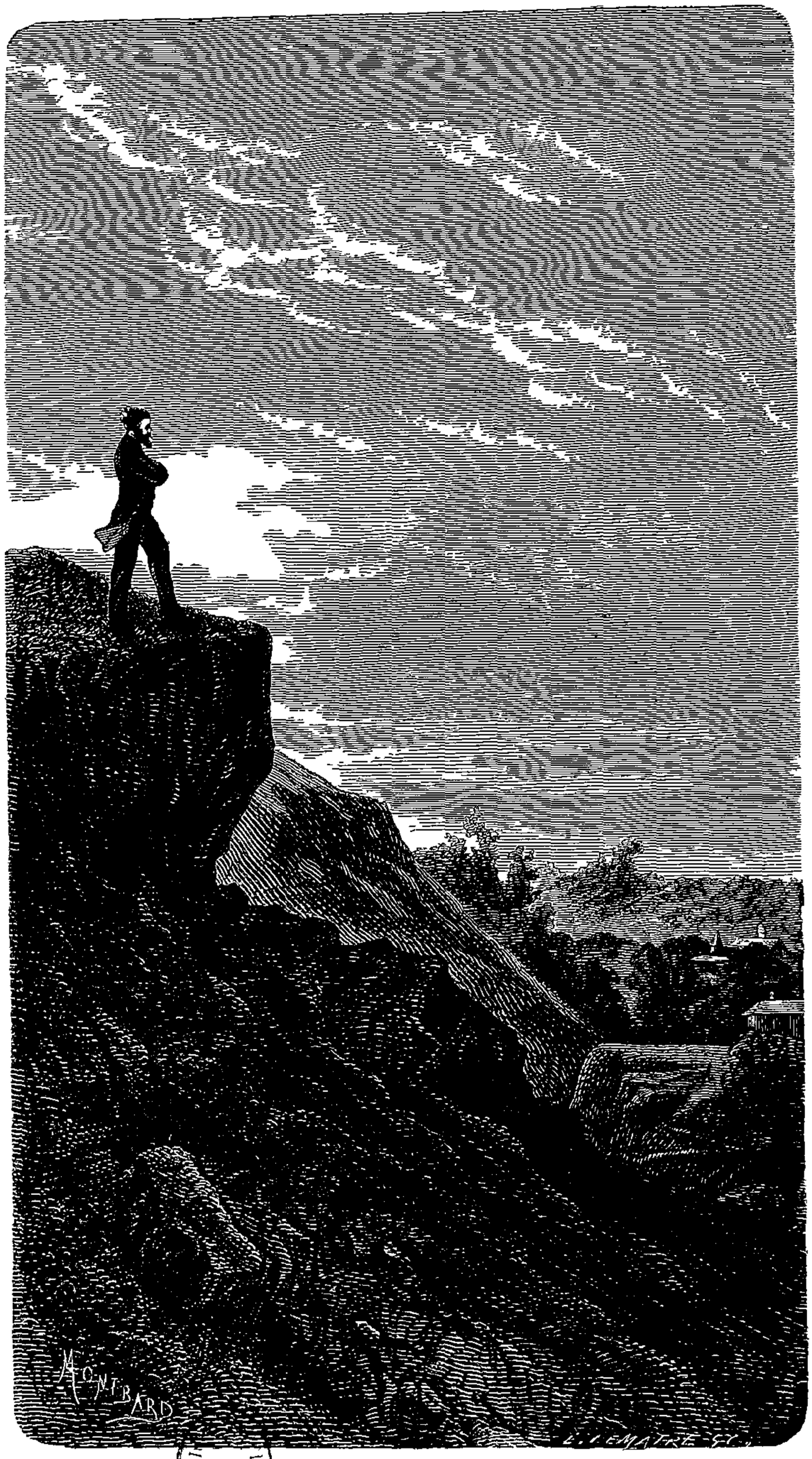
La haute colline verte du bois Malheurt s'avance en un demi-cercle qui entoure une langue de terre aride, recouverte de cailloux blancs. Du milieu de cette terre un bouquet d'arbres s'élève comme un jet

de verdure jaillissant d'une nappe de chaux, et du pied de ce bouquet un petit sentier herbu part, qui, se sauvant par l'échancrure de la colline boisée, monte vers le sud.

Là, le regard qui suit le sentier rencontre, à droite, — c'est-à-dire dans la direction de l'ouest, — une maisonnette bâtie en argile, à demi cachée par les arbres; au delà un ruisselet serpente le long des contours de la vallée; puis l'œil grimpe, sautant de champs cultivés en bouquets d'arbres jusqu'à un rideau de grands chênes qui ferme le lointain horizon.

A l'extrémité de la langue de terre blanchâtre dont nous parlions plus haut, les deux cornes de la colline se redressent vivement et montent vers le sud en compagnie du petit sentier. Celui-ci s'avance ainsi pendant une demi-lieue entre ces deux coteaux, l'un, celui de gauche, couvert de taillis, l'autre, dentelé et ne présentant qu'un versant aride. Puis le sentier s'élargit en s'arrondissant à droite et à gauche ; il forme comme un lac de verdure au milieu duquel s'élève une petite maison au toit d'ardoise. Le cercle se referme et le sentier continue son ascension; mais la croupe de droite s'abaisse et se revêt de moissons, tandis que le versant gauche présente un fouillis de bruyères, de joncs marins, de pommiers et de cabanes en ruines.

Au milieu de novembre de l'une de ces dernières années, un étranger avait traversé le bourg



Le Val-des-Erminettes.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

d'Azelonde, situé à une lieue du bois Malheurt. Chacun avait été frappé de sa beauté noble, de sa physionomie souffrante, de son mutisme et de ses gestes brusques. Il s'était arrêté un instant à l'Hôtel de Rouen, s'était remis en route, et, prenant à travers champs, était arrivé, après s'être égaré plusieurs fois, au haut du petit sentier que nous venons de décrire.

Un sourire vague avait entr'ouvert ses lèvres à l'aspect de ce paysage austère. Il était évident, à ses regards inquiets, qu'il n'était jamais venu dans ce pays, et pourtant il jeta comme un sourire de connaissance à la maison au toit d'ardoise. Un soupir de soulagement sortit de sa poitrine quand, après avoir fait le tour des murailles, il vit que cette demeure était inhabitée.

Il monta d'un pas leste le long du flanc abrupt de la colline. Quand il fut en haut, sans paraître remarquer que ses habits étaient déchirés et ses mains ensanglantées par les pointes du jonc marin, il lança un regard ardent autour de lui.

— Louis d'Authy m'avait dit vrai, murmura-t-il, c'est bien sauvage.

Il s'assit, cacha son front dans ses mains, et, quand il releva la tête, de grosses larmes coulaient de ses yeux.

— Combien de temps, pensait-il, serai-je condamné à rester dans ce désert? Il y a bien peu de semaines

encore, je croyais toucher au plus grand bonheur de ce monde ; et maintenant !...

Il se releva ; ses traits se crispèrent.

— Maintenant, tout ce que je puis faire, c'est d'essayer de vivre. Voici mon dernier effort. Si, cette fois, vous ne me sauvez pas !...

Il lança vers le ciel un regard de colère ; puis ses traits s'adoucirent, il courba la tête avec une humilité attendrie, et, secouant le front, il promena de nouveau ses regards autour de lui.

On touchait à la mi-novembre ; le soleil envoyait ses pâles rayons sur les champs dépouillés, qu'il ornait encore une fois, mais d'une triste beauté. Les *avoinnies* étalaient leur chaume d'un jaune gris, les terres labourées jetaient des reflets rougeâtres, et l'œil trouvait un bonheur mélancolique à considérer les pauvres petites pointes du blé nouvellement semé que le froid allait bientôt grésiller. Le regard de l'étranger s'éloigna, monta jusqu'aux collines boisées qui dominaient le val des Erminettes, et prit une animation qu'il n'avait pas encore eue.

Là le soleil glissant sur les feuilles diaprées des hêtres, leur donnait des reflets de pourpre ; ses rayons obliques dessinaient au milieu des taillis de noisetiers des ondes étincelantes d'or bruni ; du centre de ces taillis s'élançaient les tiges droites des bouleaux blancs et des frênes dépouillés ; les chênes avaient encore con-

servé leur noir feuillage; et sur ce fond sombre ou splendide, les bouquets de sapin faisaient ressortir le doux éclat de leur fraîche verdure. Tout en haut de la colline, et déjà loin dans la plaine, on voyait miroiter le toit bleu d'une grande ferme que sa ceinture d'arbres ne cachait plus entièrement.

L'étranger resta longtemps en contemplation devant ce tableau. Puis, s'avançant vers le val des Erminettes, il chercha longtemps autour de lui, et à l'aspect d'une fumée blanche qui montait au-dessus des arbres, il hâta le pas.

Il entra bientôt dans la cabane d'argile assise auprès du ruisseau.

Une très-vieille femme, petite et proprette, à l'œil vif, à la figure fraîche et rondelette, chantonnait un joyeux air de ronde en tricotant des bas de laine bleue. Elle enveloppa l'étranger d'un regard perçant et lui dit d'une voix bienveillante :

— *Trachez un quaî, et quaîez-vous, mousieu.* Ah ! reprit-elle en souriant, vous êtes un homme de la ville, et vous ne connaissez point notre langage. Je sais aussi la langue des villes, j'ai été servante au Havre, il y a longtemps; j'avais treize ans et j'en ai maintenant plus de quatre-vingt-cinq. Je vous disais : Cherchez une chaise et asseyez-vous.

— J'ai vu, dit l'étranger, d'une voix dont la molle lenteur contrastait avec la fermeté du timbre, une

maison inhabitée, là, vers le milieu de la colline.

— Ah ! oui, la maison de la côte Malheurt.

— C'est bien cela. Pourquoi est-elle inhabitée ?

— Des *niantises !* La côte Malheurt a toujours eu mauvaise renommée ; tous ceux qui y ont resté depuis les temps d'autrefois y ont été malheureux.

— Vraiment ? dit l'étranger, tandis que les rides de son front se creusaient plus profondément.

— Oui dà ! vous avez pu voir là haut des ruines ; c'étaient, de mon temps, des cabanes pleines d'enfants. Mais tout a mal tourné, et l'on a laissé tomber les murailles en disant : C'est un pays maudit. Il ne reste plus que la maison ; on l'appelait autrefois le château Maigret, parce qu'elle était plus belle que les autres, et que pourtant elle n'était point bien belle. Le dernier habitant, on l'a trouvé pendu à la porte du grenier, il y a plus de deux ans. Depuis lors, personne n'a plus voulu y venir, et chacun dit : Ce n'est point miracle que le château Maigret soit maudit ; il est sur la côte Malheurt, près du val des Erminettes, et on lui a jeté un sort.

— Et qui accuse-t-on d'avoir jeté un sort sur cette maison ?

— Moi, à ce qu'on dit, répondit la vieille femme, en jetant sur l'étranger son regard riant.

— Vous ? répliqua celui-ci ; et une légère animation s'éveilla dans son œil morne.

Il promena un regard étonné autour de cette chambre si claire et si propre, sur les images pieuses qui tapissaient la muraille, sur les instruments de jardinage, et sur les plats luisants rangés dans le bahut. Il ne trouvait là aucun des outils classiques de l'état de sorcellerie. La vieille femme ne présentait non plus rien de diabolique dans sa physionomie placide, joyeuse et ouverte.

— Ainsi, demanda-t-il, tandis qu'un sourire vague voltigeait autour de ses lèvres blanches, c'est à une sorcière normande que j'ai l'honneur de parler?

La vieille femme haussa les épaules et répondit tranquillement :

— Je sais les mots qui donnent le *piétin* aux moutons, l'aveuglement ou le coup de sang aux chevaux ; je connais les prières qui dégonflent les vaches; j'ai reçu les paroles qui jettent le malheur sur les champs et les maisons ; je sais les signes qui font languir toutes les bêtes ; oui, je puis donner les *tours* et les retirer ; mais je n'ai jamais donné un *tour* à homme ni femme, hormis pour marier quelque pauvre fillette qui s'était laissé tromper et qui voulait avoir pour mari celui qu'elle aimait. Ma maîtresse n'a point voulu m'apprendre les paroles qui font souffrir les créatures qui portent âme.

— Eh bien, moi, dit l'inconnu avec un sourire

amer, je sais les paroles qui tuent les hommes ou les rendent fous.

La vieille femme lui lança un regard étonné, puis attristé. Elle secoua la tête et lui dit avec cette familiarité naïve qui distingue les vieux paysans :

— Ces paroles-là, vous les avez entendues, mon pauvre homme ! Et j'ai vu tout de suite dans vos yeux que vous étiez en folie. Vous êtes bien mis, ce n'est donc point la folie de la pauvreté ; vous n'avez point de crêpe, ce n'est donc point la folie de la mort ; donc, vous avez la folie de l'amour ; et les paroles qui rendent les hommes fous d'amour, ce sont les méchantes filles qui les savent.

L'étranger pâlit en entendant ces derniers mots, son front fut agité par un tremblement convulsif, et il s'appuya contre la muraille.

— Ah ! dit la vieille femme en se levant, la pauvreté est lourde ; la mort ne rend rien ; un jour vous rirez bien de vos grimaces d'aujourd'hui et de la folie de l'amour. Voilà mon petit-fils Michel, continua-t-elle en montrant un jeune homme de dix-sept ans, à la démarche leste, à la physionomie ouverte. Si vous avez curiosité de voir la maison de la côte Malheurt, Michel vous y conduira quand il aura mangé sa soupe.

L'étranger revint dans le courant de l'après-midi au bourg d'Azelonde ; il alla trouver le notaire et lui indiqua son intention de louer le château Maigret. Le no-

taire, qui était habile, lui jura que la maison n'était pas à louer, mais à vendre.

Quand l'étranger quitta le notaire habile, il était propriétaire du château Maigret et dépendances, le tout cédé à un prix très-modique; il est vrai que le tout n'avait aucune valeur. Le notaire se frotta les mains; il affirma à sa femme que M. Fernand-Gaston Toril—ainsi prétendait se nommer l'étranger—était un homme naïf, fort bien élevé et original. Il avait prié mondit sieur notaire de lui procurer un domestique absolument imbécile. On lui envoya Clovis Maridor.

— Comment vous appelez-vous? demanda M. Toril à ce phénomène.

— Clovis Maridor, surnommé le Célibataire.

— D'où vous vient ce surnom?

— Ah! je m'en vais vous dire, monsieur : c'est parce que je n'aime point les femmes. C'est un don que je tiens de ma mère, qui détestait ses voisines.

— C'est bon. Combien gagniez-vous chez votre dernier maître?

— Mais 15 francs par mois, répondit sans hésiter Clovis, qui n'en gagnait que 10, mais dont l'imbécillité ne portait pas sur les questions de finances.

— Je vous en donnerai 20. J'exige une obéissance complète. Au premier ennui que vous me donnerez, je vous renvoie.

M. Toril fit venir des ouvriers; il les paya chère-

ment, à condition qu'ils iraient vite. Il reçut par le chemin de fer de nombreuses caisses, et, à la fin de novembre, il s'enferma chez lui, après avoir accueilli pauvrement le notaire, qui venait s'informer de sa santé.

PREMIÈRE PARTIE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

L'Assemblée de mai et le Parisien Sauvage

L'immense salle du cabaret de Pierre Horlaville est remplie de monde. Plus de cinquante chandelles brillent sur les petites tables de bois, plus de cent tasses de café fument à côté des carafons d'eau-de-vie qui reluisent; les grands pots de cidre se dressent fièrement et arrondissent leur ventre brun au-dessus des verres barbouillés d'écume. La fumée des cigares et des pipes vient dessiner une auréole bleuâtre autour de la mèche des chandelles, puis monte jusqu'aux solives grises du plafond et s'évapore en laissant dans la haute

et large salle une lumière blanche qui adoucit l'angle des objets sans les voiler.

Pierre Horlaville, grand et maigre, se promène silencieux entre les tables, en jetant autour de lui un regard calme. Il n'oublie pas un instant qu'il passe pour un riche cultivateur et qu'il est cabaretier un seul jour par année.

Ce jour-là, le 18 mai, jour de l'*assemblée*, foire ou fête, du village de la Pastourelle, il ouvre sa maison aux promeneurs affamés ou altérés, comme ses pères l'ont fait depuis deux cents ans; il condescend à allumer vingt fourneaux, à faire cuire des centaines de livres de viande, à faire verser une quantité incalculable de liquides variés dans une foule de verres de toute forme; il consent à introduire dans toutes les chambres de sa maison les gens de grand gosier et de bon appétit; il daigne gagner mille francs. Quand onze heures sonneront, il dirigera des regards sévères sur les consommateurs persévérants; à minuit, il fera jeter dehors les ivrognes les plus lourds, et il redeviendra pour 364 jours le maire de la Pastourelle et l'un des plus riches cultivateurs du canton de Fécamp.

L'heure de la sévérité n'est pas encore venue. La nuit ne fait que d'arriver. Les servantes et les garçons glissent autour des tables avec une adresse irréprochable, et Michel Ardent, lui-même, sur la docilité duquel Horlaville avait conçu des soupçons, se démène sage-

ment, comme s'il n'était pas le petit-fils d'une sorcière. Le peuple altéré se presse autour des bouteilles, et la grave nation normande boit, cause, discute, sans cris, sans chansons, sans querelles, avec cette dignité flegmatique qui la distingue en tous les actes de sa vie, jusqu'à l'ivresse exclusivement. L'on entend uniquement ce *hou-hou* sourd et onduleux comme le murmure des vagues, que produit une nombreuse assemblée où toutes les lèvres parlent d'une voix haute mais égale, sans grande émotion d'aucune sorte.

Sur le champ de foire, qui entourait le cabaret, régnait un tapage infernal. Les *gabatins* et *montreux de singeries* (comédiens ambulants et charlatans) faisaient rage. La musique de vingt baraques éclatait furieusement, les hercules mugissaient, les *pitres* miaulaient, les vendeurs de panacées grondaient dans les porte-voix, les cabotines hurlaient ; les marchands ambulants lançaient des appels désespérés : les bêtes fauves et les ânes savants imitaient, malgré eux, la voix humaine, et le peuple, sifflant, riant, piétinant, gémissait, quand les voituriers ivres lançaient, en jurant, leurs voitures au milieu de la foule.

Pierre Horlaville haussait dédaigneusement les épaules en songeant à tous ces imbéciles qui *s'époumonnaient* à l'air frais du soir quand il y avait auprès d'eux une salle si digne. Quelquefois aussi son œil se fronçait, et il levait vers le plafond un regard sévère.

— Maître Jacques Alespée, dit-il en s'adressant au seul personnage de l'assemblée qu'il voulût bien reconnaître pour son supérieur, ne trouvez-vous point qu'ils font plus de bruit là-haut qu'il n'est d'usage ? Ils dansent, ils chantent, et ils n'en sont point encore au café.

Maître Jacques Alespée ouvrit lentement les yeux qu'il tenait à demi fermés, parut faire un effort pour séparer sa nuque de la muraille contre laquelle elle était appuyée, et, portant d'un geste ennuyé sa main à sa bouche, il en retira sa pipe; il remua légèrement les lèvres, sans émettre aucun son, reprit sa pipe, et referma les yeux.

C'était un homme de près de six pieds, aux épaules carrées, à la taille épaisse, à la figure ronde, aux yeux bleu de faïence, aux cheveux blond de lin. A sa gauche se trouvait son fils Félix, vrai portrait de sa mère, disaient les matrones du pays. Il n'avait, en effet, d'autre point de ressemblance avec son père que la carrure des épaules ; il était petit, très-noir de cheveux, d'yeux et de sourcils. Son visage aux traits fins, et tout l'ensemble de sa physionomie et de ses gestes, décelaient une bienveillance infinie et une maturité fort rare en un jeune homme de vingt-cinq ans. Au côté droit de maître Jacques était assis maître Amable Le Thybonnier, vulgairement nommé monsieur l'Instituteur, quoiqu'il fût bien et dûment un rentier. Mais il passait pour

un homme très-savant et avait été maître d'école au temps de sa jeunesse. Il est difficile de faire comprendre tout ce qu'il y avait, à première vue, de comique et de respectable en même temps dans cet homme d'une maigreur phénoménale, à la longue figure osseuse, aux yeux rouges, au sourire un peu niais et constamment bienveillant.

Dans le voisinage de ces sages personnes se trouvaient Florent Hérubel, Louis Beuzebec, ancien élève de l'École Polytechnique, quelques notables propriétaires ou fermiers des bourgades voisines, quelques-uns de ces cultivateurs comme on n'en trouve guère que dans la haute Normandie, gens graves et réservés, à la physionomie froide et réfléchie, qui ont oublié leurs titres de bacheliers ès-lettres, de licenciés en droit ou ès-sciences, pour se rappeler uniquement leur qualité de cultivateurs.

— Oui, ces gens de là-haut, continua maître Pierre en levant le nez en l'air, font trop de bruit. On voit bien que ce sont des matelots. Nation de bêtes ! ça crie pour un petit verre, ça chante en le buvant, et ça hurle après l'avoir bu. A vingt, ils font plus de tumulte que cinq cents de nous autres laboureurs. Qu'en dis-tu, *Saint?*

Et maître Pierre jeta sur Félix, surnommé le Saint, un regard paternel, qu'il ramena ensuite vers sa fille Emilienne. Celle-ci, jeune et jolie paysanne, aux

mains rouges, à la figure brune, à la gorge opulente, à la physionomie ferme, trônait avec flegme derrière le comptoir. Félix suivit le regard du père Horlaville, considéra un instant les yeux froids et distraits de la jeune fille, poussa un léger soupir, et répondit de sa voix claire et douce :

— Eh! maître Pierre, ces braves gens viennent de tous les petits ports de mer voisins, de Vattetot, de Benouville, d'Yport, d'Étretat, de Saint-Jouin, de Bruneval, d'Octeville, et il y a loin de là partout à La Pastourelle. Ils viennent pour faire honneur au souvenir de feu mon oncle, le capitaine, et accepter le dîner que ma cousine leur offre tous les ans à pareil jour. Par amitié pour nous, laissez-leur un peu de liberté. Ma cousine, *la Reine*, va venir avec mon frère Francin. Vous verrez qu'après qu'ils l'auront aperçue, ils deviendront muets comme leurs poissons.

— Ah! Seigneur! s'écria maître Amable Le Thybonnier de sa petite voix aigre; voici le *Parisien Sauvage* qui entre!

Tous se retournèrent, à l'exception de maître Jacques, qui ne daigna pas même ouvrir les yeux.

Il se fit dans toute la salle un moment de silence, suivi d'un murmure sourd. Chacun regarda le nouveau venu avec une sorte d'inquiétude inoffensive, mais ardente, effrayée. Celui-ci produisait dans presque tous les esprits une émotion analogue à celle qu'eût pu soulever dans

les imaginations du Moyen-Age l'aspect d'un personnage légendaire.

Le personnage mystérieux était suivi d'un grand garçon roux, au front fuyant, au gros nez brillant, aux dents blanches, à la physionomie grotesque. Celui-ci marchait sournoisement derrière le Parisien, qui, après avoir fait quelques pas, se retourna et fronça les sourcils. Clovis Maridor, — c'était notre Célibataire, — poussa un profond soupir, jeta un regard piteux sur le lieu de délices où il venait d'entrer, et se dirigea mollement vers la porte de sortie.

Le Parisien Sauvage continua sa route, indifférent à tous ces regards qui le dévoraient, et il vint s'asseoir près d'une table restée vide à côté du grand poêle en faïence. Il posa, comme par distraction, son front dans ses mains; puis, relevant la tête, il demanda une tasse de café à Michel Ardent, qui était accouru vers lui avec un sourire affectueux. Il alluma un cigare et promena autour de soi un regard qui fit baisser les yeux fixés sur sa personne.

Il présentait un contraste saisissant avec tous ceux qui l'entouraient. Émilienne constata que seul de l'assemblée il portait des gants, gardait la tête nue, et s'était incliné en passant à côté d'elle. Elle ne put s'empêcher de jeter un regard de commisération sur ce visage pâle, sur cette physionomie impassible.

L'étranger n'avait évidemment guère plus de trente

ans, et cependant bien des fils d'argent couraient dans ses cheveux châtains, naturellement bouclés, et dans sa barbe brune qu'il portait entière. Son beau front, rond, large et élevé, était coupé par deux rides profondes qui montaient de la racine du nez jusque dans les cheveux; sa figure creusée, ses joues pâles, faisaient ressortir son nez aquilin, et ses paupières noires donnaient quelque chose d'âpre à ses yeux, qui paraissaient faits pour exprimer la sérénité caressante. Cette haute taille qui se courbait un peu, ces larges épaules qui s'affaissaient, tout ce qui, dans ces membres vigoureux, indiquait une nature robuste, contrastait encore, d'une façon saisissante et mystérieuse, avec ce visage maladif.

Ses regards errants s'arrêtèrent bientôt sur le beau papier peint, acheté en 1825 par le père — prodigue — de Pierre Horlaville, et qui représentait le long des murs de la salle toutes les scènes du Roland Furieux. La tête du Parisien était justement placée entre les jambes de Roland qui, assis sur une roche pointue — au plus fort de sa folie, évidemment, — jouait de la flûte à ses moutons endormis. Non loin de ce berger, mais cachés par une feuille de vigne gigantesque, étaient étendus Angélique et Médor : Angélique vêtue à la mode de l'impératrice Joséphine, et le beau Médor démontrant l'ardeur de sa passion par les couleurs tendres de ses culottes à crevés. Le Parisien Sauvage

fixa longtemps ses regards sur ce groupe, puis, se retournant brusquement, il s'accouda sur la table en poussant un soupir et laissa de nouveau tomber son front dans ses mains.

Un jeune homme leste, portant une petite veste ronde, un large pantalon et un bonnet phrygien, entra en bondissant, traversa la salle en courant, et disparut par la porte de l'escalier.

— Ah! dit Pierre Horlaville, c'est Pierre-Marie Prempel, le fils de l'ami — du matelot, comme ils disent — du capitaine Noël Alespée, feu votre frère, maître Jacques. Il court comme un cheval, et il courrait bien jusqu'à Paris pour votre nièce, maître Jacques, car il aime la *Reine* comme un chien ne pourrait point mieux faire. Je parierais bien qu'il était aux aguets dans la plaine de la Pastourelle; et il vient avertir ces enragés criards que la Reine arrive avec votre fils Francin, maître Jacques.

L'interpellé fit un signe affirmatif sans ouvrir les yeux. Félix leva timidement son regard vers Émilienne et baissa la tête en voyant les vives couleurs qui, au nom de Francin, avaient envahi les joues de la jeune fille.

Bientôt un murmure, plus caractérisé encore que celui qui avait accueilli l'arrivée du Parisien Sauvage, annonça la *Reine*. Une jeune fille d'une taille svelte, d'un port fier, vêtue d'une robe de drap noir, à longue

jupe, et portant à la main une forte cravache, s'arrêta un instant dans l'embrasure de la porte d'entrée. Elle s'avança d'un pas léger, presque aérien, se retourna, regarda autour d'elle, avec ces mouvements vifs et aisés, avec ces gestes saccadés et inattendus qui donnent une si charmante apparence aux gestes des enfants.

Elle ôta brusquement le large chapeau de feutre qui la coiffait, et laissa voir une figure à la fois belle et jolie : des traits accentués avec un teint délicat ; une physionomie naïve et imposante. Ses beaux cheveux, d'un blond brillant, épais, hardis et bouclés irrégulièrement, se redressaient de façon à former autour de son front et de tout son visage comme une couronne de fleurs blondes. Un mouvement brusque de la tête sépara les boucles épaisses, et tandis que des grappes ondulées descendaient le long de la nuque, de petites boucles, se glissant derrière les oreilles, venaient gambader autour du cou blanc et caresser le sein de la jeune fille.

Elle était suivie par un jeune homme d'une physionomie très-caractérisée. Il paraissait avoir à peine vingt ans. Il était d'une taille moyenne, bien prise et élancée; sa figure, aux traits fins et réguliers, devait tout son caractère à ses cheveux d'un blond fauve, à ses yeux surtout. Ceux-ci gris, agités et perçants, indiquaient habituellement la franchise et la hardiesse,

mais prenaient, en face de la moindre contradiction, une expression insolente et cruelle.

Le Parisien Sauvage, perdu dans ses sombres pensées, n'avait pas fait attention au premier murmure qui avait annoncé l'arrivée de la Reine. Un cri d'admiration, qui échappa à l'un de ses voisins quand la jeune fille ôta son chapeau, lui fit dresser la tête. Il se leva d'un bond, ses joues se couvrirent d'une rougeur éclatante; il essaya de porter les mains à ses yeux troublés, puis, renversant les tables, bousculant ses voisins, il se précipita au devant de la jeune fille et, lui saisissant la main, il s'écria d'une voix haletante :

— Louisa!

— Qu'est-ce que vous voulez à la Reine, maudit fou! dit une voix brutale à côté de lui.

— La Reine! s'écria-t-il.

Il jeta sur la jeune fille un regard effaré en laissant retomber la main qu'il tenait; ses pommettes devinrent livides, et il recula de quelques pas en trébuchant comme un homme ivre. Puis ses joues se colorèrent de nouveau, ses narines se dilatèrent, et, fronçant les sourcils au point que les deux rides de son front se touchèrent, il jeta sur Francin Alespée un regard enflammé et s'écria d'une voix sombre :

— Et vous, qu'est-ce que vous me voulez, avec votre voix insolente, jeune drôle?

— Je veux vous battre et je voudrais vous tuer, cria

Francin, dont les paupières s'injectèrent de sang.

— Me tuer! Soyez le bienvenu, mais il faut auparavant que je vous corrige.

Et saisissant le bras dont Francin essayait de le frapper, il lui serra le poignet dans sa main nerveuse, leva la main gauche comme pour le souffleter, puis haussa les épaules, et tirant violemment la main qu'il tenait, il fit pirouetter le jeune homme et l'envoya trébucher dans un groupe qui accourait.

A ce moment, il se sentit tirer par derrière, il se retourna avec colère, et vit Émilienne qui le regardait d'un air suppliant. Son visage se détendit subitement; il s'inclina et sourit à la jeune paysanne, qui lui dit d'une voix tremblante :

— Je vous en prie, monsieur, ne lui faites pas de mal; il n'est pas méchant, mais il aime tant la Reine!

La jolie fille baissa la tête en soupirant; l'étranger lui adressa un nouveau sourire, et se retourna. Francin, retenu par les mains robustes de son frère Félix, se débattait en hurlant et en accablant d'injures son adversaire.

— Tout le monde vous dira que je demeure à la côte Malheurt, dit celui-ci d'une voix grave; on m'y trouvera demain. Ce soir, taisez-vous.

La Reine, calme, droite, immobile, avait regardé cette scène avec autant d'apparente indifférence que si elle eût assisté à un spectacle de marionnettes; elle te-

BIBLIO IMPR. NATIONALE

Le cabaret de la Pastourelle.

nait la vue fixée sur l'inconnu avec une obstination froide. Celui-ci se retourna vers elle, l'enveloppa d'un regard d'abord curieux, puis caressant, puis sombre; son visage devint plus pâle que jamais, et quelques grosses larmes coulèrent le long de ses joues.

Pierre-Marie Prempel, suivi de quelques jeunes gens en bonnet phrygien, fendit la foule.

— Quelqu'un vous a-t-il fait ennui, la Reine? demanda-t-il en promenant son regard clair et vaillant sur tous ces hommes qui avaient quitté leurs tables pour assister de plus près à la querelle.

— Non, frère, répondit-elle d'une voix vibrante et mélodieuse. Cet homme-là est venu me serrer la main, j'ai cru qu'il allait m'embrasser, mais il ne l'a pas fait; et quand il l'aurait fait, continua-t-elle froidement et en laissant tomber ses mots lentement comme si elle réfléchissait, il ne m'aurait pas insultée, car il rêvait. Comme il paraissait heureux de me serrer la main! dit-elle à mi-voix et en baissant le front.

Quand elle le releva, l'étranger avait déjà regagné sa place; il était assis les deux coudes sur la table et le front caché dans ses mains.

— France, dit la jeune fille à son cousin, donne le bras à Pierre-Marie et montons; tu sais bien qu'on nous attend.

Francin obéit silencieusement; chacun regagna sa table. Le bruit redoubla dans les chambres hautes, et

dans la salle basse quelques verres de cidre firent bientôt oublier à chacun ce qui venait de se passer.

L'inconnu cherchait à triompher de cette hallucination qu'avait fait naître en lui l'étrange ressemblance de la Reine avec celle qu'il nommait Louisa.

Mais il sentit se réveiller plus vivement que jamais les souvenirs douloureux ; il craignit une de ces crises qui le rendaient fou ; les nerfs de sa poitrine se contractèrent, sa gorge se dessécha, et il vit de grosses gouttes de sueur tomber sur la table où il était appuyé. Il se leva brusquement, saisit son chapeau, jeta en courant une pièce de monnaie sur le comptoir, et sortit précipitamment pour chercher dans le tumulte une diversion à son angoisse.

Quand il rentra dans la salle, il se rencontra en face de la Reine et de Francin, qui se préparaient à partir. Ce dernier, en le voyant, lui lança un coup d'œil sombre et fit un pas vers lui.

La jeune fille s'arrêta, sans faire le moindre effort pour retenir son cousin ; elle fixa sur lui ses admirables yeux veloutés, noirs, aux reflets bleuâtres, puis les porta par un mouvement brusque sur la physionomie de l'étranger.

Celui-ci s'était arrêté à son tour ; sa face gardait son masque rigide ; il laissa tomber sur le jeune homme un regard qui indiquait surtout l'abattement, et lui dit d'une voix tranquille :

— Vous savez où je demeure, cela suffit pour aujourd'hui. Vous n'avez pas la physionomie d'un homme vulgaire, ne vous conduisez pas comme un enfant gâté.

Francin tressaillit, se détourna sans répondre et gagna à grands pas la porte de sortie.

L'étranger sentit une main qui serrait la sienne et il entendit la voix douce de Félix qui lui disait :

— Merci, Monsieur ; vous êtes sage. Mon frère est un enfant, en effet, un enfant volontaire et passionné ; mais il comprend ce qui est juste et bon.

L'étranger regarda avec une sympathie évidente cette physionomie sereine et ces yeux rêveurs.

— J'espère, continua Félix, que vous oublierez cette querelle.

La figure de l'inconnu redevint grave ; il haussa silencieusement les épaules, et se détournant, il trouva fixée sur lui la prunelle de la Reine. Il en sortait un rayon vif qui donnait une expression brusque et puissamment ferme à ce regard ordinairement si profond et si caressant. Elle fit un signe à maître Amable, qui s'approcha ; elle dit à Félix :

— Va rejoindre France.

Félix obéit. Alors, avec une intonation impérieuse, bien adoucie pourtant par le son mélodieux de sa voix :

— Qu'est-ce que Louisa? dit-elle à l'étranger, je veux le savoir.

L'inconnu tressaillit violemment, il ouvrit les lèvres, mais sans pouvoir prononcer une seule parole, et ses traits se contractèrent avec une expression d'angoisse indicible. La Reine se recula; et, sans dire un mot, les yeux à demi-clos et la tête baissée, elle quitta la salle, suivie de maître Amable qui murmurait :

— J'ai regret que tu sois leur pomme de discorde.

Pomme de discorde!! ça y est bien : *Mélite*, acte IV, scène I. C'est sans doute une pomme d'une espèce amère, mauvaise pour le cidre, et perdue depuis Pierre Corneille, le grand comique normand.

CHAPITRE II

La Reine

Une demi-heure après, la Reine, assise sur Fée, fine jument demi-sang, à la tête espiègle, au trot allongé, et Francin, monté sur son grand cheval entier, nommé Éléphant, parcouraient dans la nuit claire les plaines qui séparent La Pastourelle du domaine de la Mare-Blonde.

Francin, sombre et préoccupé, n'avait pas encore ouvert les lèvres. La Reine mit son cheval au pas.

— Qu'est-ce que c'est que cet homme-là? dit-elle.

— C'est un *horsin* (étranger) qu'on appelle le Parisien Sauvage. Il est dans nos pays depuis six mois, il vit comme une bête fauve. C'est sans doute un grand

coquin qui se cache, de peur des gendarmes. Personne n'en sait rien de bon.

— Eh bien, moi, je veux en savoir quelque chose.

— Comment cela, Reine?

— J'irai lui parler.

— Vous irez?

— Oui.

— Vous n'irez point, Reine.

— Pourquoi donc?

— Parce que... non, vous n'irez point, s'écria Francin d'un ton de colère; je vous en empêcherai bien.

— Qu'est-ce que tu dis, France? s'écria la jeune fille en riant; tu m'en empêcheras!

Et avant d'avoir reçu une réponse, elle fit faire un tour à son cheval, et, le mettant au grand trot, elle reprit le chemin de La Pastourelle. Francin, surpris, hésita un instant, puis il se mit à sa poursuite; mais il savait depuis longtemps que nul cheval, dans le pays cauchois, ne pouvait lutter contre Fée, et après quelques moments d'une course vaine, il cria:

— Arrêtez, Reine, je vous en prie.

La jeune fille s'arrêta court.

— Où voulez-vous aller? demanda Francin d'une voix suppliante.

— Tu le sais bien, France, répondit-elle avec calme. Tu voulais m'empêcher de parler à cet étranger et j'allais lui parler à l'instant même.

— Mais, — ne vous fâchez point, Reine, — ne pensez-vous pas que vous ne devez point faire cela?

— Quelle est la chose que je ne dois pas faire? Tu n'es pas mon maître, Francin, et personne n'est mon maître. Je n'ai jamais voulu obéir qu'aux ordres de Dieu et à la voix qui est au dedans de moi et qui me dit : Ceci est beau ; cela n'est pas bon ; cela est juste.

— Attendez, Reine. J'entends le pas du *bidet d'allure* de Félix. Moi, j'ai une mauvaise tête et mes idées se troublent quand je dis oui et qu'on me dit non. Puis je sens bien que je puis quelquefois n'être point sage dans les choses qui vous regardent, Reine.

Félix les rejoignit bientôt, et tous trois reprirent au petit trot le chemin de la Mare-Blonde.

— Nous nous étions arrêtés, mon frère, dit Francin, parce que je cherchais à persuader à la Reine qu'elle ne doit pas aller voir ce Parisien maudit. Elle ne veut point m'écouter. Dis-lui que ce ne serait pas bien.

— Pourquoi voulez-vous lui parler, ma cousine?

— Je ne sais pas. Il y a en moi une voix qui me dit que je ferais bien de causer avec lui. C'est la même voix qui me parlait, il y a un an, quand j'ai trouvé ce jeune soldat étendu dans les neiges au pied du bois Malheurt. Il était déjà froid ; je l'ai pris avec moi sur la petite Fée, et je l'ai pressé contre ma poitrine. C'est mal de presser un homme contre sa poitrine ; mais je

l'ai réchauffé et sauvé. C'est la même pensée qui m'engage à parler à cet homme-là.

— Vous n'êtes pas comme les autres filles, dit Félix, tandis que son regard vague montait vers le ciel brillant d'étoiles. J'ai souvent pensé à vous, Jeanne, quand je voyais l'hirondelle fendre l'air dans les hauts cieux. Vous êtes sauvage, libre et fière comme elle; et, comme l'oiseau aux ailes vives qui meurt quand il est renfermé, vous aussi peut-être vous dépéririez et deviendriez mauvaise si l'on emprisonnait vos pensées. Ici, dans le pays, vous êtes bien la Reine; tout le monde vous connaît, vous aime et vous respecte. Mais ces étrangers qui ont vécu dans les grandes villes, ils sont souvent sans foi.

— Tu as raison, Saint, je voudrais courir en ce monde, au gré de mes pensées, comme les jolies hirondelles qui ne s'arrêtent jamais que sur les hauts lieux. On a dit longtemps que j'étais folle; toi, Saint, tu ne l'as pas cru. Maintenant, chacun sait que ma folie c'est de dire tout ce que je pense et de faire tout ce que je veux quand ma pensée me dit que c'est bien.

Un long moment de silence succéda à ces paroles. Puis la jeune fille éleva de nouveau sa voix, dans laquelle Francin n'avait jamais trouvé une aussi suave et aussi cruelle mélodie.

— Eh bien, cet homme-là vous ne le connaissez pas; je le devine, moi, et je l'aime.

— Vous l'aimez, Reine ! s'écria Francin d'une voix irritée.

— Oui, je l'aime. Pourquoi prends-tu ta voix méchante, France?

— Pardonnez-moi ; mais, je vous en prie, dites-moi comment vous l'aimez.

— Comment je l'aime? Je ne sais. Cela m'est venu tout d'un coup. Il me semble que ce n'est pas un homme comme nous. Il me semble, oui, qu'il a quelque chose de ce qui est bon en nous trois, mais quelque chose de plus aussi.

— Et peut-être, dit Francin d'une voix amère, vous m'en voulez parce que je n'ai pas pu supporter de vous laisser insulter par cet étranger à la figure pâle, qui s'est rué sur vous?

— Non, je ne t'en veux pas, mais je sais qu'il ne songeait pas à m'insulter. Je t'ai laissé faire, parce que j'ai entendu mon père dire bien souvent que ce que deux hommes en colère ont de mieux à faire c'est de se battre; mais j'avais pitié de toi parce qu'il t'aurait brisé sur le pavé.

— Nous verrons, murmura Francin en serrant les dents.

La jeune fille lui jeta un regard devant lequel il baissa les yeux.

— D'ailleurs je me plaisais à voir son visage et ses yeux qui changeaient d'expression à chaque parole. Ils

pleuraient quand il est venu vers moi. Quand il t'a parlé, France, son regard n'était pas, ainsi que le tien, noir et sombre comme l'œil du taureau qui avance les cornes; non, il était franc dans sa colère. Et, au moment de sa grande fureur, il s'est retourné, il a vu Émilienne; vous autres, vous auriez repoussé la pauvre fille, mais lui, son regard est devenu doux et respectueux. Je me suis dit que l'homme qui, au milieu de sa fureur, devient bon en parlant à une femme, celui-là est généreux et délicat. Qu'est-ce qui lui a donné ces qualités? Je ne sais pas.

— Est-ce la vie des villes? murmura Francin comme en se parlant à lui-même.

CHAPITRE III

Clovis Maridor

Le surlendemain de l'Assemblée de mai, Clovis Maridor ouvrit de grand matin la porte du château Maigret. Il parcourut de l'œil avec inquiétude la petite prairie qui s'étendait entre la maison et le pied de la colline.

— Voilà une bien belle place pour un enterrement, dit-il; et puisque me voilà héritier de tout, je les régalerai bien tous ceux qui voudront venir. Il en viendra beaucoup, non point pour ce Parisien, mais pour moi Clovis Maridor, célibataire, point voleur, point bavard, point ivrogne.

Il rentra, puis sortit au bout d'un instant en se léchant les lèvres. Il se dirigea vers le derrière de la maison et en ramena Phénix, un bon cheval arabe, à

la robe noire, à la longue crinière. Clovis l'attacha à un anneau de fer scellé dans le mur, puis s'assit sur le seuil et resta là les bras ballants.

— Maintenant que ton maître est mort, *Féli*, s'écria-t-il en s'adressant au cheval avec une voix de colère, tu ne seras plus si fier. Nous verrons si tu oseras encore me jeter bas comme tu l'as fait chaque fois que j'ai voulu te monter.

— Qu'est-ce qui est mort? demanda Denis Hochecorne, l'instituteur d'Azelonde, en sortant des taillis voisins.

— Bonjour, monsieur Denis, vous êtes bien honnête d'être venu comme je vous en ai fait prier; voulez-vous entrer?

— Non, je n'ai pas le temps. Mais qu'est-ce qui est mort?

— Le Parisien donc!

— Mort! mais je l'ai encore vu bien portant avant-hier soir.

— Il ne faut point longtemps pour se tuer. En rentrant il m'a dit: « Clovis, tu es mon seul ami. Je vais en finir. Je te laisse tout comme à mon seul parent. » Il est parti, et depuis lors je n'ai point eu de ses nouvelles.

— Eh bien, qu'est-ce que tu me veux? demanda Denis, après un instant de réflexion.

— Je voulais vous demander conseil sur tout ça.

— Ce matin, je n'ai pas le temps, mais je reviendrai ce soir, à la nuit tombée, et nous chercherons dans les papiers et les livres pour savoir quelque chose. Mais tu ne laisseras personne entrer ici jusqu'à ce que je vienne.

Un hennissement qui partit du pied de la côte Malheurt vint interrompre Denis.

— Voilà quelqu'un, continua-t-il; à ce soir, ne parle de moi à personne et ne laisse point entrer ici.

Il s'enfonça sous les arbres. Phénix hennit à son tour, montra les dents à Clovis, secoua vivement la tête, dénoua le licol, et ruant, caracolant, faisant mille gambades, il s'en alla au devant du cheval qui montait au petit trot le sentier. Fée déboucha bientôt sur le plateau.

— *Vère*, murmura Clovis, c'est la Reine.

La belle jeune fille s'approcha de lui. Une expression de gravité triste occupait son visage. Un observateur attentif eût été frappé du changement qui s'était fait dans sa physionomie depuis l'avant-veille : son œil si fier, mais si naïf, s'était chargé de pensées, et son visage, jusque-là si calme, semblait porter les marques d'une préoccupation constante.

Elle jeta un regard curieux et attristé sur le petit plateau, sur la maison, sur le versant des deux collines. Puis elle dit brusquement :

— Et ton maître a passé l'hiver ici, Clovis?

— Moi, je n'ai point bougé, répondit celui-ci, en tirant un profond soupir de sa poitrine. Et il faut que je sois rudement brave, la Reine. Voyez-vous, tout ce qui nous entoure était noir, le vent sifflait dans les arbres secs, comme le rire du diable ; le vent de galerne courait du haut en bas de la côte et me faisait grelotter et trembler de peur. Ah ! il faut que je sois rudement brave.

— Et ton maître ?

— Mon maître ! Je ne sais point ce qu'il pensait ; mais puisque c'est lui qui avait choisi ça, il n'était point à plaindre, mais bien moi, pauvre Clovis. Dans les jours noirs, on était comme dans un entonnoir ; puis la sorcière à côté de nous ; le val des Erminettes là, en bas ; et le souvenir de tant de gens qui se sont pendus ici !

— Et ton maître, que disait-il ?

— Mon maître ! il ne disait rien, comme toujours.

— Pourquoi ?

— Il aimait bien les Erminettes, les sorciers et les pendus, puisqu'il l'est à présent, pendu.

La Reine tressaillit, une légère pâleur chassa les fraîches couleurs de ses joues. Elle sauta à bas de son cheval, et s'approchant tout près de Clovis, elle lui dit vivement :

— Raconte-moi ce qui est arrivé à ton maître.

— C'est pour vous obéir, la Reine ; car chacun vous

dira : Clovis Maridor, point bavard, point menteur.

— Oui, ma jolie Fée, dit la jeune fille en caressant le cheval, qui venait frotter sa tête contre son bras pendant.

Elle s'appuya contre l'épaule de la bête et dit à Clovis :

— Dépêche-toi. J'ai appris par mon cousin Félix que ton maître avait disparu. Nous avons tous deux employé notre après-midi hier à courir dans les bois d'Azelonde. Tous les gens de la mer le cherchent sur les rivages, d'Yport à Octeville. Il faut qu'on le retrouve, continua la Reine en frappant du pied. J'attends ce que tu as à me dire.

— Point bavard et point menteur, la Reine ; mais c'est pour vous obéir. Nous sommes donc revenus de l'Assemblée de mai, et mon maître poussait des soupirs, c'est sa manière de parler ; je n'y ai point fait attention. Je me disais pourtant : « Le Parisien soupire comme aux premiers temps de son séjour ici, et depuis longtemps il ne soupirait plus. » Nous sommes entrés dans la maison, et quand j'ai regardé le Parisien à la chandelle, il avait l'air d'un revenant, ses yeux étaient rouges. Il me dit :

« — Clovis, qu'est-ce que c'est que cette belle demoiselle que nous avons vue chez maître Pierre Horlaville, à l'Assemblée?

« — C'est la Reine. »

Je me mis alors à lui parler de vos richesses, de votre père, le capitaine Alespée, un brave qui a gagné beaucoup d'argent sur la mer, et qui vous a laissé de beaux biens, des fermes, le domaine de la Mare-Blonde. Mais je vis bien qu'il ne m'écoutait plus. J'étais fatigué, et quand j'eus fini de parler, je m'endormis.

— Il ne t'écoutait pas quand tu lui disais que j'étais riche?

— Il ne faut point vous fâcher, la Reine; ce pauvre homme est fou, il ne sait pas ce que c'est que l'argent.

— Qu'est-ce que tu lui as encore dit de moi? demanda la Reine après un moment de réflexion.

— Je lui ai parlé de la Mare-Blonde, de votre beau château, de votre belle ferme.

— Continue, dit la jeune fille en frappant du pied.

— Quand je me réveillai, le Parisien tenait une petite boîte qui renferme un portrait qu'il regardait souvent dans les premiers temps de son arrivée ici. Ah! mais, c'est tout votre portrait, la Reine. Il me demanda encore:

« — Est-ce la femme du jeune homme qui était derrière elle? »

Moi, j'étais encore endormi, et je répondis: « Sa femme! » Et j'ai bien vu qu'il vous aime, la Reine.

— Qu'est-ce que tu dis? s'écria la jeune fille en tressaillant.

— Oui, car il tomba sur la terre, il poussa des cris d'oiseau blessé; puis il se releva, et j'entendis qu'il disait : « Mon Dieu, faut-il donc désespérer! Tout est-il donc fini! » Il cria en se frappant le front : « Reine! »

— Reine! s'écria la jeune fille.

— Oui, et il ajoutait : « Pourquoi vous ai-je vue! J'étais heureux! je me faisais illusion! » Il se promena quelque temps encore, et ses yeux étaient effarouchés comme les lapins que j'écorche tout vivants, car ils sont meilleurs, la Reine. Et donc, tout d'un coup, sans que je puisse m'y attendre, sans me dire un mot, il s'est sauvé et je ne l'ai point revu.

La jeune fille lâcha la crinière de son cheval, et s'avança vivement vers la porte ouverte de la maison. Clovis, d'abord ébahi, courut vers elle et la tira par la jupe. La Reine, en se sentant toucher, se retourna brusquement ; un éclair de colère traversa son œil, elle leva sa cravache et la laissa retomber sur la main qui l'avait saisie.

CHAPITRE IV

La première pensée d'amour

La jeune fille avait continué son chemin, et, sans s'arrêter dans la salle à manger, elle entra dans la pièce qui suivait. Elle resta un instant sur le seuil, comme suffoquée; l'anxiété se peignit sur son visage habituellement si calme. Son sein se souleva vivement; elle alla tomber, comme affaissée, dans un fauteuil, et cacha son front entre ses mains. Quand elle releva la tête, ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux, et elle les fixa avidement sur tout ce qui l'entourait.

Une révélation venait de lui être faite : la révélation d'une vie nouvelle, la révélation d'habitudes plus recherchées, de mœurs plus compliquées que celles qu'elle avait vues jusqu'ici. La sauvage jeune fille, en comparant cette salle si ornée, si chaude, si vivante

pour ainsi dire, aux grandes pièces de son château, comprit combien celles-ci était nues, froides et austères. Sa vive intelligence et son instinct délicat devinèrent presque immédiatement la valeur et l'élégance de tout ce qu'elle voyait. Un sentiment étrange et douloureux lui avait serré le cœur : elle avait toujours senti, sans y avoir réfléchi, qu'elle était au-dessus de tout ce qui l'entourait; ici elle se trouvait abaissée ; quelque chose lui dit qu'elle était par quelques points inférieure au maître de cette maison.

La pièce était tendue d'une étoffe de damas ponceau à grands ramages d'un jaune vif; un tapis de couleur sombre cachait le plancher ; sur la cheminée recouverte de velours brun, et devant une large glace qui montait jusqu'au plafond, étaient placés une haute pendule et des candélabres en argent bruni, ornés de médaillons d'un émail bleu sombre. Des fauteuils de formes diverses et un large divan meublaient ce cabinet, aux murailles duquel étaient suspendus deux tableaux, plusieurs gravures, des faisceaux d'armes et de longues pipes. Deux larges corps de bibliothèques, remplis de livres aux reliures brillantes, occupaient les parois qui faisaient face à la cheminée. Contre un des côtés de celle-ci, on apercevait un grand bahut ; contre l'autre, un piano. Une large table chargée de livres ouverts, d'albums, de pages à moitié couvertes d'écriture et de dessins commencés, tenait le milieu de l'appartement.

La jeune fille s'avança vivement vers les deux tableaux, dont les vives couleurs reluisaient sous un rayon de soleil. Le premier, de quelque vieux maître italien, tout étincelant d'or et de pourpre, représentait une madone à la physionomie grave. La Reine secoua la tête; son âme naïve, et qui n'avait pas encore souffert, ne pouvait être touchée de la profonde sérénité de ce visage. L'autre tableau était une belle copie de *la Rencontre* d'Alfred de Dreux : un jeune homme, d'une physionomie martiale, une jeune fille, à la tournure noble et élégante, sont emportés par deux beaux chevaux lancés au galop; ils se penchent l'un vers l'autre, et les lèvres de la femme se lèvent vers celles du cavalier avec un élan à la fois passionné et candide.

La Reine resta longtemps en contemplation devant ce tableau. Quelle pensée nouvelle soulevait son sein et quelle gracieuse vision avait couvert son visage de rougeur? Elle secoua de nouveau la tête, et dirigeant sur la table ses yeux brillants, elle courut vers un écrin ouvert qui laissait voir le portrait d'une jeune fille en toilette de bal. Elle prit l'écrin et regarda le portrait.

Un sourire triste crispa ses lèvres, et elle referma la boîte avec un geste de colère. Puis, la rouvrant aussitôt, elle s'approcha de la glace, et, tantôt se considérant dans le miroir, tantôt regardant le portrait, elle laissa voir

sur sa physionomie toutes les nuances de l'orgueil et de l'humiliation, tous les caractères de la fierté triomphante et de la vanité blessée.

Elle ôta brusquement son chapeau et s'avança vers une jardinière placée près de la fenêtre et remplie de pots de fleurs. Elle arracha quelques roses et les arrangea dans ses beaux cheveux aux ondes vagabondes. Elle revint se placer devant la glace et regarda de nouveau le portrait; un éclair de coquetterie ardente traversa ses yeux. Il effraya sans doute la jeune fille, car elle pâlit, porta la main à sa poitrine, et s'affaissa sur le divan en pressant son front avec un geste désolé.

Quand elle releva la tête, Francin Alespée était debout dans l'embrasure de la porte. Il promenait, lui aussi, autour de la pièce un regard surpris, ébloui, attristé, mais qui fit bientôt place à une expression haineuse et hardie.

La Reine avait repris sa physionomie impassible; son œil était redevenu cet œil doux et sauvage qui frappait si vivement de prime abord. Elle se leva, posa tranquillement la boîte sur la table, et allant au-devant de Francin, elle lui dit en levant la main :

— Ces gens-là sont au-dessus de nous.

— Oui, répondit Francin en soupirant. Eh bien! non, reprit-il avec un accent d'énergie passionnée, non; du moins leur grandeur n'est pas en eux, mais autour d'eux; ils sont bien vêtus et nous sommes

comme des gens nus, mais un sauvage est le même homme que les hommes des villes, et il vaut mieux. Seulement ils savent ce que nous ne savons pas, ils ont vu des choses que nous n'avons point regardées. Mais on peut apprendre comme eux, voir comme eux; et, continua-t-il avec amertume, puisque c'est ainsi qu'on devient supérieur aux yeux des femmes, moi, j'apprendrai! je verrai, moi! oui, Reine, je saurai!

— Non, dit la Reine en secouant la tête, cela est dans le cœur.

— Jeanne, nous sommes jeunes; voulez-vous me donner trois ans; je saurai le secret qui met cet homme-là au-dessus de moi, à vos yeux, et je deviendrai plus que lui. Donnez-moi trois ans.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, France? demanda la jeune fille d'une voix froide. Allez-vous-en, je vous rejoins.

Francin s'en alla, la tête basse, après avoir jeté autour de lui un regard plein de haine. La jeune fille attendit qu'il se fût éloigné; puis retirant les roses de ses cheveux, elle alla chercher dans la salle à manger un verre rempli d'eau, et, y mettant ces roses, elle plaça le verre sur la boîte qui renfermait le portrait.

— J'espère qu'il est mort, dit-elle au bout d'un instant en frappant du pied avec colère; et elle saisit les fleurs comme pour les jeter. Non! J'ai toujours fait ce que mon cœur m'a dit de faire; pourquoi suis-je ainsi

changée, et pourquoi donc est-ce que j'hésite? Eh bien, s'il n'est pas mort, cet homme, il souffre, j'en suis sûre. Quand il rentrera, les roses sentiront bon; il pensera peut-être que c'est triste de mourir. Je reviendrai lui dire que c'est moi qui ai mis les roses, et que je suis son amie. Est-ce cela que tu veux, mon cœur?

Elle jeta un dernier regard sur le tableau d'Alfred de Dreux.

— J'aurais voulu ne pas voir cela, pensa-t-elle. Et pourtant cela est doux à regarder. Ah! j'y penserai longtemps en courant dans les plaines!

Elle sortit.

— Francin, dit-elle, j'espère que tu n'as rien fait à cet étranger. Je ne te demande pas pourquoi tu es ici, je le devine. Mais je ne veux pas être suivie ni surveillée. Personne, continua-t-elle en relevant le front avec l'expression d'un orgueil souverain, personne ne peut me respecter plus que je ne me respecte. Maintenant pars avant moi, et si jamais tu me suis encore!...

— Je ne vous accompagnerai plus longtemps, Jeanne, répondit Francin avec un sourire amer; je vais quitter la Mare-Blonde et m'en aller à la ville.

La Reine baissa la tête et s'avança lentement vers Fée. Francin était déjà sur son grand cheval; il se dirigea au trot vers la vallée, tandis que Jeanne montait la côte Malheurt, suivie des bénédictions de

Clovis, à qui elle avait donné une pièce d'argent, et des hennissements de Phénix, dont elle avait caressé la longue crinière.

CHAPITRE V

Les Mémoires d'un Amoureux

Après le départ de la Reine et de Francin, Clovis Maridor avait mené Phénix à l'écurie et était revenu s'asseoir sur le seuil de la porte. Une voix claire et joyeuse résonna bientôt dans les taillis qui constellaient de leurs petits bourgeons verts le flanc noir de la colline :

Au joli temps de mai, Colin, Pierre et Marine,
O joli temps!
S'en allèrent un jour admirer l'aubépine.
O beau printemps!
Ah! je vais vous le dire,
Landerira,
Comme l'on savait rire,
Et l'on rira.

— C'est le fils de la sorcière, murmura Clovis en se levant; c'est Michel Ardent qui chante ses vilaines chansons d'amour, des rondes du temps passé que sa mère lui a apprises, et où l'on dit toujours du bien des femmes. Fi!

Le chanteur continuait sa ronde :

Mais Colin murmurait, murmurait aussi Pierre.
Triste est mon cœur!
Devant deux amoureux fillette fait la fière!
J'en ai douleur!

— Voilà qu'il vient ici pour faire la cour au Parisien, le *flabin!* dit Clovis en rentrant et en fermant soigneusement la maison.

La voix s'approcha.

Colin vit dans les champs assise une bergère.
O doux gazon!
Devers elle il courut, saluant jusqu'à terre.
O ma Lizon!

On frappa à la porte à plusieurs reprises; Clovis grimaça, envoya sourdement mille injures au fils de la sorcière et se tint coi. Le visiteur s'éloigna, et l'on entendit la voix qui devenait de moins en moins distincte :

Colin dit à la belle avec sa voix polie :
Seigneur de cour !
Connaissez-vous l'amour, pastourelle jolie ?
Ah ! cher amour !
Oui, je vais vous le dire,
Landerira,
Comme l'on savait rire,
Et l'on rira.

— Connaissez-vous l'amour? Toujours la même chose, hurla Clovis en montrant le poing. Eh ! non, on ne le connaît point, l'amour ; on ne voudrait point, pouah ! Et maintenant, qu'est-ce que je m'en vais faire? continua-t-il en allant rouvrir la porte. Ah ! M. Denis ne m'a-t-il point dit de chercher dans tous les papiers? Ça ne sera point difficile. Le Parisien croit que je ne sais point lire et il n'a jamais rien caché ni fermé. C'est là qu'est le magot ! Oui, dans ce tiroir sous la table, là ; je l'ai vu souvent le tirer et regarder les cahiers qui sont dedans.

Clovis saisit, en effet, plusieurs cahiers chargés de lignes irrégulières : il les porta sur un des bouts de la table et s'assit en tournant le dos à la porte. Il se mit à feuilleter, en maudissant l'écriture incorrecte.

— Allons, cria-t-il, c'est aussi de l'amour ! Pouah ! Et puis des larmes ; et puis du désespoir. Quel baragouin ! Ah ! bon, si c'est ça qu'on écrit à Paris, ça ne m'étonne point qu'on y devienne fou !

— Qu'est-ce que tu fais là, misérable? s'écria une voix ferme, tandis qu'une main vigoureuse saisissait le drôle au collet, le tirait en arrière et le renversait sur le tapis.

— Pardon, monsieur, s'écria Clovis d'une voix dolente en se mettant à genoux; je vous croyais mort!

— Mort!

— Oui, depuis deux jours que nous ne vous avons point vu.

— Mort! murmura Gaston. D'où vient l'étonnement que j'éprouve en entendant ce mot, qui a été si longtemps comme l'écho de toutes mes pensées? L'amour de la vie est-il donc revenu en moi? Ce que je viens d'éprouver, est-ce la dernière crise, la crise qui tue ou qui sauve? Eh bien, Dieu m'offre là l'épreuve, pensa-t-il, en posant sur les cahiers mystérieux un regard d'abord craintif; je puis comparer le passé au présent. Allez-vous-en, Clovis, dit-il d'une voix calme.

Gaston s'avança d'un pas saccadé vers les manuscrits, les saisit d'une main brusque et alla s'asseoir dans le fauteuil placé devant la table. Par un mouvement instinctif, il porta les yeux vers le tableau de la Vierge qui se trouvait en face de lui; un sourire doux et résigné passa sur ses lèvres; il ouvrit l'un des cahiers en poussant un profond soupir et il lut:

« Il y a aujourd'hui un mois, jour pour jour, et

quand cette pendule sonnera dix heures, il y aura un mois, jour pour jour, heure pour heure, que je suis tombé, tombé comme on tombe du haut d'un toit sur la pierre, et je suis resté à la place où je suis tombé. Vous êtes le plus cher et le dernier des amis de mon père, mon cher monsieur Philippe. Ah! vous savez, vous.... mais non, ce n'est pas cela que je voulais écrire; pardonnez-moi. On dit que je suis fou; ce n'est pas vrai, et je voudrais que cela fût vrai; j'agis comme un fou et je souffre comme un homme raisonnable. Ah! qu'est-ce que je dis encore! Voyons, non; je ne voudrais pas devenir fou! Et quand je pense que je puis le devenir, quand je pense que je ne suis séparé de la folie que peut-être par la résistance déjà bien entamée d'un petit nerf, sur lequel j'appuie lourdement depuis un mois toute mon existence! Voyons, que disais-je? »

Gaston continua sa lecture; ses mains agitées faisaient trembler le manuscrit, et cent impressions diverses paraissaient sur son visage expressif. Bientôt ses yeux se gonflèrent, ses paupières se remplirent de pleurs.

— Ah! mon cher et vénéré ami, que vous étiez sage! s'écria-t-il.

Et il relut en sanglotant le passage qui lui arrachait ainsi des larmes.

« Vous souvenez-vous des conseils que vous me

donniez? Tenez, rien qu'en y pensant, je sens quelque chose de froid qui monte dans ma pauvre cervelle et qui me fait tant de bien ! Vous me disiez!.. Je vois encore toute la scène. C'était un jour de Toussaint, nous revenions d'entendre la messe dans la vieille église de Saint-Wulmer; nous étions à pied; quoiqu'il fît une belle matinée, déjà bien fraîche, nous allions doucement, car vous ne pouvez marcher vite, mon vieil ami. Seigneur, quand serai-je vieux? Quand mon sang coulera-t-il assez froidement pour que je sois calme et maître de moi!... et ne plus souffrir!

» Vous me disiez alors, en me montrant ce paysage si calme et si pittoresque de notre jolie vallée :

» — Pourquoi ne restes-tu pas avec nous, mon pauvre Gaston? Demeure ici, au milieu de tes vrais amis. Tout le monde t'aime et on te respecte comme on a aimé et respecté ton père. Tu as vingt et un ans, tu es affolé de littérature, tu veux devenir un homme illustre. Ah! mon pauvre et doux garçon, avant la victoire, il y a la bataille, et tu vas où la mêlée est le plus rude! Qu'est-ce que tu feras là avec ton cœur crédule et aimant, avec ton imagination impressionnable, et ta sensibilité délicate, avec ta croyance facile à tout ce qui paraît noble et loyal? Reste ici. Ici, avec ta moyenne fortune, tu seras riche. Puis, tu le sais, je n'ai pas d'enfants et je t'aime comme mon fils. Enfin, je dois te le dire, tes parents sont décidés à te faire, parmi nous, une

belle position, mais aussi à te déshériter, si tu vas vivre parmi ces gens de lettres dont ils se font des monstres d'égoïsme et d'immoralité. Reste. Nous te choisirons pour femme la plus jolie, la plus douce, la mieux élevée des jeunes filles de ce pays. Dans ta maison calme et luxueuse, à côté d'une femme belle, pieuse et aimante, auprès de tes enfants, que tu élèveras pour l'honneur et pour Dieu, au milieu de tant de gens qui t'aimeront et à qui tu feras du bien, que manquera-t-il à ton bonheur? Et si tu es ambitieux! eh bien, je te promets que dans quelques années nous te nommerons notre député; c'est peu de chose maintenant, mais qui sait?

» Que vous répondis-je? Je ne le sais plus. Je vous parlai de mes rêves, du bonheur de lutter pour ses idées et de les faire prévaloir; de la grandeur qu'il y a à concevoir et à créer; de l'ivresse de la renommée; de la joie qu'on éprouve à vivre au milieu des hommes préoccupés de pensées nobles et gracieuses. Puis je ne vous le disais pas alors, mais cet amour doux et calme dont vous me parliez me semblait insipide. Je voulais la fièvre, la passion, l'angoisse, je voulais être follement aimé. Ah! comme Dieu m'a puni! Il me l'a donnée, la fièvre, et aussi l'angoisse, mais je n'ai pas eu l'amour. J'ai été méprisé! J'aurais été raillé, si je l'avais épousée, cette jeune fille qui était si belle, qui me semblait si noble, et que j'aimais tant! Ah! je n'ai pas été

aimé, je n'ai pas pu être aimé, jamais je ne serai aimé! »

Arrivé à ce passage, Gaston laissa tomber sur sa poitrine sa tête brûlante, le cahier glissa de ses mains tremblantes sur la table, tandis que ses lèvres répétaient :

— Jamais je ne serai aimé! Oui, ce fut peut-être bien là la plus grande cause de ma souffrance. *Ce fut*, dit-il en se levant d'un bond! Je viens de parler au passé en parlant de mes souffrances. C'est la première fois ! J'en accepte l'augure, mon Dieu!

Le pauvre garçon était devenu superstitieux comme le deviennent ceux qui ont beaucoup souffert, et qui, ne pouvant plus attendre de la raison ou de la logique la fin de leurs douleurs, l'attendent du hasard ou du miracle.

Tout à coup une vive rougeur envahit ses joues ; ses lèvres s'agitèrent en tremblant, et son regard s'arrêta avec une fixité étrange sur le verre rempli de roses.

— Oh! dit-il en essuyant son front chargé de sueur, pauvre tête! C'est ce niais de Clovis qui, pour la première fois de sa vie, a eu une attention pour moi. Mais c'est étrange comme cela m'a remué. Ces fleurs, là, si inattendues, sur le portrait de Louisa! Il me semblait, oh! le fou! que c'était l'amour nouveau qui sortait de la tombe de l'amour mort!

Il reprit le manuscrit, le feuilleta, puis le posa sur la table et appela Clovis.

— Me voilà! cria celui-ci, qui accourut en frottant avec un zèle pieux le mors de Phénix.

— Qui a placé là ces roses?

— Ces roses, tiens! Ah! oui, c'est la sorcière! Est-il possible qu'une femme d'âge s'amuse à des farces...

— Que voulez-vous dire avec la sorcière ?

— Mais la mère Ardente, la grand'mère à Michel Ardent.

— L'excellente femme ! Vous lui porterez quelques bouteilles de vin cette après-midi, et vous la remercierez d'avoir bien voulu m'apporter ces roses.

— Apporter, monsieur ! s'écria Clovis en jetant sur son maître un regard de mépris ; la mère Ardente n'a rien apporté.

— Bien ; vous remercierez son fils en même temps.

— Son fils ! Est-ce qu'il est *sorcière,* lui aussi !

— Ce pauvre garçon devient absolument idiot, se dit Gaston.

— Je crois bien que le Parisien devient de plus en plus fou, songea Clovis ; et il se remit à frotter le mors.

— N'oubliez pas le vin.

— Mais, *vère,* monsieur, ça fait pitié de gaspiller du bon vin pour quelques méchantes roses qui ne lui ont coûté rien, à cette sorcière. Il suffit de se tourner du

côté de son foyer allumé, en faisant des signes que je ne sais point, et en disant : Des roses.

— Voyons, mon pauvre garçon, expliquez-vous. Qu'est-ce qui est venu ici en mon absence?

— Jour de Dieu ! quelqu'un entrer ici ! Il faudrait que l'on m'eût tué deux heures avant.

— Et qui a donc apporté ces roses?

— Mais, monsieur, je vous dis que c'est la mère Ardente, par un mot, par un *tour*.

— Clovis, vous mentez, dit sèchement Gaston, vous ne pouvez plus me convenir.

— Ah ! monsieur, s'écria le maraud avec désespoir, pardonnez à Clovis, c'est lui qui a mis les roses, en se rappelant que son maître aime les fleurs ; mais comme il n'est point un *flabin* (bavard, flatteur) il ne voulait point le dire.

Il s'en alla en essayant de sangloter. Une ombre de sourire traversa les lèvres de Gaston.

— Je vous remercie, Clovis. Mais, dites-moi, est-il venu quelqu'un me demander hier?

— Personne, gens de bien! Qu'est-ce qui voudrait venir dans un pays maudit comme la Côte-Malheurt ?

Il s'en alla en poussant des gémissements. Gaston regarda les roses en secouant la tête. Il entendit bientôt la voix de Clovis qui criait avec fureur :

— Mais puisque je vous dis que mon maître n'y est point. Il n'y a point de saint ni de bon Dieu qui tienne!

Mon maître est mort, *par ainsi*, il ne peut recevoir personne.

Gaston avança jusqu'au seuil de son cabinet.

Félix Alespée était devant la porte de la maison ; il tenait son regard doux fixé sur les yeux de Clovis.

— Vous mentez, Clovis, disait-il.

— Monsieur, faites-moi le plaisir d'entrer, dit Gaston en approchant.

— Ah ! dit Clovis, sans que son regard éteint se détournât, il est ressuscité ! C'est la sorcière ! On ne peut point savoir, *Saint*, les choses qui arrivent dans ce pays de malheur !

Il fit un signe de tête amical à Félix et reprit sa gourmette avec un feint enthousiasme.

Le Saint traversa la salle à manger de son pas tranquille et entra dans le cabinet. Il jeta autour de lui un regard prompt, intelligent et curieux, mais qui ne révéla aucun étonnement. Il dit à Gaston de sa voix franche et mesurée qui offrait, comme son regard, un rare mélange de naïveté et de fermeté :

— Comment vous appelez-vous, monsieur ? On vous nomme le Parisien Sauvage, mais ce n'est point un nom.

Gaston sourit. La naïveté de cette question le toucha. Il subissait du reste à haut degré l'influence sympathique qui entourait le jeune homme.

— Je me nomme Gaston Toril, répondit-il avec une légère rougeur.

— Pardonnez-moi, monsieur, si je n'ai pas la politesse des villes, mais il me semble que vous ne dites pas la vérité.

— Il est vrai, monsieur, que votre franchise est rare. Elle ne me blesse pas. Je suis connu dans le monde sous un autre nom. Des raisons, qui n'ont rien de honteux, m'ont engagé à prendre le nom de Toril, qui du reste m'appartient.

— Moi, je me nomme Félix Alespée; je suis fils du fermier de la Mare-Blonde. Je suis venu hier ici vous voir par intérêt; aujourd'hui je suis venu par amitié.

Là-dessus Félix saisit un fauteuil, l'approcha de Gaston et s'assit.

CHAPITRE VI

Le miracle des roses

Félix resta quelque temps comme absorbé par des réflexions laborieuses, tandis que Gaston observait curieusement cette physionomie fine, bienveillante et rêveuse, cette tête de jeune fille effarouchée qui présentait un si saisissant contraste avec ce corps robuste et ces épaules trapues.

— Je suis venu, dit-il enfin, vous parler de votre dispute avec mon frère Francin.

— Ah ! je vous avoue que j'avais complétement oublié cette querelle. Quand je souffre, j'oublie tout pour ne plus penser qu'à mon mal, et je n'y sais d'autre remède que d'essayer de me fuir moi-même et de me briser le corps en courant tout droit devant moi jusqu'à ce que

la crise soit passée. Je suis parti d'ici peu de temps après être rentré de l'Assemblée de mai. J'ai parcouru le pays durant toute cette nuit-là et presque tout le jour qui suivit. J'ai couché dans un petit village à trois lieues d'ici ; je suis revenu il n'y a pas bien longtemps. Je vous prie de donner ces explications à M. Francin, et de lui dire...

—Je voudrais ne rien lui dire, répliqua Félix d'une voix suppliante. Voyez-vous, monsieur, je suis un ignorant, mais tout ce qui se passe sur le visage de l'homme, tout le chant qui est dans sa parole, je le comprends; c'est un don que la Reine et moi nous avons reçu. Je vous comprends, vous, monsieur Gaston, je vous estime et je vous aime, car je sais que vous êtes bon. Promettez-moi d'oublier cette querelle, de ne pas parler à Francin avec hauteur, de ne pas le regarder avec mépris, cela suffira.

— Je n'ai nulle envie de mettre le trouble parmi vous; je suis venu ici pour me protéger contre la souffrance et non pour faire souffrir qui que ce soit. Je ne me sens nulle colère; je ne sais plus qui a tort ou raison, et je vous promets que je n'aurai pour cela nulle querelle avec votre frère.

— Vous avez bien parlé, dit Félix en se levant et en saisissant la main de Gaston. Le premier regard que j'ai jeté sur vous m'a dit : C'est un homme sage et doux, fier et malheureux. Je ne me suis pas trompé. Et je me

disais aussi : S'il veut me raconter son mal, peut-être je pourrai le consoler, et il sera moins malheureux. Je lui apprendrai le langage que Dieu parle en son paradis et dont toute la nature répète les échos.

— Merci, mon cher monsieur Félix; moi aussi je me sens entraîné vers vous, et j'ai bien souvent désiré un homme intelligent et franc avec qui je pusse causer. Mais nous remettrons cette conversation à plus tard; aujourd'hui j'ai remué trop de souvenirs, je ne saurais y résister. Pardonnez-moi.

Et avec un sourire d'une grâce touchante il prit la main de Félix, en ajoutant :

— Savez-vous s'il est venu ici quelqu'un pendant mon absence?

— Oui; mon frère.

— Et personne autre?

— C'est bien étrange, dit Félix comme en se parlant à lui-même. Je crois que je ne devrais pas lui répondre, et pourtant il y a en moi quelque chose que je ne comprends pas bien et qui me dit...

— Qui vous dit?

— Qui me dit, continua Félix lentement, comme s'il répétait des paroles prononcées par une voix intérieure : Tu tiens le bonheur de cet homme-là entre tes mains.

— Mon bonheur! vous ne me trompez pas? Vous avez entendu cette voix intérieure! Ah! je vous en prie,

continua Gaston en serrant fiévreusement les mains de Félix, ne me trompez pas. J'ai la tête si faible! Depuis un an je vis dans une hallucination continuelle; je suis comme étendu sur mon âme, j'interroge chacune de ses plus légères pulsations; la plus minime de mes pensées me semble une prophétie pour le bien comme pour le mal. Je ne vis plus, je n'ai plus ma raison. parce que je raisonne sur tout. Oui, je fais de tout ce qui m'arrive une voix providentielle, et rien ne m'a jamais prophétisé que le malheur. Ah! je vous en supplie, n'exagérez pas la puissance et la clarté de cette voix qui vous a parlé de mon bonheur.

Félix le regarda un instant avec un mélange d'effroi et de pitié.

— Je ne vous ai pas trompé, dit-il, et c'est pour votre bonheur, je le sens, que je vous annonce que Jeanne, la Reine, est venue hier ici pour vous.

La solennité, le mystère et l'assurance qui régnaient dans les paroles de Félix devaient exercer une grande influence sur l'imagination enfiévrée et oscillante de Gaston; ce fut avec une voix tremblante qu'il demanda :

— Croyez-vous que ce soit elle qui ait placé ici ces roses?

Un léger tressaillement agita la physionomie calme du Saint. Il pencha la tête sur sa poitrine et ferma les yeux, comme s'il voulait concentrer toute sa puissance

de réflexion sur une question difficile à résoudre. Gaston, les yeux fixes, le cou tendu, le regardait avec une anxiété inexprimable.

Tout d'un coup, la pensée de cette anxiété lui vint à l'esprit ; il sentit quelque chose qui se détendait en lui ; il poussa un cri, joignit les mains avec une ferveur folle, et, tournant sur lui-même :

— Je suis sauvé ! s'écria-t-il. Mon Dieu ! mon Dieu ! je vous bénis. J'ai pu oublier ; je suis sauvé ! Le voile noir est déchiré ; le passé n'est plus seul, je vois l'avenir. Je puis encore aimer et être aimé. *Elle* n'est plus la seule femme en ce monde !

Il tomba lourdement à genoux, et, cachant son visage sur un coussin, il sanglota et pleura.

Félix s'approcha et le toucha à l'épaule. Gaston se releva comme par un mouvement automatique, jeta sur le jeune homme un regard qui ne voyait pas ; et, se dirigeant d'un pas de somnambule vers la fenêtre, il l'ouvrit et resta quelque temps le regard perdu sur les taillis qui verdissaient la colline.

— Vous ne m'avez pas répondu, dit-il comme en se réveillant. Croyez-vous que ce soit Mlle Alespée qui ait placé ces roses ici ?

— Je ne crois pas, non. Jusqu'ici elle a été bonne pour tout le monde ; mais elle est fière comme un buisson d'aubépine et sauvage comme l'hirondelle ; je suis sûr qu'elle a ressenti, comme moi, de l'amitié pour

vous, mais vous offrir des fleurs, non! Nous pouvons d'ailleurs interroger Clovis.

On appela Clovis, qui entra en frottant avec un soin méticuleux une vieille tasse qu'il vénérait; elle était en argent.

— Pourquoi avez-vous dit à votre maître que la Reine n'est pas venue ici? Je sais qu'elle est venue.

— Ah! Saint, si ça vous plaît à dire, je connais trop mon devoir pour vous démentir. Clovis, fils d'honnêtes gens, mais point effronté.

— Eh bien?

— Je ne dis point qu'elle n'est point venue, mais je ne dis point qu'elle est venue.

— Mais vous devez l'avoir vue, car la Reine n'est point entrée par la fenêtre.

— On ne peut point savoir, Saint, sauf votre respect.

— Que voulez-vous dire? demanda vivement Gaston.

— Ah! monsieur, c'est un drôle de pays que la côte Malheurt. Demandez au Saint si la mère Ardente n'est point la sorcière la plus sorcière qui ait paru depuis les temps. Et donc, s'il lui plaît de faire venir ici la Reine sans que le pauvre Clovis en sache rien, qu'est-ce que le pauvre Clovis peut faire contre une sorcière, lui qui n'a jamais hanté les femmes?

Il n'y eut pas moyen de le faire sortir de là. On le renvoya.

— Vous avez un moyen, monsieur Gaston, de connaître la vérité, dit Félix; la Reine va presque tous les jours se promener à cheval le long des falaises du cap d'Antifer. Elle aime à voir la grande mer et à courir dans le vent au milieu des plaines sonores qui dominent le rivage, d'Octeville à Fécamp. Allez-y. Ah! vous verrez un beau tableau : d'un côté la mer bleue, verte et grise, les vagues qui semblent avoir tant de peine à se séparer l'une de l'autre, et les mille petits nuages blancs qui bondissent du fond de la mer et courent sur les flots. Ah! c'est beau! Allez-y. Le bruit des vagues tombera sur votre âme comme le filet tombe sur l'oiseau voyageur, il prendra votre pensée pour la porter au milieu de la mer large, et il bercera votre cœur. Oui. On commence par pleurer, parce qu'on sent sa pensée s'échapper du fond de son âme; et ensuite on est bien heureux, parce qu'on dort, parce qu'on ne souffre plus et qu'on ne sent rien autre chose que le repos où on est. Puis, quand vous serez fatigué du sommeil doux que donne la mer, vous regarderez de l'autre côté, vous verrez nos belles plaines, vertes, rouges et jaunes, et les collines boisées et les maisons aux toits d'ardoises à moitié cachées dans le feuillage des chênes. Ah! que c'est doux, que cela rend bon, calme et heureux! C'est là que la Reine va chaque matin. Quelquefois aussi

vous m'y trouverez. J'y vais quand je suis trop triste, car chacun a ses tristesses ; l'homme sage est celui qui sait diminuer ses souffrances.

Il tendit la main à Gaston, et le laissa tout préoccupé du parfum mystérieux que ce bouquet de roses jetait dans ses réflexions.

Suis-je guéri ? se demandait-il. Il était tenté de se répondre oui. Pour la première fois depuis un an, il avait pris intérêt à quelque chose qui n'était pas son mal.

Il employa les deux jours qui suivirent la visite de Félix à étudier l'état de son âme. Il y mit une persévérance minutieuse, qui était déjà la preuve d'une fermeté nouvelle, et il constata qu'il était bien près d'arriver à l'indifférence : il pensa moins à Louisa qu'à son portrait et moins au portrait qu'au bouquet de fleurs.

Le surlendemain, quand il se réveilla de grand matin, il songea qu'on était à la mi-mai et qu'il n'avait pas encore joui du printemps. Il ouvrit sa fenêtre. Le soleil rejetait par delà l'horizon son voile de pourpre à la bordure d'or; les hirondelles promenaient leur vol agile dans le ciel pâle. La douce fraîcheur de l'aube entra dans la chambre chaude ; Gaston s'habilla, tandis que les oiseaux du vallon lui donnaient le concert et que les fleurs de son jardin venaient parfumer ses cheveux et sa barbe.

Il descendit allègrement de sa chambre, alla cares-

ser Phénix, le brida, sauta lestement en selle, et se dirigea vers le bas de la côte, au petit pas, la tête haute et la lèvre souriante. Michel, sur le bord de la forêt, faisait provision de bois mort en fredonnant sa chanson favorite. Il s'arrêta quand il vit Gaston, car il se rappela que cette chanson avait fait souvent froncer les sourcils au Parisien.

— Continuez, mon ami! lui cria Gaston en faisant un signe amical de la main.

Le jeune paysan lui répondit par un sourire affectueux et continua sa ronde :

Marine vit Colin courtisant la bergère ;
O cruel jour!
Elle courut vers lui, loin du fidèle Pierre.
Triste est l'amour!

Mais je vais vous le dire,
Landerira,
Comme l'on savait rire,
Et l'on rira.

Elle baisa Colin de sa bouche jolie;
Voilà mon cœur!
Et Colin l'emmena bien loin de la prairie.
O douce fleur!

Oui, je vais vous le dire,
Landerira,
Comme l'on savait rire,
Et l'on rira.

Pierre voulut pleurer; sourit la pastourelle.
Doux est l'amour!
Elle dit : Aimons-nous. Pierre embrassa la belle.
Oh! le beau jour!

Oui, j'ai voulu le dire,
Landerira,
Comme l'on savait rire,
Et l'on rira!

Gaston s'était dirigé vers la chaumière de la sorcière, en se demandant ce qu'il avait pu trouver jadis de si douloureux à entendre dans cette naïve chanson.

La vieille femme était déjà au travail et remuait activement ses longues aiguilles.

— Bonjour, monsieur Touy, dit-elle sans lever les yeux.

— Bonjour, madame Ardent! Vous voici à la besogne de bonne heure; vous travaillez, dit-on chez nous, comme si vous vouliez gagner votre mariage.

La vieille femme releva vivement la tête et fixa sur le jeune homme son regard perçant.

— Je me disais bien aussi, ce n'est plus la même voix. Votre œil est *nif* (clair) comme du *maître-cidre* quand il est guéri de sa maladie du printemps.

Gaston la considéra à son tour avec curiosité.

— Vous êtes vraiment sorcière, dit-il en souriant.

La vieille femme secoua la tête, et sa physionomie riante devint austère.

— Nous autres, qui savons la science, dit-elle, nous pouvons faire le mal plutôt que le bien. Pour plaire à Michel, qui vous aime et qui m'en a priée, j'ai dit pour votre guérison les plus fortes paroles et les plus riches prières. Mais celui qui est *amaladi* du mal d'amour ne se guérit jamais; il porte son cœur malade devant le bon Dieu, qui efface ses fautes, parce qu'il a fait sa souffrance en ce monde, et parce que le mal d'amour ne tombe que sur les amis du Créateur. C'est la mère Odièvre qui me l'a dit; c'est elle qui fut ma maîtresse dans la science; elle mourut à cent ans, et elle avait appris de grandes choses du roi des bohémiens d'Écosse. Non, on ne guérit jamais complétement, mais on se repose de son mal; et une fleur donnée par une belle fille éloigne la maladie d'amour mieux que toutes les prières d'une vieille femme comme moi.

— Vous savez donc qui a apporté les roses? demanda vivement Gaston.

La vieille paysanne reprit ses aiguilles.

— Oui, murmura-t-elle; quand je l'ai vu beau, fier et bon, j'ai dit : Ce sera elle qui la guérira, elle la plus belle, la plus fière, la meilleure. Mais j'ai consulté le Miroir et les Psaumes, et ils m'ont répondu : Péril. J'ai demandé à l'Air, à l'Eau et à la Terre où était le Péril; j'ai interrogé les Nuages, le Ruisseau et les Fétus de paille, et tous, tous m'ont répondu : Péril, partout péril. Les Nuages m'ont dit : Pendaison. Le Ruisseau m'a dit :

Gouttes de sang. Les Fétus se sont brisés trois fois : ils se dirigeaient tous vers l'orient, qui est l'espérance ; mais parlaient-ils de ce monde ou de l'autre? La mère Odièvre l'aurait su peut-être; moi, je ne le sais pas.

— Vous avez des prophéties bien sombres aujourd'hui, mère Ardent. Et moi qui venais vous apprendre que je suis guéri!

— Ah! dit la vieille femme en reprenant son air placide, je dis souvent des choses auxquelles il ne faut point penser. Ça me vient comme si je rêvais toute éveillée. Pourtant, si vous allez, brillant comme vous êtes, pour voir votre nouvelle maîtresse, je vous dis : Il vaut mieux n'y pas aller.

— Je n'ai pas de nouvelle maîtresse, mère Ardent.

— J'en suis contente. Quand vous êtes entré, il m'a semblé vous voir entrer les pieds les premiers sur une civière, tout en sang et brisé comme si un chariot vous avait *repassé*.

— Allons donc! s'écria Gaston en frappant du pied avec colère; est-ce que je me laisserai détourner de ma volonté par les rêves d'une vieille folle?

La mère Ardent se remit à tricoter son bas, sans ouvrir les lèvres.

— Ah! pardon, ma bonne mère Ardent! Je viens de mal parler, n'est-ce pas? Je ne suis pas encore bien guéri.

— Je ne vous en veux pas. Je suis habituée à être

injuriée ou bénie, selon que c'est la peur ou l'intérêt qui parle. Je vous ai dit *ma vue;* ma vue peut se tromper. Mais vous avez été longtemps malheureux et vous vous croyez heureux; défiez-vous. Il n'y a rien qui change tout d'un coup : l'arbre qui tombe a été longtemps ébranlé.

— Vous ne m'en voulez pas de ma vivacité de tout à l'heure?

— Pour ça, non.

— C'est l'important. J'étais entré pour vous dire que je ne tarderai pas sans doute à retourner à Paris, et pour vous demander si vous voudriez garder ma maison en mon absence.

— Pour ça, oui, et ce sera une bonne affaire pour Michel, qui a besoin de gagner. Nous nous en rapportons bien à votre générosité.

Gaston sortit, et après un moment d'hésitation dont il se fit honte, il continua sa promenade.

Après son départ, la vieille femme resta quelque temps absorbée dans de profondes réflexions; puis elle tira d'un sifflet de buis un son aigu. Michel ne tarda pas à paraître.

— Mon garçon, il faudra peut-être bien courir après le Parisien. Il ne regarde point à l'argent et il t'aime bien; s'il lui arrivait malheur, tu perdrais beaucoup. Je crois qu'il va lui arriver quelque chose.

— Ah! le brave homme! s'écria Michel en se dirigeant vers la porte.

— Attends, petit; tu ne le rattraperas point, bien qu'il aille lentement. Il a su que la Reine est venue pour le voir; la Reine est belle et riche, sa venue l'a guéri; il doit avoir désir de la revoir. Chacun sait qu'elle va chaque matin sur le plateau d'Antifer. Va donc de ce côté-là et veille bien; c'est pour ton intérêt.

— Vous savez, ma mère, que je l'aime plus que tous les gens de ce pays-ci, qui me font des grimaces, parce que je suis le fils d'une sorcière.

— Oui, mais personne n'ose te mal faire; ainsi il y a du bien et du mal. Va, et pense à ton intérêt. De belles paroles sont belles, mais le bien est du bien. Si tu lui fais service, il est généreux et il ne l'oubliera point.

L'imagination malade de Gaston avait eu quelque peine à chasser la gêne causée par les sinistres prophéties de la sorcière. Mais bientôt sa taille s'était redressée; ses narines ouvertes et la flamme vaillante qui animait son regard indiquèrent que s'il croyait à la réalité du danger dont on le menaçait, du moins il était prêt à lutter contre lui. Puis ses pensées prirent un autre cours et s'abandonnèrent à cette fierté sereine, à cette sorte d'exaltation ferme que donnent aux âmes vraiment poétiques la limpidité du ciel et la fraîcheur parfumée du matin.

Le soleil de mai enveloppant ce paysage, sévère encore, semblait raconter le dernier épisode du combat de la vie contre la mort, et la victoire définitive du printemps sur l'hiver.

A la gauche de Gaston s'étendaient les longs champs du colza, qui étalait ses fleurs jaunes comme l'écorce du citron, et les carrés du trèfle d'Espagne qui déroulaient leurs ondes roses à côté des nappes rouges du trèfle commun. Les perles brillantes laissées par le brouillard matinal courbaient vers le sol les hautes tiges vertes du blé, tandis que les petites pointes de l'avoine travaillaient en vain à cacher la nudité de la terre brune. Les grands chênes, encore tout noirs, se dressaient sur les remparts de gazon qui entouraient les fermes; ils laissaient, sans obstacles, le jeune soleil se jouer en étincelant sur les toits d'ardoise; et, dans les vergers, pendant que les poiriers laissaient tomber de leurs fronts pointus la pluie blanche de leurs fleurs, les pommiers tardifs élevaient vers le ciel leurs têtes rondes et leurs mille bouquets roses.

Sous les pieds de son cheval, dans le sentier vert, le long des fossés herbus, notre héros voyait la primevère sauvage laisser choir les rayons de son étoile d'or; la violette sans parfum ouvrait son sein pâlissant, et la grande marguerite dressait fièrement son calice à peine ouvert.

Dans les bois qui couvraient les collines, à la droite

de Gaston, le frêne fermait encore ses bourgeons noirs; l'orme, dépouillé de ses plus minces branches, laissait paraître une petite pointe verte sur ses grands bras bruns; les sapins semblaient roux à côté du vert tendre des peupliers et des hêtres; çà et là, près du chêne morne, l'aubépine ouvrait ses mille paupières blanches, et le chèvrefeuille suave revêtait d'une apparence de vie quelque branche morte, brisée par les grands vents d'automne.

Cette vie sereine qui animait les champs, Gaston la sentait aussi dans son âme. Pour la première fois, nulle ombre noire ne venait se placer entre ses yeux et le ciel limpide, nulle flamme ne brûla sa poitrine.

Les petites vallées succédèrent aux grands bois, le sol jaune et sablonneux remplaça les terres noires; la brise plus âcre, qui vient de la mer, repoussa les molles exhalaisons des plaines cultivées. Notre ami, toujours calme, toujours maître de soi, et ravi de sa félicité, entra sur l'immense plateau qui touche au cap d'Antifer , peu de distance d'Etretat.

Il reconnut bien le paysage que lui avait dépeint Félix Alespée.

Le plateau d'Antifer, revêtu d'une herbe grèle et rousse, forme un carré long d'une lieue de longueur sur un quart de lieue de large. De vastes champs de joncs marins le bordent de trois côtés. Le quatrième, celui qui longe la mer, est élevé de près de 300 pieds

au-dessus du rivage ; il présente, au regard du promeneur qui s'avance jusqu'à l'extrême bord, un mur presque à pic, formé d'une terre marneuse, et dentelé çà et là par des pointes de rochers. A l'endroit où la pente était un peu moins perpendiculaire, on voyait descendre un de ces effrayants sentiers que les marins normands appellent *avaloires*.

L'*avaloire* du cap d'Antifer avait la renommée d'être la plus dangereuse de toutes. On citait dans le pays trois ou quatre pêcheurs et une dizaine de contrebandiers qui avaient eu le courage de la remonter pour échapper aux garde-côtes, mais on ne connaissait que Pierre-Marie Prempel qui l'eût descendue.

Sur le plateau, à un quart de lieue du rivage, on voyait, au milieu des joncs marins, une misérable petite ferme entourée de peupliers étiques. C'était la seule habitation qu'on aperçût entre la mer et le village de Saint-Pierre-au-Bosc. Gaston, qui avait entendu Clovis vanter l'aspect effrayant de l'avaloire et indiquer qu'elle était située en face de cette ferme, s'avança dans cette direction jusqu'à l'extrême bord. Il se savait sujet aux vertiges, il descendit de cheval et regarda prudemment.

Toute trace de sentier avait disparu ; la paroi semblait absolument perpendiculaire. Elle offrait uniquement pour appui ces pointes de rochers dont nous avons parlé, et qui faisaient l'effet de grandes dents de pierre

poussant sur un plan vertical, à la distance d'environ six pieds les unes au-dessous des autres.

Gaston sentit bientôt son regard se troubler, ses mains tremblèrent, et, faisant vivement un bond en arrière, il essuya, en souriant de sa faiblesse, la sueur froide qui lui coulait du front. Il rémonta à cheval, et aperçut une personne à cheval s'agiter dans la plaine au delà de la maisonnette. Il piqua droit dans cette direction et vit déboucher la Reine, qui s'arrêta le long du fossé de la petite ferme.

CHAPITRE VII

Ut flos in septis secretus nascitur hortis

La Reine était descendue de cheval, Gaston l'imita et s'avança vivement. Une pâleur froide avait envahi son visage dès qu'il avait entrevu la physionomie de la jeune fille, mais le sang était revenu à ses joues à mesure qu'il s'approchait, et un sourire rempli de grâce illumina sa face maladive quand il se trouva à côté de Jeanne.

La jeune fille, dont la physionomie était restée immobile, fixait sur lui son calme et hardi regard. Gaston, qui la voyait pour la première fois au grand jour, dans sa pose aisée et fière, se dit qu'il n'avait jamais rien aperçu de plus noblement beau.

Il retrouvait sans doute en elle tous les charmes de Louisa, mais simplifiés et ennoblis, plus naturels, et

pour ainsi dire plus originaux. Il admirait surtout ces merveilleux yeux noirs aux reflets bleu clair. Il se dit que cette physionomie dénotait une âme candide, fière et dévouée, passionnée peut-être autant que pure; et cependant il sentit que son cœur à lui ne battait pas plus vite et que son intelligence seule était ravie.

— J'aime votre figure, dit la Reine, de sa voix froide et sonore, et sans cesser de fixer sur Gaston son imperturbable regard.

Celui-ci rougit légèrement et baissa les yeux.

— J'aime votre figure, oui; elle parle, et elle dit la vérité. Je comprends ce qu'elle dit. Quand vous vous êtes approché de moi, elle m'a dit : « Voici la méchante femme qui m'a rendu malade. » Quand vous avez été près de moi, vous m'avez regardée comme vous avez regardé mon cheval, et vous avez dit de Fée comme de moi : « Elles sont belles. »

— Oh ! mademoiselle !

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu ici hier? demanda-t-elle brusquement. Le Saint vous avait annoncé que je serais dans la plaine de Saint-Pierre-au-Bosc; je croyais que vous aviez hâte de me voir.

— Oui, je sais bien que cela eût été plus conforme à la politesse...

— Je ne veux pas de la politesse. Ce n'est pas la politesse qui m'a engagée à vous offrir les roses que vous avez trouvées sur votre table.

— Ah ! s'écria Gaston avec un élan de joie, c'était vous ! Je l'espérais ! Les chères roses, ce sont elles qui m'ont appris que j'étais guéri.

Il saisit la main dégantée de la jeune fille et se baissa pour y porter ses lèvres. Jeanne la retira vivement.

— Pourquoi voulez-vous baiser ma main ? Ma main, je l'offre aux matelots de tous nos villages ; j'offre mon front à mes vieux amis, et mes joues à mes parents. A vous... — Ah ! le maudit tableau ! s'écria-t-elle en frappant du pied avec colère, je le vois toujours. — Pourquoi, reprit-elle, tandis que Gaston cherchait à deviner le sens de l'exclamation précédente, pourquoi ne me regardez-vous plus comme vous m'avez regardée le soir de l'Assemblée, quand vous avez saisi ma main en criant : Louisa !

Gaston poussa un soupir en levant les yeux vers le ciel ; puis, considérant Jeanne avec un sourire triste et doux, il lui dit :

— J'étais encore fou alors ; et vous ressemblez à quelqu'un que... j'ai aimé. Mais, je vous en prie, ne me forcez pas à vous répondre sur de telles questions. Je sais que tout ce qui est en vous est noble et pur ; mais, hélas ! les hommes de mon âge et de mon expérience sont toujours tentés de mal comprendre une curiosité candide comme la vôtre.

— J'ai confiance en vous, dit la jeune fille avec

simplicité ; répondez franchement à mes questions. Le soleil a bu la rosée, asseyez-vous là sur la pente de ce fossé. Je le veux, dit-elle en fronçant l'arc blond de ses sourcils. Si je vous fâche contre moi, vous ne reviendrez plus ici. Aujourd'hui je veux que vous m'obéissiez comme tout le monde m'obéit. Je suis venue pour vous interroger sur bien des choses.

Gaston obéit et s'assit. La jeune fille vint se placer debout devant lui, tandis que les chevaux, docilement immobiles, regardaient de leur œil morne les vagues lointaines.

— Que vouliez-vous dire tout à l'heure, et comment peut-on être tenté de mal comprendre mes questions?

— Les hommes sont pleins de vanité, dit Gaston avec un sourire qui avait quelque chose de paternel; et moi-même, si je n'étais guéri pour longtemps de la tendresse, peut-être aurais-je pu attribuer vos questions à un sentiment de sympathie...

— Pourquoi ne pas le faire? Il est vrai que j'ai éprouvé, dès la première fois que je vous ai vu, un sentiment qui m'a poussée à aller vous voir et à vous offrir quelque chose de joli et de parfumé.

— Que vous êtes bonne et naïve ! s'écria Gaston en se levant vivement et en saisissant les mains de la jeune fille, tandis que ses yeux se fixaient sur elle avec une

émotion profonde; interrogez-moi, je vous répondrai du mieux que je pourrai.

— Votre vue, dit la Reine en retirant ses mains, l'aspect de votre maison, ont éveillé en moi des idées encore obscures; je veux les connaître. Je souffre depuis deux jours de cette obscurité, je souffre de l'incertitude où cette obscurité me jette; car jusqu'ici le vent qui souffle dans les hauteurs du ciel, l'oiseau qui vole sur les vagues de la mer, n'ont pas été plus libres, plus irréfléchis que je ne l'ai été.

— L'instinct qui vous a dit que je suis digne de votre confiance ne vous a pas trompée, mais je crains de ne pas bien vous comprendre.

— Eh bien, je veux savoir quel est le sentiment que j'ai éprouvé quand je vous ai vu et qui dirige depuis lors toutes mes pensées.

Gaston pâlit jusqu'à devenir livide; il tomba affaissé et son front s'abaissa sur ses mains tremblantes.

La Reine demeura immobile, et son œil resta attaché avec calme sur le jeune homme qui était presque agenouillé à ses pieds.

Il releva bientôt le front; son regard était éteint, mais ses traits avaient revêtu l'impassibilité de l'homme qui va juger une question grave et indifférente.

— Voudriez-vous être ma sœur ? demanda-t-il.

— Votre sœur ? Non. Je suis la sœur de Francin et

de Pierre-Marie Prempel, et je n'éprouve pas en leur présence ce que j'ai ressenti en vous voyant.

— Voulez-vous être mon amie ?

— Je suis l'amie du Saint et de mon vieux précepteur, maître Amable; non, je ne voudrais pas être votre amie.

— Voudriez-vous, demanda Gaston d'une voix tremblante, être ma femme?

— Je me le suis demandé, répondit la jeune fille avec un calme imperturbable. Non, je ne voudrais pas être votre femme; l'oiseau voyageur, l'hirondelle, ne peut être la compagne de la fauvette, qui vit heureuse dans nos champs.

— Alors le sentiment qui s'agite dans votre cœur en ma présence, c'est uniquement la curiosité !

— Votre voix me blesse, dit doucement Jeanne en secouant la tête. Et vous, s'écria-t-elle, voudriez-vous que je fusse votre femme ?

Gaston tressaillit et la regarda avec une fixité qui ne fit pas baisser l'œil pur de la jeune fille. Il la prit par la main, et la mena devant un saule brisé par le vent :

— Vous voyez cet arbre, il était vigoureux il y a quelques mois ; la tempête l'a brisé. Jusqu'à ce qu'il tombe en pourriture, bien des rayons de soleil viendront le caresser, la terre lui enverra sa séve durant bien des années encore. Ce sera en vain. Et pourtant

c'est la même séve et le même soleil qui lui donnaient jadis sa vigueur et sa beauté. Mon cœur a été blessé à mort, le plus adorable amour ne saurait le ressusciter.

Une expression de colère anima les traits de la Reine.

— Je vous comprends, dit-elle, et s'approchant, elle frappa l'arbre de sa cravache avec mépris. Et c'est à cet arbre que vous comparez un homme, à cet arbre flexible, qui incline sa tête pour obéir au plus léger souffle, à cet arbre qui n'aura jamais plus la force de pousser de grosses branches ! Voyez, cent petites baguettes croissent autour de son tronc ! Dans quelque temps, ce ne sera plus un arbre, ce sera un buisson. Et vous comparez l'âme d'un homme à ce misérable bois. Oui, il ressemble aux hommes qui sont lâches et qui cherchent à se consoler dans les petites joies. L'homme comme je l'aime, comme je l'ai souvent vu dans mes réflexions, il est comme le grand chêne : il meurt seulement quand il est étendu sur la terre. Lorsque le tonnerre l'a frappé, il ne se courbe pas; la foudre emporte sa tête, il reste droit; et quelques années plus tard il est prêt de nouveau à lutter contre les ouragans.

La taille de la Reine semblait s'être élevée, sa tête portée en arrière et l'expression hautaine de ses yeux

lui donnaient un caractère de grandeur qui pénétrait Gaston d'admiration.

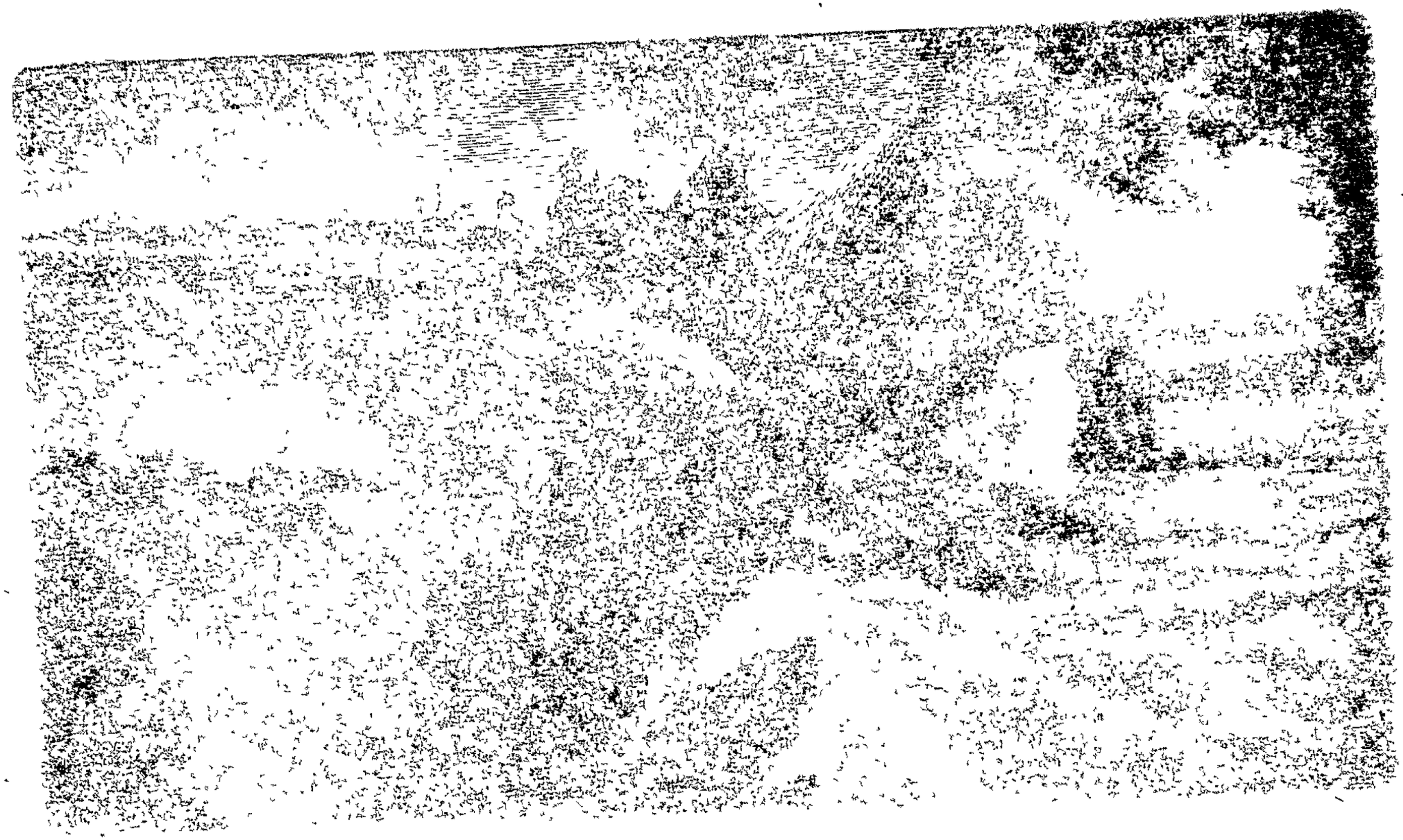
— Je n'ai pas besoin de cette leçon, dit-il avec dignité. J'ai lutté seul, sans chercher de consolations, et sans autre aide que Dieu et ma volonté. Si jamais j'étais tenté de faiblesse, je me rappellerais cet arbre; et je vous remercie.

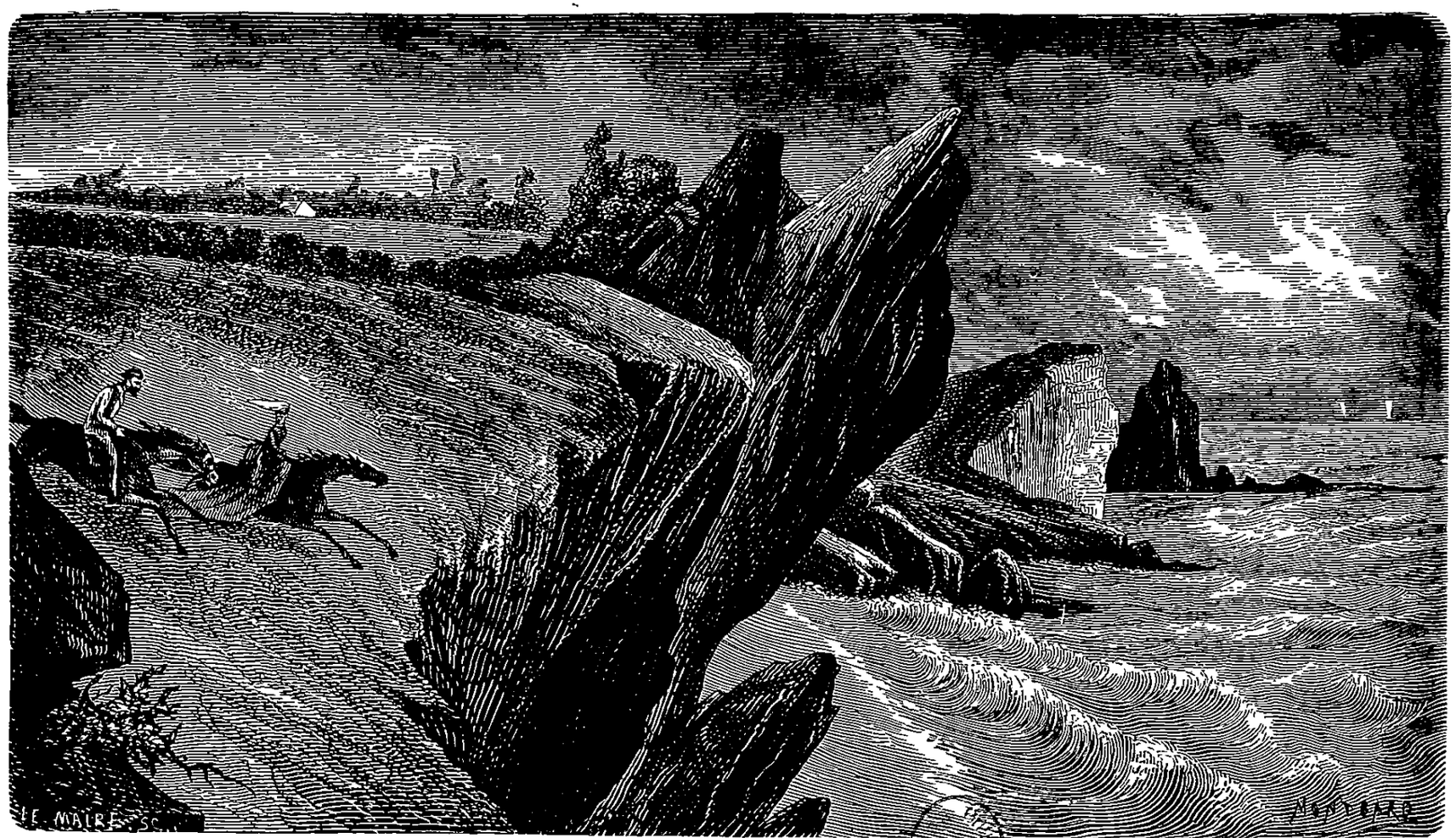
La physionomie du jeune homme s'était animée; tous ses traits respiraient une mâle fermeté qui frappa sans doute la Reine, car elle lui tendit la main; puis elle appela Fée et sauta en selle. Gaston l'imita, et tous deux se dirigèrent silencieusement vers l'extrémité du plateau.

Jeanne tenait attaché sur son compagnon un regard que celui-ci ne pouvait parvenir à comprendre, et qui, plus variable qu'un ciel de mars, indiquait tour à tour la joie naïve, l'ardeur, le dépit et la colère.

Elle lança bientôt son cheval au galop; puis, après quelques minutes d'une course vive, elle s'approcha brusquement et si près que son pied gauche touchait le genou de Gaston. Ses yeux brillaient d'un éclat éblouissant; sa tête se pencha comme si elle eût voulu approcher son visage du visage du jeune homme, mais un nuage de tristesse voila subitement sa figure, ses sourcils se froncèrent :

— Le tableau, le méchant tableau! murmura-t-elle d'une voix sourde.





La poursuite.

BIBLIOTHÈQUE IMPRIMÉE

Elle fouetta son cheval, lui fit prendre quelques pas d'avance, et le lança sur la gauche en décrivant un angle si aigu et en passant si près de la tête de Phénix, que sa grosse jupe de drap vint frapper les naseaux du cheval. L'animal fit un bond en arrière et se cabra.

Quand Gaston fut parvenu à s'en rendre maître, la jeune fille était déjà à quelque distance, se dirigeant en droite ligne vers le rivage.

Gaston la regarda, il crut voir sur son visage comme un sourire de défi. Il lança Phénix à toute vitesse. Jeanne atteignit le bord, et se mit à galoper avec une témérité inouïe à deux pas du précipice. Gaston voyait des parcelles de la terre marneuse qui composait la crête de la falaise se détacher à côté des pieds de Fée, et rouler jusque dans les flots.

Une sueur froide couvrit son front; il éperonna Phénix, qui, peu habitué à un pareil traitement, prit un galop frénétique. La jeune fille comprit qu'elle ne tarderait pas à être atteinte.

Elle se trouvait alors à côté de l'ouverture de l'*Avaloire*. Elle arrêta son cheval, sauta à bas, et, peut-être poussée par une coquetterie originale et sauvage comme toute sa nature, peut-être affolée par le regret et la honte de cet élan passionné qui lui avait conseillé d'approcher son visage du visage de Gaston, elle se lança dans le sentier dont nous avons décrit plus haut le terrible aspect.

CHAPITRE VIII

L'Avaloire du cap d'Antifer

Gaston venait à peine de voir disparaître la Reine, qu'un cri aigu monta jusqu'à lui, mêlé au sourd mugissement des vagues. Il tressaillit, et se courbant sur le cou de son cheval :

— Va, va vite, mon bon Phénix! cria-t-il d'une voix haletante.

La noble bête hennit; en quelques bonds elle arriva sur la crête de la falaise.

Gaston descendit de cheval et se pencha sur le précipice. Mais un voile vint se poser sur ses yeux; et, sentant ses jambes plier sous lui, il se rejeta en arrière. Il se mit à plat ventre et rampa de nouveau jusqu'au bord, en cherchant à se rendre compte de ce qu'il voyait.

A trente pieds environ au-dessous de lui, la Reine,

dont on n'apercevait que le buste, était suspendue, presque la tête en bas, sur un abîme d'environ deux cents pieds. Elle avait sans doute glissé dès les premiers pas de sa descente, et avait poussé ce cri d'angoisse qui avait effrayé Gaston. La dent d'un de ces rochers, qui sortaient çà et là du flanc roide de la falaise, avait retenu sa jupe flottante.

En se sentant arrêtée, elle avait cherché à saisir la terre à droite et à gauche pour se redresser, mais sous chacune des pierres qui déchiraient la muraille marneuse, il s'était formé une sorte d'entonnoir; elle n'avait trouvé que le vide.

Elle avait alors travaillé à relever un peu sa tête et à faire arriver l'une de ses mains jusqu'à la pointe qui retenait sa robe; elle avait pu saisir le haut de sa jupe; une crampe avait serré sa poitrine tordue, son bras s'était lassé; il lui avait paru que ses efforts n'avaient servi qu'à faire glisser la queue de sa jupe sur la pointe du roc et à augmenter l'inclinaison de la partie haute de son corps; elle avait retiré sa main.

Au moment où Gaston la vit, elle était immobile, pendue au-dessus de l'abîme, les bras étendus, les yeux fermés. Elle cherchait, en repliant ses jambes et en appuyant la plante de ses pieds contre la surface qui formait le dessous du rocher, à diminuer l'inclinaison de sa tête; mais quoi qu'elle pût

faire, son front était encore bien plus bas que ses genoux.

La vaillante enfant n'avait pas perdu tout sang-froid, mais elle sentait que ses tempes battaient violemment. Ses yeux commençaient à voir cet horrible voile rouge parsemé d'étincelles brillantes ; et il lui semblait qu'un tourbillon dansait autour de son front au chant des vagues mugissantes, quand son nom lui arriva jeté du haut de la falaise.

— J'étouffe, cria-t-elle d'une voix étranglée, vite !

Gaston avait ôté ses éperons, et, oubliant les vertiges et le danger presque insurmontable, il s'était placé au-dessus du rocher et s'était laissé glisser en enfonçant ses doigts dans la terre pour diminuer la vitesse de la descente.

Il toucha bientôt du talon la surface rugueuse du roc, qui formait une plate-forme d'un mètre de longueur sur un demi-mètre de large.

— Parlez-moi ! cria-t-il quand il se sentit un peu affermi.

— J'étouffe, dit Jeanne.

Gaston se mit à genoux et essaya de soulever la jeune fille en la tirant par sa jupe. Il n'y put parvenir ; ses efforts aboutissaient à faire osciller d'une façon inquiétante la pierre, enchâssée dans une terre qui s'émiettait facilement.

Un éclair traversa l'œil de Gaston : la vue d'un autre

rocher qui sortait de la paroi de terre, à angle droit et à plusieurs pieds au-dessous d'eux, venait de lui inspirer un projet qui pouvait rendre un peu meilleure la position désespérée de Jeanne. Il tourna la tête vers le flanc de la falaise, s'agenouilla, allongea une jambe, puis l'autre, en dehors de la plate-forme ; et il se laissa glisser doucement en se soutenant au bord, par les coudes, puis par les poignets, enfin par l'extrémité des mains.

Il avait cru voir que la pierre située au-dessous était un peu plus large que celle où il se trouvait ; il espérait pouvoir y arriver doucement et sans rebondir, en lâchant une main, puis l'autre. Mais s'il avait mal pris ses mesures ! S'il allait manquer la pierre qui la séparait, seule, d'un abîme de deux cents pieds ! ! !

— Reine ! dit-il d'une voix anxieuse.

L'enfant ne répondit pas. Gaston ouvrit les mains.

La pointe de son pied toucha la plate-forme inférieure. Il respira à pleins poumons.

Son premier mouvement, quand il eut assuré son équilibre, fut de saisir la main brûlante de la Reine et de la poser sur son épaule. La jeune fille put se redresser, et elle se trouva sur un plan horizontal.

Elle poussa un profond soupir, releva la tête en arrière, entr'ouvrit les yeux ; puis, regardant autour d'elle et serrant l'épaule de Gaston, elle lui dit :

— J'allais mourir !

Le jeune homme leva le front, lui envoya un sou-

rire affectueux, et secoua la tête. Il pensait, à cet instant même, qu'il n'avait fait que prolonger l'agonie de sa compagne et qu'il allait commencer la sienne.

Il était obligé de se tenir non-seulement debout, mais encore roide et immobile sur sa corniche branlante. La jeune fille avait besoin de toute la hauteur de sa taille, à lui, pour pouvoir arriver, en plaçant sa main sur cette épaule située à deux pieds au-dessous d'elle, à élever ainsi sa tête un peu au-dessus de la ligne horizontale. Il se disait que le moindre affaissement de son corps était mortel pour sa compagne. Combien de temps pourrait-il supporter sans faiblesse le poids de ce buste qui reposait tantôt sur sa tête, tantôt sur son épaule? Il songeait qu'un seul coup de vent un peu plus violent que celui qui venait de précipiter sur la plage le chapeau de Jeanne, le précipiterait, lui aussi, sur les rochers du rivage.

Son corps venait de subir depuis un an de rudes émotions; l'exaltation momentanée de ses nerfs pouvait le rendre capable d'un effort puissant; mais il se savait depuis longtemps dans l'impossibilité de lutter contre les folles fièvres de l'imagination et du vertige, et, à la moindre crampe, à la moindre fatigue, à la moindre hallucination, c'était pour lui et sa compagne la mort, une mort effroyable!

— Êtes-vous remise? demanda-t-il en faisant un effort pour chasser ses appréhensions.

— Oui, s'écria-t-elle, je respire! Que cela est bon! Il me semble que je reviens définitivement à la vie. Ah! comme vous avez été brave et bon!

— Je suis capable de bien peu d'efforts, dit-il tristement, et le premier matelot venu vous eût été plus utile que moi.

— Taisez-vous, dit-elle en avançant sa petite main jusqu'aux lèvres de Gaston, qui y posa un baiser. Ne bougez pas, reprit-elle après quelques instants de silence; et elle lança un cri perçant auquel répondit un aboiement aigu.

Gaston baissa ses regards et vit sur les rochers, au pied de la falaise, un chien blanc qui paraissait tourner la tête de leur côté. Jeanne renouvela son cri; le chien courut plus vivement sur les pierres, sauta sur le chapeau de la Reine et se sauva en l'emportant.

— Il m'a semblé que c'est le chien de mon frère Pierre-Marie. Peut-être va-t-il porter mon chapeau à son maître.

— Comment reconnaître un chien à cette distance? Et quand même! murmura Gaston.

Il pensa que Pierre-Marie pouvait être bien loin et qu'il arriverait trop tard. Il sentait, en effet, que le vertige commençait à le saisir, et une sueur froide coulait de son front.

— Parlez-moi Reine, dit-il d'une voix haletante; que j'entende le son de votre voix!

— Qu'avez-vous donc?

— Ah! ce n'était rien. Votre voix a chassé l'hallucination.

— Tournez-vous du côté de la falaise, monsieur Gaston.

— Ah! j'ai eu tort de regarder en bas, dit celui-ci en suivant ce conseil; mes forces ont diminué de moitié. J'ai beau faire, reprit-il au bout d'un instant, je ne puis tenir mes yeux fixés sur cet horrible mur de terre; je vois l'abîme à droite et à gauche. Parlez-moi, je vous en prie; la voix humaine chasse les ombres.

— Que puis-je vous dire? Que puis-je faire? Ah!

Elle souleva encore une fois l'une de ses mains. Gaston vit bientôt tomber autour de son front, de son visage et de son cou, un voile blond, parfumé et brillant. C'étaient ses longs et épais cheveux que la jeune fille avait dénoués et qui venaient se placer comme un écran soyeux entre l'abîme et le regard de Gaston.

— Que vous êtes adorable! s'écria celui-ci dans un élan de surprise et d'admiration.

La jeune fille ne répondit rien; un sourire de dédain traversa sa physionomie, qui redevint bientôt froide et presque austère.

CHAPITRE IX

Entre ciel et mer

Jeanne sentit bientôt des tressaillements, contenus encore, mais fréquents et saccadés, agiter l'épaule de son compagnon.

— Je vous fatigue, n'est-ce pas? dit-elle.

— Ah! je ne suis pas encore à bout de forces! Mais si, dans quelques instants, je fléchissais, vous ne m'accuserez pas de lâcheté, Reine, promettez-le? C'est la plus poignante de mes pensées. Pauvre tête! J'ai été si longtemps fou! Et ce vertige...

— Ne craignez rien, dit la jeune fille avec une sorte de solennité; quoi qu'il arrive, je n'oublierai pas que c'est à vous que je dois la prolongation de mon existence. Je comprends combien il a fallu que vous

fussiez généreux pour venir ici en sachant que cette position était dangereuse pour vous plus encore que pour tout autre.

— Vous devez être belle! Vos cheveux m'enivrent, Reine!... Le chien revient-il? Ah! les affreux rochers! Je les vois-là dans mon imagination, aigus, brillants au soleil, et dessinant sur le sable et sur l'eau verte des figures grimaçantes. Ah! où sont les chevaux? Si je pouvais les entendre hennir! Le moindre bruit brusque et nouveau me fait du bien. Je ne vous semble pas déraisonner, Reine?

Celle-ci secoua sa chevelure et se tourna péniblement en regardant en haut et en criant : Fée! Elle vit paraître la tête des deux chevaux. Elle cria de nouveau. Deux hennissements prolongés et plaintifs répondirent à son appel.

— Comme leur voix est lugubre! dit Gaston; ils nous disent adieu! Est-ce qu'il n'y a aucun bateau sur la mer? C'est notre dernier espoir.

— J'en aperçois quelques-uns.

— Ils ne peuvent nous voir. Je commence à perdre la raison. Comme s'il y avait un espoir pour nous! Et d'ailleurs ils viendraient trop tard : trop tard, ceux qui sont sur la mer! trop tard, le maître du chien! Voici que le rocher oscille. Allons donc, misérable, secoue ces visions!

Il se tut pendant un instant et reprit en écartant les cheveux de Jeanne :

— Eh bien, tant pis! il faut que je la regarde encore, cette mer. Comme elle est belle et brillante sous le soleil! Ne trouvez-vous pas que sa voix est devenue plus sombre depuis un instant? Je voudrais chanter pour ne plus l'entendre, cette mer lâche, impassible, et qui nous emportera par lambeaux! Chantez, Reine, je vous en prie.

— Je ne puis; j'ai la gorge sèche et brûlante.

— Vous aussi, vous faiblissez, Jeanne! A moi! mes genoux fléchissent!

La jeune fille passa vivement sous le bras de Gaston une des mains qu'elle appuyait sur son épaule, et le ramena plus près encore de la falaise.

— Oui, soutenez-moi. C'est bien beau, n'est-ce pas, pour un homme, d'être soutenu? J'ai une crampe qui me mord le côté gauche; le sang bout sous mon front, mes idées se troublent. Reine, laissez-moi vous regarder; vous êtes si belle!

— Je ne veux pas, dit la jeune fille avec colère; j'aimerais mieux... Je vous en supplie, continua-t-elle d'une voix plus douce, ne me demandez pas cela; ma poitrine est toute nue. Si nous devons être sauvés, jamais je ne pourrais voir vos yeux se fixer sur moi, et si nous devons mourir, je ne veux pas rougir devant Dieu. J'ai eu aujourd'hui, pour la première fois de ma

vie, une mauvaise pensée ; j'en ai été folle de honte : je me suis sauvée ici, je me serais jetée dans un four allumé. Je donnerais tout mon sang pour vous sauver ; je ne puis rien faire. Prions et pensons à l'autre vie. Peut-être la mort n'est-elle pas plus effrayante pour vous que pour moi, et je demande à Dieu de me donner dans l'autre monde le bonheur de vous récompenser.

— Je ne vous comprends plus, dit Gaston d'une voix rauque.

Un nouveau silence régna entre les jeunes gens, puis Gaston fit un pas en avant ; Jeanne le retint par un mouvement énergique.

Il écarta encore les cheveux de la jeune fille, qui voilaient ses yeux, et jeta un long et vague regard vers l'horizon. Il tremblait de tous ses membres, ses dents claquaient. Il fit un effort pour éloigner la main passée sous son épaule ; puis il ferma les yeux et laissa son menton tomber sur sa poitrine.

Jeanne posa sa main sur ce front couvert d'une sueur froide ; Gaston tressaillit et releva la tête.

— Est-ce toi qui viens me dire adieu, Louisa ? Ah ! je le mérite ! Je t'ai bien aimée, vois-tu ; je n'ai jamais aimé que toi et je n'aimerai jamais que toi.

Jeanne tressaillit ; par un mouvement instinctif, elle lâcha le bras de son compagnon. Mais ce ne fut que pendant une seconde, et elle reprit sa position.

— Ah ! tu me repousses, méchante enfant ; tu sais

que je vais mourir et tu ne veux pas porter mon deuil. Je te reconnais bien, misérable coquette. Embrasse-moi encore, ma Louisa bien-aimée; embrasse-moi, ou bien je vais me jeter sur ce rocher pointu et je t'entraînerai avec moi. Nous aurons un lit nuptial tout vert, et si frais et si moelleux!

La Reine devint toute pâle et éloigna sa main du front de Gaston.

— Eh bien! puisque tu ne veux pas m'embrasser, je vais m'asseoir là sur mon trône jusqu'à ce que le chien vienne me rapporter mon chapeau, et je ferai une ode où je te maudirai; et nulle femme n'osera plus jamais être coquette. Viens te reposer, l'eau est si fraîche. Non, va-t'en; j'aime une femme qui est plus belle que toi. Je vais m'asseoir jusqu'à ce qu'elle revienne. Elle va revenir; elle sera ma femme, ma femme, Louisa. C'est la sorcière qui l'a dit. Moi, je pensais que personne ne voudrait jamais m'épouser. Je serai brisé comme les *fétus*, mais, quand elle reviendra, elle m'embrassera et je serai guéri. Oui, ma femme, entends-tu, Louisa, et je l'aimerai comme jamais je ne t'ai aimée. Mais avant je vais m'asseoir.

Gaston s'affaissa. Jeanne le tira encore à elle avec une énergie folle, et, poussée par un sentiment dont elle ne put se rendre compte, elle baissa la tête et posa sur le front du jeune homme un baiser brûlant.

Gaston tressaillit et se redressa. Au même moment,

on entendit une voix claire quoique haletante qui criait du haut de la falaise :

— Monsieur Gaston, monsieur Gaston!

Gaston tressaillit plus violemment encore, secoua la tête à plusieurs reprises en s'écriant :

— Est-ce que je rêve?

Et, levant le front, il aperçut, quoique à grand'-peine, Michel Ardant.

— Ah! Reine, Reine, mon amie, s'écria-t-il, vous serez donc sauvée?

— *Vous!* se dit Jeanne en rougissant. C'est donc à moi qu'il pense avant de penser à lui-même? Qui est là-haut? demanda-t-elle.

— Michel Ardant.

— Ah! ce n'est pas lui qui peut nous sauver; mais appelez-le, dites-lui de prendre un des chevaux et de courir jusqu'à Bruneval.

Gaston appela, rien ne répondit. Il attendit quelques minutes, appela de nouveau, mais en vain.

Michel avait espéré qu'en nouant, l'une au bout de l'autre, les brides des chevaux, il aurait une longueur de corde suffisante pour arriver jusqu'à la Reine. Les chevaux n'avaient pas voulu se laisser approcher. Il revint sur le bord de la falaise.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse? demanda-t-il.

— Peux-tu descendre jusqu'ici?

— Je vais essayer.

— Voici mes yeux qui se troublent de nouveau, dit Gaston après un instant de silence ; pouvez-vous voir, Reine?

Jeanne se retourna douloureusement.

— Michel essaye de descendre. Mon Dieu! il glisse! Il se rattrape à une pierre, à moitié chemin entre nous et le haut de la falaise. Il regarde en haut, puis en bas; il hésite. Ah! le voici qui remonte. Il glisse encore et revient sur la pierre. Mon Dieu! qu'allons-nous devenir?

— Monsieur Gaston, s'écria Michel d'une voix haletante, jamais je ne pourrai arriver. J'ai manqué de me tuer. Je suis pris, moi aussi; je ne puis ni remonter ni descendre.

— C'est notre dernier espoir qui s'en va, dit Gaston d'une voix calme. Je vais me tenir debout durant quelque temps encore.

— Quand vous sentirez la folie qui reviendra...

— Qui reviendra, Reine?

— Oui, vous avez déjà été fou, et je vous le dis afin que cela ne vous effraie pas trop. Quand vous sentirez le mal revenir, vous me le direz. Maintenant, prions Dieu.

A ce moment, on entendit un aboiement qui se rapprochait peu à peu.

Un cri de joie descendit du haut de la falaise. Un

instant après, la Reine se sentit saisir par la taille.

— Parisien, tenez bon et roidissez-vous, cria la voix de Prempel. Reine, penchez-vous le plus possible en arrière. Bien. Mettez votre pied sur les épaules du Parisien ; n'ayez pas peur, ces pierres-là branlent, mais ne tombent pas aisément. Là. Détachez vos pieds sans secousse, car vous enverriez ce brave Parisien à tous les diables. Asseyez-vous maintenant. Je reviens.

Pierre-Marie laissa Jeanne assise sur la pierre et remonta prestement.

— Qu'est-ce que tu fais, toi, Michel, bûcheron de bois mort? dit-il. N'es-tu pas honteux d'être là, assis comme un chanoine devant un bon dîner?

— Je voudrais bien te voir avec une hache, en face d'un chêne, dans le grand vent, *moussaillon*, s'écria Michel furieux et humilié.

Il se leva et commença à grimper. Pierre-Marie le saisit par le haut de sa blouse, et ils ne tardèrent pas à se trouver côte à côte sur le haut plateau.

— Voyons, Michel, tu es un brave garçon, solide, pour un bûcheron; tout le monde ne peut pas être matelot. Écoute. J'ai reconnu le chapeau de la Reine; j'ai eu une souleur, mais je n'ai pas perdu la tête; j'étais à pêcher au pied du cap avec M. l'instituteur.

Tout en parlant, Pierre-Marie cherchait avec soin sur l'extrême crète une fissure entre deux pierres.

— J'ai couru jusqu'à la cabane du douanier, j'y ai

pris ce rouleau de grosse corde et cette pique. Ah! voilà le trou qui me convient.

Il descendit sur une petite roche, à un pied au-dessous de la crète, et enfonça soigneusement sa pique entre deux pierres plates superposées; il noua une des deux extrémités de la corde autour de la pique.

— Tu comprends, n'est-ce pas? Tu vas venir t'asseoir sur cette pierre-là, les deux jambes pendantes; tu tiendras la pique, afin qu'elle ne balance pas trop. Tu n'oublieras pas que la vie de ces deux gens-là est entre tes mains. Moi, je ne crains rien; mais s'il arrive quelque chose par ta faute!...

— Je n'ai point peur de toi, Pierre-Marie, dit tranquillement Michel. Bûcheron vaut matelot, je te le prouverai quand tu voudras.

— C'est bon; je suis trop vif; donne-moi la main.

Il descendit jusqu'à la Reine en tenant la corde.

— Prenez ça, sœur, et grimpez en vous tenant au cordeau; je serai à côté de vous.

— Cet homme-là est venu se mettre en danger pour me sauver, frère, dit Jeanne à mi-voix; il a la tête perdue : quand je ne serai plus là, il tombera. Je veux qu'il soit sauvé avant moi.

— Ce n'est point sage, Reine.

— Je le veux.

Le matelot se laissa glisser jusqu'à Gaston, assis le front dans ses mains; il lui répéta les paroles qu'il

avait dites à la Reine. Gaston parut sortir de rêverie.

— Mlle Alespée est-elle sauvée? demanda-t-il. Je ne sais plus où je suis, je n'ai d'autre préoccupation que de me tenir immobile.

— La Reine ne veut monter qu'après vous.

Le regard de Gaston s'anima; il fronça les sourcils.

— Pour qui me prenez-vous? Je ne bougerai pas d'ici avant de la savoir sur le plateau.

— Je vous en supplie, monsieur Gaston, dit Jeanne; moi, je n'ai rien à craindre, vous le savez.

— Vous me prenez donc pour un lâche! s'écria Gaston avec colère. Vous croyez que le vertige est la couardise! Si vous dites encore une parole, je me jette en bas.

Il se leva et s'avança jusqu'au bord du rocher.

— Asseyez-vous, je vous en supplie! s'écria Jeanne d'une voix anxieuse; je vais vous obéir. Ou plutôt montez sur cette pierre, à côté de moi; vous me suivrez des yeux, et...

— Vous l'avez voulu, mademoiselle, dit Gaston en faisant un mouvement en avant.

Jeanne jeta un cri perçant et ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, elle vit Gaston se débattant contre Pierre-Marie, qui lui avait passé la corde sous le bras.

Jeanne commença son ascension. Gaston s'essuya le front et tourna vers le matelot une figure livide et un regard calme.

L'Avaloire du cap d'Antifer.

— Vous pouvez dénouer cette corde et accompagner mademoiselle, dit-il.

— Viens, frère; obéis-lui, cria Jeanne.

A peine fut-elle assise sur la falaise, que Gaston saisit la corde et se hissa avec une énergie fiévreuse. Il arriva bientôt à côté d'elle; il lui prit la main, y posa respectueusement ses lèvres, et lui dit d'une voix triste :

— Je n'ai jamais compris comme aujourd'hui combien je suis inutile en ce monde. C'est vous qui avez rempli à mon égard le devoir que j'eusse dû...

Il soupira et se dirigea vers Phénix, qui, saisi sournoisement par maître Amable Le Thybonnier, reniflait et gambadait à disloquer les bras du bonhomme.

— Monsieur Touy ou Toril, car les opinions sont diverses sur cette matière, permettez-moi de vous remettre les rênes de ce coursier fougueux que je ne saurais dompter. Ah! monsieur, je suis tenté de croire que ce n'était pas à une situation semblable à celle que vous occupâtes sur ce rocher que faisait allusion le grand comique normand, quand il disait dans la *Mélite*, ce chef-d'œuvre unique :

Ils ont des rendez-vous où l'amour les assemble.

Car je n'ai jamais ouï dire que le spectacle des vagues en courroux fût favorable à la tendresse dans une position aussi exceptionnellement tendue :

Non, ce n'est pas un trait qu'il faille pratiquer.

Mélite, acte IV, scène 1re.

— Vous pouvez lâcher les rênes de mon cheval, monsieur, dit brusquement notre héros.

Le bonhomme se recula avec une physionomie déroutée. Gaston sauta en selle, éperonna Phénix, le lança au grand galop, et disparut dans la plaine de Saint-Pierre-au-Bosc.

Il trouva, en arrivant au Château-Maigret, une lettre qui contenait ces seuls mots :

« Mlle Louisa a quitté Paris hier.

« A vous.

« Adrien FOURBONNEAU. »

Le soir même, Gaston partait pour Paris.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I

L'Amitié dans la grand'ville

En arrivant à Paris, Gaston s'était enfermé chez lui. Il avait voulu tenter une dernière épreuve au milieu de ces objets qui lui représentaient, comme en une série de tableaux vivants, l'histoire de son amour. Il ressuscita aisément dans son imagination ses joies et ses douleurs. Les bouquets flétris reprirent leurs parfums, le portrait s'avança vers ses lèvres aimantes, les rubans décolorés s'agitèrent autour du col de la fiancée; les larmes folles tombèrent encore sur les lettres

passionnées, l'écho des plaintes et des malédictions se réveilla.

Il se sentit bien guéri. Son amour devait être doré-navant non plus une souffrance, mais une expérience; son cœur avait parlé moins haut que sa mémoire dans cette revue de souvenirs; et les fantômes du passé, qui avaient jusqu'ici envahi sa vie de tous les jours, allaient s'éloigner et revêtir des formes indécises.

Mais, hélas! il s'était privé, pour longtemps du moins, de la puissance d'aimer, en même temps que guéri de la maladie d'amour. Il le comprit bien, et quand il eut fini de brûler les lettres si tendres, les boucles parfumées et le portrait si beau , il pleura amèrement et pria Dieu de lui rendre son désespoir. Il eût, en ce moment, vu revenir son délire avec une joie immense; il eût acheté au prix d'un mois de tortures une heure d'enthousiasme amoureux.

Ce fut le dernier accès de sa folie. Lorsque le premier moment d'angoisse — qui saisit l'orgueilleux impuissant — fut passé, il se consola en pensant qu'il avait conservé deux des trois instincts primordiaux de sa nature : il avait perdu l'amour, mais il lui restait l'amitié, et l'enthousiasme de l'art.

Il était réellement bon et croyait à la bonté. Il avait cette bienveillance attentive et tendre qui se préoccupe avec une activité inquiète des soucis d'autrui, et qui sait offrir délicatement ses services pour

éviter aux autres la gêne de les demander. Avant qu'il ne ressentît les grandes flammes d'amour, sa vie s'écoulait heureusement dans l'exercice de l'affection ; et, qu'il partageât avec les uns sa bourse, avec les autres son cœur, sa plus grande fête était de se trouver au milieu du bonheur de ses amis. Maintenant que l'amour avait disparu de sa vie, il se réjouissait de penser qu'il allait retrouver la paix dans les satisfactions cordiales d'autrefois.

Il courut voir cet Adrien Fourbonneau qui était son meilleur ami et qu'il avait toujours regardé comme son frère.

Adrien était un de ces rares Parisiens qui sont nés à Paris de vieille race parisienne. Il était spirituel sans idées, caustique sans intelligence, observateur de surfaces, habile en entregent, c'est-à-dire froid et réservé en face de ses égaux, raillant les faibles en présence des forts, et dignement gracieux à l'égard de ceux qui pouvaient lui être utiles. Médiocre en tout, mais capable de tout, presque peintre, quasi musicien, frotté d'érudition, pouvant remplir convenablement le cadre d'un vaudeville ou d'une nouvelle, il était, en outre, prêt à faire dans le premier journal venu le bulletin politique, le feuilleton des théâtres ou la critique des beaux-arts.

Il n'était ni bon, ni méchant; il avait un unique défaut que la vie littéraire et parisienne avait, à la fois,

augmenté et voilé : il était envieux, envieux comme tous ceux qui ont plus de désirs que de puissance, qui possèdent assez d'intelligence pour deviner la beauté de l'art, la grandeur de l'originalité, la noblesse du dévouement, mais trop peu de génie ou de bonté pour arriver à une œuvre ou à une vertu.

Il aimait sincèrement Gaston — autant du moins qu'un pareil être pouvait aimer — et, chose étrange, c'était de Gaston qu'il était le plus envieux. Sa médiocrité jalousait cette nature ardente, primesautière et originale.

A la vue de son ami il ne put dissimuler un léger embarras, il tressaillit, rougit, puis lui tendit les bras. Gaston lui raconta l'histoire de ses souffrances, mais il vit avec un grand serrement de cœur que son ami l'écoutait froidement. Adrien prit bientôt la parole et expliqua comment il était, depuis un an, devenu un personnage fort occupé : il était chargé de la critique littéraire dans un journal; deux éditeurs se disputaient ses nouvelles; on lui demandait sa collaboration pour une comédie en trois actes. Quand il eut ainsi placé sa personne dans une position incomparablement supérieure à celle de son ami, il devint presque cordial. Mais c'était de la tendresse que notre affligé lui demandait.

Gaston alla voir ceux de ses autres amis qu'il regardait comme vraiment affectionnés ; il trouva partout le

même accueil bienveillant, mais sans chaleur. Parmi ces amis, les uns s'étaient mariés, ils défendaient sagement leur existence heureuse contre les envahissements de la vie parisienne; les autres s'y abandonnaient tout entiers, et, préoccupés ou occupés, passionnés ou mondains, ils étaient trop saisis par la fièvre que la grand'ville donne aux amours ou aux soucis pour songer à ce cœur affligé. Gaston se dit que la société était était bien changée depuis un an.

La société était toujours la même. Lui seul était changé. Jadis il donnait, aujourd'hui il demandait ; les mêmes mains étaient toujours tendues, les mêmes cœurs toujours ouverts, mais toujours pour recevoir et non pour offrir.

Il se dit qu'il demanderait à ses camarades les joies et la distraction que ses amis ne voulaient pas lui donner. Il se rappela combien son Cercle était joyeux, il revit dans sa mémoire cette familiarité cordiale, ces gaies causeries, ces bruyants soupers, ces parties où sa verve lui valait tant de sympathies.

Il se rendit à ce Cercle; son cœur battait d'aise; à sa vue un bruit joyeux allait s'élever, tous les bras allaient se tendre, tous les cœurs s'ouvrir ! Il entra.

— Tiens, Rebecq ! dirent quelques-uns en continuant leur partie d'écarté.

D'autres, sans interrompre leur conversation, lui firent un signe de tête ; les plus polis lui dirent :

— Il y a quelques semaines que vous n'êtes venu. Avez-vous voyagé?

— J'ai été malade.

— Ah ! à Paris ?

— Non, à la campagne.

— Tiens ! Et qu'est-ce qu'on dit par là de la question allemande ?

Il ne fut pas plus heureux dans ses relations mondaines. Du reste, la plupart de ses connaissances étaient déjà parties pour la campagne.

Il se rejeta donc dans celles de ses anciennes relations qui étaient plus particulièrement littéraires. Là, du moins, à défaut de cœur, il trouverait l'esprit, le tumulte de l'intelligence, l'ivresse des beaux paradoxes, et l'entraînement d'une vie active jusqu'à la fièvre. Il se rappela qu'il s'était lié jadis avec le poëte bohême Théophane Baud et avec Troude, le romancier réaliste, deux personnages joyeux, perspicaces, et qui ne dédaignaient pas d'être honnêtes gens.

Il ne tarda pas à comprendre que là encore il s'était fait illusion. Il n'avait plus son esprit riant d'autrefois, il était devenu grave, souvent amer, et paraissait jouer un rôle de barbon. Sa nature réfléchie semblait morose aux gens pour qui souvent, hélas! l'insouciance est le seul bonheur.

Ses amis avaient pensé de lui : « Il est importun ; » ses camarades avaient dit : « Il est ennuyeux ; » les gens

de lettres s'écriaient dans leur argot brutal : « C'est un *poseur*. » L'achat de la Côte-Malheurt l'obligeait, d'ailleurs, à l'économie, et il annonçait l'intention de cultiver activement la littérature ; Théophane, les Troude et les autres, qui avaient aimé en lui un amphitryon généreux, un amateur prodigue, un bourgeois corvéable, ne voyaient plus qu'un camarade, c'est-à-dire un ennemi.

Deux mois environ après son retour à Paris, il se trouvait plus abattu qu'il n'avait encore été. Sa misanthropie, de maladie aiguë tendait à devenir un mal chronique. Le vide se faisait autour de lui, et cette solitude morale lui pesait plus que l'isolement matériel du val des Erminettes. Son imagination retournait visiter ces champs si verts, ces sentiers montant dans les bois. Et ces paysans, que d'attentions sympathiques et délicates ne lui avaient-ils pas prodiguées ! Il revoyait les yeux doux du Saint, les vifs regards de Michel ; la sottise de Clovis lui semblait plus intéressante que tout l'esprit de Théophane, et la sorcière normande était une merveille de perspicacité quand il la comparait à Troude, le réaliste et le malin.

Il hésitait pourtant à retourner dans le pays de Caux. Il songeait obstinément à la reine de la Mare-Blonde, à cette nature sauvage et naïve, à ce cœur fier et aimant. Il se rappelait cette sympathie qu'elle lui avait montrée d'une si saisissante façon ; l'éclat original

de sa beauté, les gracieux et poignants incidents de la scène du cap d'Antifer harcelaient sa mémoire. Il avait peur d'aimer Jeanne.

Ce fut l'annonce du prochain retour de Louisa qui lui enleva toute hésitation. A cette nouvelle que, vers la fin d'août, lui donna tout brusquement la vicomtesse des Ayrons, il sentit son cerveau se troubler. Il n'était donc pas bien guéri encore ! il n'avait donc rien à craindre de la vue de la Reine. D'ailleurs rencontrer Louisa, rougir, trembler devant elle, la voir coquette, admirée, impertinente ! oh ! c'était là le plus grand malheur !

Il partit pour la Normandie aussi brusquement qu'il était parti pour Paris trois mois auparavant.

CHAPITRE II

Dans les champs

Le lendemain de son arrivée au château Maigret, Gaston fut réveillé par une sensation qui lui parut à la fois douce et brûlante. Il rêvait qu'il était encore suspendu à l'un des rochers de la falaise, à côté de la Reine, et que celle-ci, pour le récompenser de son dévouement, posait un baiser sur son front. Il se réveilla ; un rayon de soleil caressait son visage.

— Ah! c'est toi, mon cher soleil, pensa Gaston. Il me semblait bien, en effet, que la sensation que j'éprouvais ne m'était pas inconnue. Et je n'ai jamais reçu de baiser de cette belle Reine.

Il se leva, alla ouvrir sa fenêtre et revint dans son lit se pelotonner sous un rayon de soleil, tandis que les vives odeurs d'une belle matinée de septembre ve-

naient parfumer sa chambre et rafraîchir son front. Les sapins des taillis voisins envoyaient leurs âcres senteurs, adoucies par les suaves émanations des premiers chèvrefeuilles d'automne et par les pénétrants parfums des quelques clématites épanouies.

De son lit, Gaston apercevait la crête de la colline et au delà une petite plaine où le trèfle naissant donnait, sous le soleil, des miroitements verts à la nappe dorée du chaume. Une troupe de moutons, à qui la sécheresse de la nuit avait permis de quitter l'étable de bonne heure, broutaient avec une activité fiévreuse ; et le berger, debout, immobile, réfléchi, sur l'extrême bord de la colline, se détachait dans l'azur du ciel avec son plat chapeau ciré et sa longue houppelande de peau.

Michel Ardant chantonnait devant la porte du château Maigret, et l'écho des cloches qui sonnaient la première messe du dimanche dans les villages voisins arrivait escorté de milles murmures confus.

Notre ami, bercé par ces calmes bruits, apaisé par la sérénité de ce paysage, allait reprendre son sommeil, quand la voix de Clovis se fit entendre.

— Bonjour, *Sorcière*, dit la voix. Clovis Maridor est obligé de travailler pour vivre, ça n'est point juste ; car j'ai sauvé la vie au Parisien deux cents fois, et il m'a juré qu'il me laisserait la maison et le mobilier. Qu'est-ce que tu as à rire, sorcière ? Oui, je l'ai sauvé deux

cents fois et pas une de moins, je suis prêt à le parier, ainsi ! Tu vois ces grands arbres : il a monté sur tous pour se jeter à bas ; moi j'accourais, et je lui parlais si bien qu'il descendait tranquillement. Clovis Maridor n'aime point à parler ; mais, quand il parle, il parle bien. Puis il faut dire que le Parisien, quand il n'était point fou, ne manquait point de sagesse. Et pourquoi ne l'aurais-je point sauvé, cet homme? C'est un brave homme que je dis, et bien aimé dans le pays, car il n'a jamais fait de mal à personne et il a donné à tous ceux qui lui ont demandé. Aussi tout le monde me demande de ses nouvelles, et moi je réponds : « Il m'écrit tous les quinze jours ; il est allé chercher un héritage dans son pays de Paris ; il m'a écrit hier qu'il ne reviendrait qu'au printemps. » Clovis Maridor n'est point menteur.

— Croyez-vous, Clovis? demanda Gaston, qui avait passé sa robe de chambre et qui était venu s'accouder à la fenêtre, en éclatant de rire.

— Ah ! monsieur Touy, s'écria Clovis, dont le visage s'éclaira réellement d'un sentiment de plaisir, comme vous avez bonne mine ! et que je suis content de vous voir rire. C'est la première fois depuis que je vous connais.

— Qu'est-ce que vous contiez là à Michel?

— Moi, monsieur ! Je lui donnais des nouvelles du pays et des conseils sur la manière de cirer les bottes à

la Parisienne. Ah! que je suis content de vous voir!

Là-dessus il disparut derrière la maison et revint en amenant Phénix, qu'il se mit à étriller.

— Eh bien, dit Gaston, que faites-vous donc?

— Moi, monsieur? Mais je reprends mon service.

— Je sais que Michel ne peut pas me donner beaucoup de temps, je vous répondrai bien, mais je vois avec peine que vous êtes devenu bavard et menteur.

— Ce n'est point possible, répondit le paysan avec sérénité. Qu'est-ce qu'on dit dans le pays: Clovis Maridor, point menteur, point bavard: ainsi! Mais je ne vous en veux point; vous l'aviez oublié, parce que vous revenez de loin.

M. de Rebecq rentra en souriant dans sa chambre. Il croyait devoir pardonner beaucoup à Clovis, sur la probité duquel il comptait, et dont le côté grotesque le réjouissait.

Il s'habilla avec une coquetterie qu'il ne connaissait plus depuis longtemps, et se dirigea vers Azelonde, où l'on sonnait en ce moment la grand'messe. De chacune des grandes ou petites fermes semées dans la campagne, sortaient des jeunes gens en *plaude* bleue et en casquette. De graves paysans, revêtus de longues redingotes à courte taille, marchaient à côté de leur femme, ornée de la coiffure de taffetas noir, aux petites barbes tombant sur les épaules, et suivaient leurs filles, habil-

lées, hélas! comme des bourgeoises, avec des robes de soie et des rubans flamboyants. Parfois un tilbury portant un notable cultivateur, ou un cabriolet neuf renfermant un couple élégant de jeunes fermiers, traversait la route au grand trot.

Tout ce monde jetait sur Gaston des regards empreints de cette curiosité digne qui distingue la froide et fière race normande; et il lui semblait qu'en le reconnaissant ces regards se chargeaient d'un sentiment d'intérêt affectueux.

Au sortir de la grand'messe, il reçut beaucoup de révérences de gens qui se croyaient ses amis, parce que Clovis avait acheté chez eux du poivre, des côtelettes et des fers à cheval. Gaston s'avança vers Florent Hérubel et Louis Beuzebec; il les salua cordialement en indiquant au premier son désir d'aller le remercier des livres qu'il avait bien voulu jadis extraire, pour lui si étranger et si maussade, de sa riche bibliothèque, et en demandant au second la permission d'aller visiter sa ferme, qui passait pour la mieux tenue du pays de Caux.

Le lendemain, dans le courant de l'après-midi, notre héros se dirigea vers la Pastourelle. Mlle Émilienne lui avait fait dire par Michel qu'elle avait besoin de lui parler.

Maître Pierre Horlaville n'y était point, dit une vieille servante en jupe rouge; il était allé à trente

lieues de la Pastourelle, aux environs de Dieppe, où il y avait un beau lot de moutons à vendre. Mais Mlle Émilienne serait contente de voir le Parisien.

La jolie Émilienne était mélancoliquement assise à une fenêtre bien éclairée, et elle ourlait tristement des tabliers de toile grise, notoirement destinés à protéger la jupe rouge de la vieille servante.

— Voilà le Parisien qui veut vous parler, cria celle-ci en regagnant sa cuisine.

Émilienne fit un bond et s'approcha de Gaston avec un sourire affectueux, en s'écriant :

— Ah ! pourquoi êtes-vous parti ? Si vous étiez resté, tout ce qui est arrivé n'aurait pas eu lieu, et maintenant il est peut-être trop tard.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? mademoiselle, vous m'effrayez !

— La Reine...

— Est-ce qu'il lui serait arrivé quelque malheur?

— Laissez-moi vous dire. Elle est bien belle, n'est-ce pas, et elle a plus de trente mille francs de rente. Le fils de M. Perelle, qui est un des plus riches banquiers du Havre, l'a demandée en mariage; et aussi le marquis de Vernoix, qui est un grand propriétaire au-dessus de Fécamp. La Reine n'a voulu de personne. Pourquoi ne l'avez-vous pas épousée ? Que de mal aurait été évité !...

— Je vous avoue, mademoiselle... balbutia Gaston étourdi.

— Je suis sûre qu'elle aurait bien voulu de vous; cela était facile à voir. Alors Francin, voyant qu'il n'y avait plus de remède, aurait pensé à en aimer une autre. Le Saint se serait consolé, pauvre garçon! et mon père ne serait pas toujours en colère comme il est, depuis qu'il est fâché avec son vieil ami, maître Jacques Alespée. Et moi, continua la jeune fille en éclatant en larmes, je serais peut-être bien heureuse à l'heure qu'il est. C'est l'aventure de la falaise qui a fait tout le mal.

Gaston, fort embarrassé, engagea Émilienne à s'expliquer.

— Je ne pourrai jamais, dit-elle, en continuant à sangloter; je le voudrais bien, mais je suis trop honteuse. Allez causer à M. l'instituteur, à la Haute-Folie; il vous dira tout.

Gaston lui promit qu'il irait faire une visite à maître Amable, et il eut la consolation de la voir reprendre sans enthousiasme, mais avec résignation, les morceaux de toile qui se changeaient sous ses doigts habiles en tabliers de cuisine.

Il la quitta, préoccupé surtout de l'allusion qu'elle venait de faire à la scène de la falaise. Il luttait depuis son arrivée contre le désir d'aller revoir ce lieu où il redoutait pour son cœur, encore faible, le souvenir de

trop gracieuses et trop poignantes émotions. Son imagination ne lui laissa plus de repos, et, le lendemain matin, il prenait le chemin du cap d'Antifer.

Il revit avec une joie reconnaissante ce paysage, dont la gracieuse sérénité lui avait annoncé sa guérison; il le revoyait avec sa parure d'automne. Le feuillage des bois était devenu épais ; les sentiers se perdaient mystérieusement dans les taillis ; les fruits verts avaient remplacé les fleurs blanches sur les pommiers, et la plaine normande, dépouillée, élargie et plus grave encore, avait gagné en fierté sereine ce qu'elle perdait en gentillesse.

En arrivant sur le plateau, il crut apercevoir un groupe qui se tenait immobile sur la faîte de la falaise. Le groupe se réduisit bientôt; et, en approchant, Gaston reconnut, à côté de Fée, la Reine, debout, jetant ses regards sur la mer tranquille qui roulait paresseusement l'une sur l'autre ses petites vagues blanchissantes.

Une brusque étreinte saisit le cœur de Rebecq.

La jeune fille s'était retournée ; pas un muscle de sa figure n'avait bougé, et elle envisagea froidement le jeune homme, qui s'avançait vers elle.

Jeanne avait cette beauté rare, à la fois originale et régulière, qui offre toujours quelque nuance nouvelle quand on la revoit après un temps d'absence. Gaston se dit qu'elle était plus belle encore qu'il ne croyait ;

mais, cette fois, il se rendit mieux compte de son impression : les attraits de la Reine s'étaient, pour ainsi dire, raffinés ; son teint était devenu plus pur, l'ovale de son visage s'était légèrement allongé, et sa physionomie, plus concentrée, avait gagné en fierté réfléchie ce qu'elle avait perdu en naïveté.

M. de Rebecq descendit de cheval, s'approcha vivement de la Reine, et lui tendit les deux mains en s'écriant :

— Ne me regardez pas ainsi, mademoiselle, je suis si heureux de vous revoir.

La Reine tressaillit légèrement, une ombre d'inquiétude traversa ses yeux, et on eût pu croire qu'elle allait s'élancer vers Gaston ; mais elle se redressa et redevint immobile.

— Qu'avez-vous donc ? que vous ai-je fait ? que vous a-t-on dit contre moi ? J'espérais qu'ici même nous avions formé un nœud d'amitié qui ne se romprait qu'avec notre vie.

La jeune fille rougit ; une de ces expressions de colère, qui étaient si saisissantes en elle, traversa son regard.

— Oui, j'ai cru que je mourrais ici, continua Rebecq avec un accent calme et sincère ; j'y ai bien souffert, et cependant je me suis dit souvent depuis que je voudrais y être encore.

Ces paroles changèrent comme par magie la phy-

sionomie de Jeanne ; elle baissa la tête en poussant un léger soupir ; puis, remontant à cheval, elle se dirigea au pas vers la plaine.

Gaston était resté étourdi de cette inexplicable réception. Il suivit la jeune fille des yeux, en se demandant quelle pouvait être la cause de cette froideur et de ce mutisme. Il ne pouvait comprendre cet épisode du combat que l'amour livrait à tous les instincts de cette nature candide et sauvage ; il ne pouvait deviner que l'orgueilleuse vierge détestait en lui l'homme par qui étaient venues la première faiblesse et la première coquetterie. Il ne savait pas que la Reine accourait chaque matin au bord de cette falaise, pour retrouver les paroles prononcées par Gaston ; que chaque fois elle s'éloignait froissée, en se promettant, toujours en vain, qu'elle ne reviendrait plus.

Quand Jeanne eut disparu à ses regards, Rebecq sauta à cheval et se dirigea au grand trot dans la direction de la Mare-Blonde, vers le hameau de la Haute-Folie. Il aperçut bientôt Fée, et arriva à côté de la Reine.

— Je ne vous reconnais pas, Reine, dit-il d'une voix émue ; vous êtes méchante.

— Je le sais bien, répondit la jeune fille avec une sorte d'angoisse. Je me le disais en ce moment même. Oui, depuis que vous avez quitté le Val des Erminettes, je suis devenue méchante. Que puis-je faire ? Tenez,

voici mes mains ; personne ne les toucha depuis que malgré moi vous y avez mis vos lèvres.

Gaston les saisit et les pressa sur sa poitrine avec une ardeur qui amena une larme dans les yeux de Jeanne.

— Eh bien! dit-elle en secouant la tête, pour cela encore, je vous détesterai. Adieu, ne me parlez plus, ne me voyez plus! Je pleurerai beaucoup et je redeviendrai bonne.

Gaston saisit encore une des mains qu'elle venait de lui tendre. Elle fit un geste brusque, ses sourcils se froncèrent et son regard s'illumina.

— Que voulez-vous ? s'écria-t-elle d'une voix vibrante. Rappelez-vous le saule brisé par la foudre. Ne me parlez plus et allez-vous-en ; allez-vous-en, continua-t-elle en voyant qu'il hésitait, ou je vous frappe avec ma cravache.

Gaston se redressa à ces mots, et, lui jetant un regard de dédain, il allait s'éloigner quand elle lui tendit de nouveau la main.

— Je ne voulais pas vous dire cela; je sens que j'ai eu tort, pardonnez-moi. Maintenant partez.

M. de Rebecq toucha légèrement la main qu'on lui tendait et s'éloigna.

CHAPITRE III

Monsieur l'Instituteur

Gaston arriva devant un petit verger, au milieu duquel étincelait le toit d'ardoise d'une maisonnette. Maître Amable, en pantalon noir et en cravate blanche, mais sans habit, était monté sur une échelle adossée à un pommier, et il s'escrimait, armé d'une longue gaule, contre quelques petites pommes blanches huchées en haut de l'arbre. Il descendit précipitamment en apercevant Gaston, passa en rougissant son habit et s'avança.

— Je vous présente mes très-humbles salutations, monsieur, dit-il, tandis qu'un sourire plein de bienveillance déridait sa longue figure maigre. Permettez-moi de remplir les devoirs de l'hospitalité.

Il se dirigea vers la maison, et, après avoir recommandé qu'on *offrît* à Phénix un piçotin d'avoine, il introduisit Gaston dans une petite chambre proprette.

— Voici toutes mes richesses, dit-il, en montrant un petit livre bien relié couché sur un socle sous un globe. C'est le livre auquel je dois toute la félicité de mon existence. Quoique je le sache par cœur, je le relis chaque dimanche, car j'y retrouve chaque fois des beautés nouvelles : c'est *Mélite*, l'œuvre unique d'un illustre Normand, nommé Pierre Corneille, dont vous avez peut-être entendu parler.

Gaston s'inclina gravement.

— On a voulu me persuader, monsieur Touy, qu'il avait composé d'autres œuvres, mais j'ai fait la sourde oreille. Il faut savoir se borner, et ce livre suffit à mon instruction.

— Avez-vous, monsieur, demanda Gaston en souriant légèrement, l'édition originale?

— Je n'en doute pas, monsieur Touy.

— Elle porte pour titre, n'est-ce pas, *Mélite ou les Fausses Lettres, pièce comique?*

Maître Amable ouvrit l'œil avec étonnement.

— Elle a été publiée, continua Gaston, à Paris, en 1633, chez Targa, et doit contenir 150 pages.

— Monsieur, s'écria le vieillard en saisissant la main de Gaston, vous me ravissez. C'est bien cela. Ah! j'avais bien raison de dire à mon élève Jeanne Alespée,

que vous êtes un homme remarquable, — 1633, *Targa!* — bien élevé, — 150 pages, — et plein de moralité.

— Votre élève, dites-vous, reprit M. de Rebecq; c'est vous qui avez perfectionné l'éducation de Mlle Alespée?

— *Mélite!* commencé plutôt que perfectionné... *ou les Fausses Lettres!* Je lui ai appris ce que je savais. Son père, qui était un homme très-original, lui fit donner beaucoup de maîtres; et comme il était lui-même assez savant, pour un homme qui avait beaucoup voyagé, il prit soin aussi de l'éducation de sa fille, et je dois reconnaître qu'elle profita beaucoup. *Pièce comique!* Mais elle avait le défaut de voir les choses d'une façon poétique et originale, et perdait son temps à visiter les pauvres et à rêver. Je lui fis doucement des observations; elles furent longtemps sans résultat. *Paris!* Mais enfin depuis trois mois elle en a tenu compte; elle s'est remise à l'étude, elle lit beaucoup. *Targa!* Enfin elle annonce l'intention de faire revenir ses maîtres de musique et de peinture. 1633!

— Et est-ce vous aussi, monsieur, qui avez commencé l'éducation de ses cousins?

— Je ne devrais pas l'avouer, car je n'ai pas à me féliciter de cette éducation. Félix a toujours mieux aimé hanter les nuages que les livres, il comprend mieux l'agriculture que l'histoire. Le pauvre garçon aurait

bien besoin à cette heure, pourtant, des consolations que l'on trouve dans ce livre. 150 *pages!* Il aimait sincèrement Émilienne Horlaville ; maître Jacques a demandé cette jeune fille à maître Pierre, mais elle a déclaré qu'elle n'aimait pas Félix assez pour un mari.

— Et M. Francin Alespée ?

— De celui-là ne me parlez point, je vous prie, monsieur. C'est de lui que la jeune Émilienne est follement éprise, et il est dévoré d'une étrange passion pour la Reine, sa cousine. C'est un jeune homme que je suis obligé de juger sévèrement, et je crains que sa vanité, son impatience de tout frein, ne le conduisent au malheur. Il a quitté la Mare-Blonde, en annonçant à son père qu'il n'était pas fait pour cette vie sauvage. Il est ambitieux, il veut arriver haut et vite. Il est allé chez un de ses parents, qui est, au Havre, rédacteur d'un journal très-malicieux. Francin veut-il se faire journaliste? Dieu l'en garde ! *Targa!* Il songe à aller à Paris. 1633 ! où son cousin a beaucoup de relations dans la presse et dans la littérature. 150 *pages!* Que Dieu le bénisse malgré ses défauts ! Mais, dit maître Amable en s'interrompant, je suis bien impoli ; vous n'êtes pas venu pour m'entendre causer de choses qui m'intéressent uniquement.

— J'avais surtout l'intention, monsieur, de m'excuser de la brusquerie avec laquelle je vous ai quitté au cap d'Antifer ?

— Oh! monsieur, vous me faites trop d'honneur. Mais voici l'angelus qui sonne, serai-je assez audacieux pour vous prier d'accepter le modeste dîner d'un vieux savant? Je serais bien heureux de causer avec vous de la pomme de Discorde. Ce fruit, que je trouve indiqué dans *Mélite*, m'a donné bien des insomnies, au temps où j'avais encore l'enthousiasme de la jeunesse. Maintenant je me résigne plus aisément à ignorer quelque chose. Mais je bénis Dieu de m'avoir fait rencontrer un homme comme vous. *Targa*, 150 *pages*; c'est une exactitude miraculeuse.

Gaston remercia le bonhomme, et regagna le château Maigret en cherchant à mettre un peu d'ordre dans les idées que lui suggéraient la conduite de la Reine et les renseignements de maître Amable Le Thybonnier.

Une heure environ avant le retour de Gaston Francin Alespée, élégamment vêtu, ganté de frais et portant à la main une fine cravache, était entré dans la cabane de la mère Ardant.

— Bonjour, dit-il d'une voix brusque ; le Parisien est-il chez lui?

— Tu le sais bien, France Alespée, répondit la vieille femme en arrêtant son fuseau et en jetant sur le jeune homme son regard profond. Tu sais bien qu'il est au pays, puisque Denis Hauchecorne te l'a écrit dimanche.

— Qui vous a dit cela? Ah! ah! que je suis naïf! Votre nièce est servante chez la mère de Denis; c'est elle qui vous a avertie. Vous êtes curieuse; c'est là toute votre sorcellerie.

— Il n'y a point besoin de sorcellerie, Francin; il ne faut que te regarder pour voir que tu vas trouver ton ennemi.

— C'est bien. Répondez-moi, et ne vous mêlez pas d'autre chose.

— J'ai élevé ta mère, France; et j'ai grand'pitié de toi.

— Vous ne m'avez pas répondu, s'écria Francin en serrant les poings; le Parisien maudit est-il chez lui? et s'il n'y est pas, y a-t-il quelqu'un?

— Ne t'attaque point à cet homme-là; il a échappé à l'Eau, il échappera à la Terre.

— Qu'est-ce que vous me chantez là? Me prenez-vous pour un de ces patauds d'amoureux qui viennent vous demander une recette pour se faire aimer?

— Tu en aurais besoin. Mais ne lutte point contre lui. Il a la même nature que toi; il a la colère comme toi, l'orgueil comme toi, la fièvre comme toi; oui, il a tous tes défauts, mais il les a avec leur sagesse, et toi, tu n'as que tes défauts. Tu es comme le taureau qui voit rouge et qui court tout droit; lui, il est comme le cheval qui a été dressé sans perdre sa vigueur et qui sait où il doit aller.

— C'est assez, sorcière du diable ! et puisque je suis le taureau, prenez garde à mes cornes.

— Ah ! tu as peur de m'entendre parler ; va-t-en alors !

— Allons donc, cria Francin en frappant du pied, je me moque de vos *tours* et de vos grimaces ; parlez si vous voulez, mais tant pis pour vous.

— Il a échappé à l'Eau, il échappera à la Terre, répéta la vieille femme en réfléchissant.

— Eh bien ! nous l'enverrons dans le ciel.

— C'est lui qui t'enverra dans l'enfer. Oui, il fera pour toi l'enfer dans le monde ; il t'a déjà chassé de ton pays.

— Vous mentez !

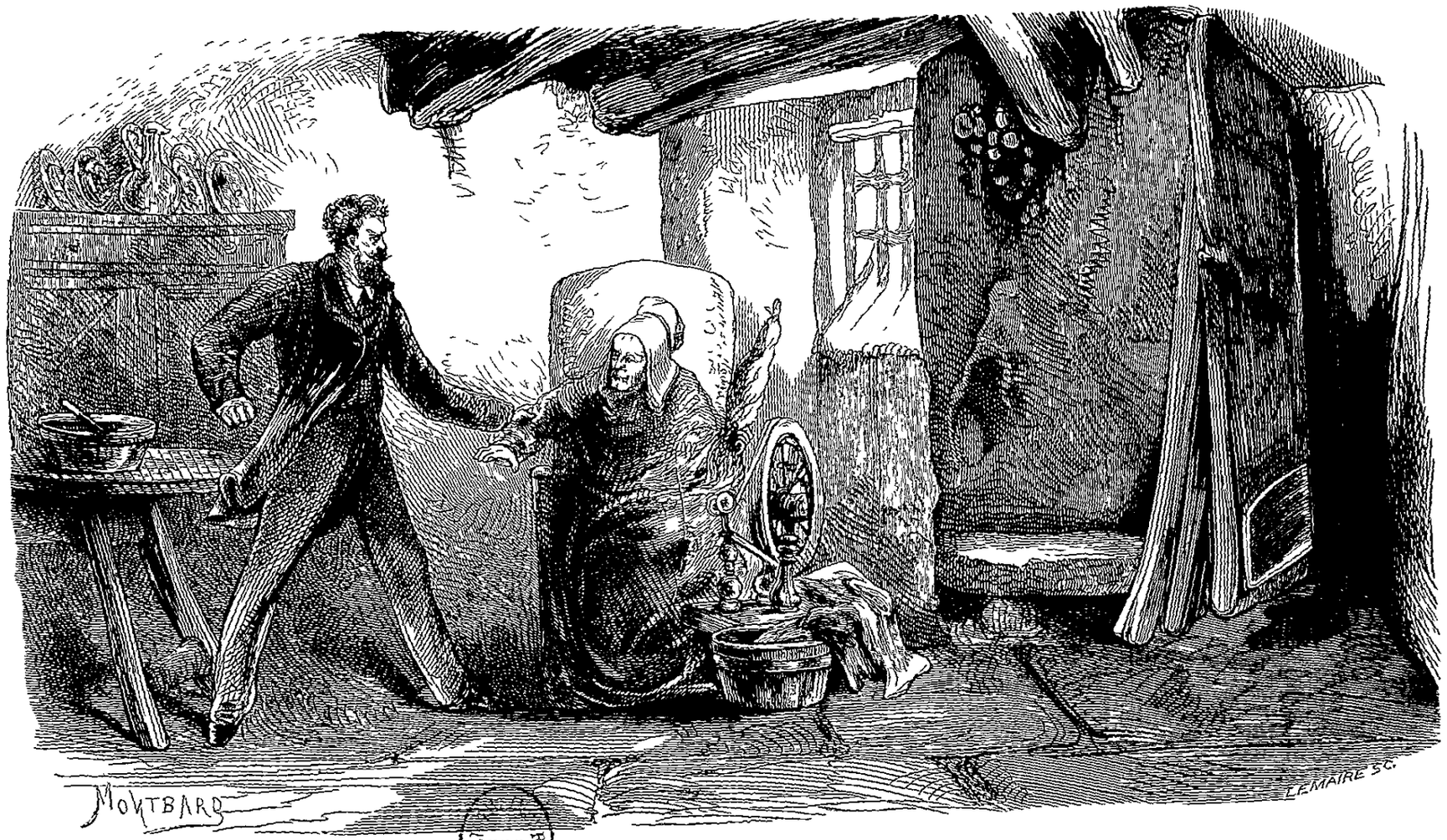
— Il t'a poussé vers la ville ; la ville t'a déjà gâté et elle te gâtera encore. Il te battra toujours. Il a déjà commencé ; il a pris ta maîtresse.

— Taisez-vous ou je vous tue, cria Francin, en arrachant le fuseau des mains de la vieille femme et en lui secouant violemment les poignets.

— La ville t'a gâté, répondit la paysanne avec un sang-froid héroïque ; tu te battais avec les hommes autrefois, maintenant tu bats les vieilles femmes.

Francin recula.

— Je ne te maudis point, parce que j'ai nourri ta mère. Mais va-t-en, France Alespée, puisque tu le



La sorcière.

veux, tu trouveras Clovis chez le Parisien. Tu seras vaincu, toujours, toujours.

Francin fit de nouveau un pas vers la sorcière.

— Prends garde, dit celle-ci en agitant ses poignets meurtris, de devenir, comme les poltrons, un assassin.

Francin la regarda d'un air sombre; puis il releva la tête et quitta, le front haut, la cabane.

Quand il se fut éloigné, la vieille femme sortit dans le jardinet qui tenait le derrière de la maison, et elle tira du sifflet de buis un son aigu. Michel accourut. Elle lui dit quelques mots et il se jeta dans les taillis de la côte Malheurt. Il arriva bientôt derrière le château Maigret, s'avança prudemment le long de la muraille, entendit Clovis qui parlait seul dans la cuisine, retourna derrière la maison, et, voyant une fenêtre ouverte, sauta dans la salle à manger. Il alla se blottir, aussi délibérément que s'il eût vu jouer le *Tartuffe*, sous une table recouverte d'un grand tapis.

Quand Francin, après avoir parlé haut à Clovis, eut quitté la maison, Michel sauta de nouveau par la fenêtre, et, rampant dans les taillis, il monta jusqu'au haut de la colline. Il vit Francin qui traversait tranquillement les champs dépouillés et se dirigeait vers Azelonde.

Le jeune paysan regagna sa cabane, échangea quelques mots avec sa grand'mère, puis, repartant préci-

pitamment, il se lança à travers bois dans la direction de la Mare-Blonde.

Quand Rebecq rentra au château Maigret, Clovis s'avança joyeusement à sa rencontre et lui dit :

— Monsieur, jamais vous ne trouverez une si belle occasion de faire un testament. Francin Alespée est venu ici, vêtu comme un chariot de moisson et fier comme un sous-préfet; il m'a bien recommandé de vous dire d'aller le trouver demain au lever du jour, là-haut, au bois d'Azelonde, dans la clairière des Noisetiers, avec une paire de pistolets.

CHAPITRE IV

Le combat

Le lendemain avant l'aube, la Reine traversa d'un pas léger le verger qui entourait le château et la ferme de la Mare-Blonde. La vieille *Mazianne* l'attendait au dehors de la barrière, en tenant Fée par la bride.

— J'ai fait le tour par le vallon, dit-elle à voix contenue, je crois bien que personne ne m'a entendue. Tu es bien couverte, Jeanne. C'est un grand sorcier que ce Parisien-là ?

Jeanne embrassa la vieille femme, s'élança en selle, et poussa son cheval au galop à travers la plaine, dans la direction du bois d'Azelonde.

Une petite lueur blanche apparaissait à l'extrémité de l'horizon et les champs étaient encore ensevelis sous un voile grisâtre. Une tache noire dans le voile gris in-

diquait la présence d'un bouquet d'arbres; une vapeur plus blanche annonçait le voisinage d'une mare. Jeanne évitait la mare et le bouquet d'arbres. Puis son regard remontait avec une légère inquiétude vers le point blanc qui grandissait à l'orient, et qui, s'étalant en gerbe, commençait à jeter des reflets vaporeux autour des grandes masses, autour des maisons et des vergers. Les dernières étoiles pâlissaient; un aboi de chien, un beuglement lointain, interrompaient le silence; et un oiseau, brusquement réveillé par le bruit des pas de cheval, jetait dans l'air, d'une voix hésitante, un appel auquel nul de ses compagnons ne répondait encore.

Jeanne arriva devant la maisonnette d'un des gardes du bois, elle descendit, laissa Fée attachée à la barrière et s'enfonça dans la forêt. Le ciel était devenu d'un blanc d'argent; une lueur jaune apparaissait à l'orient; les hautes feuilles dessinaient nettement leurs contours, et les oiseaux venaient de lancer dans les airs le tumulte de leur concert, leurs notes tendres et railleuses, leurs gazouillements et leurs sifflets.

Quand Jeanne atteignit la clairière des Noisetiers, le jour n'était pas encore levé, la clairière paraissait vide encore.

Cette clairière circulaire, de cinquante pas de diamètre, était située au bord du plateau qui domine le val des Erminettes, et entourée, comme son nom l'indique, de taillis de noisetiers.

En dedans, à quelques pas de la ceinture formée par ces taillis, se dressait un grand chêne, du pied duquel on apercevait distinctement le château Maigret. Un sentier, qui traversait la clairière, côtoyait l'arbre, descendait la colline boisée et allait rejoindre le chemin herbu de la côte Malheurt.

— Michel! cria Jeanne d'un ton contenu.

— Me voici, la Reine, dit une voix qui sortait de derrière l'arbre.

— Tu es un brave garçon, dit Jeanne en tendant la main au jeune paysan qui s'avançait. Nous sommes bien seuls encore?

— Oui, venez.

Michel, suivi de Jeanne, fit quelques pas dans le sentier.

— Tenez, dit-il, voyez-vous une petite lumière, là-bas, entre ces deux grands arbres? Eh bien! c'est M. Gaston qui s'habille.

— Et qu'est-ce qu'il a dit quand on lui a fait la commission de Francin?

— Clovis dit qu'il a souri.

— Oui, murmura Jeanne, c'est un homme. Eh! bien, reprit-elle, nous les laisserons s'expliquer; nous les écouterons et nous verrons.

— Comme vous voudrez; et pourtant je l'aime bien, ce Parisien; il est beau, fier et fort, comme les voleurs qui étaient dans les forêts du temps passé.

— Qu'est-ce que tu crains pour lui ?

— Je ne voudrais point vous offenser, la Reine, mais je n'ai point confiance en Francin.

— Tu te trompes, Michel; France est brave et hardi.

— Non, répliqua doucement le jeune paysan; non : il est hardi, mais point brave; il faut, pour qu'il ait du courage, qu'il soit sûr d'être le plus fort. Il a pour lui la colère, et les gens qui n'ont que la colère, ces gens-là deviennent aisément traîtres.

— Tu te trompes; d'ailleurs, c'est égal; il faut que la colère de ces deux hommes-là sorte. Mon père le disait souvent : on ne doit point arrêter deux hommes qui se haïssent. Il faut aussi qu'ils parlent, car je veux savoir ce qu'ils pensent et ce qu'ils sont.

Un sifflement aigu se fit entendre.

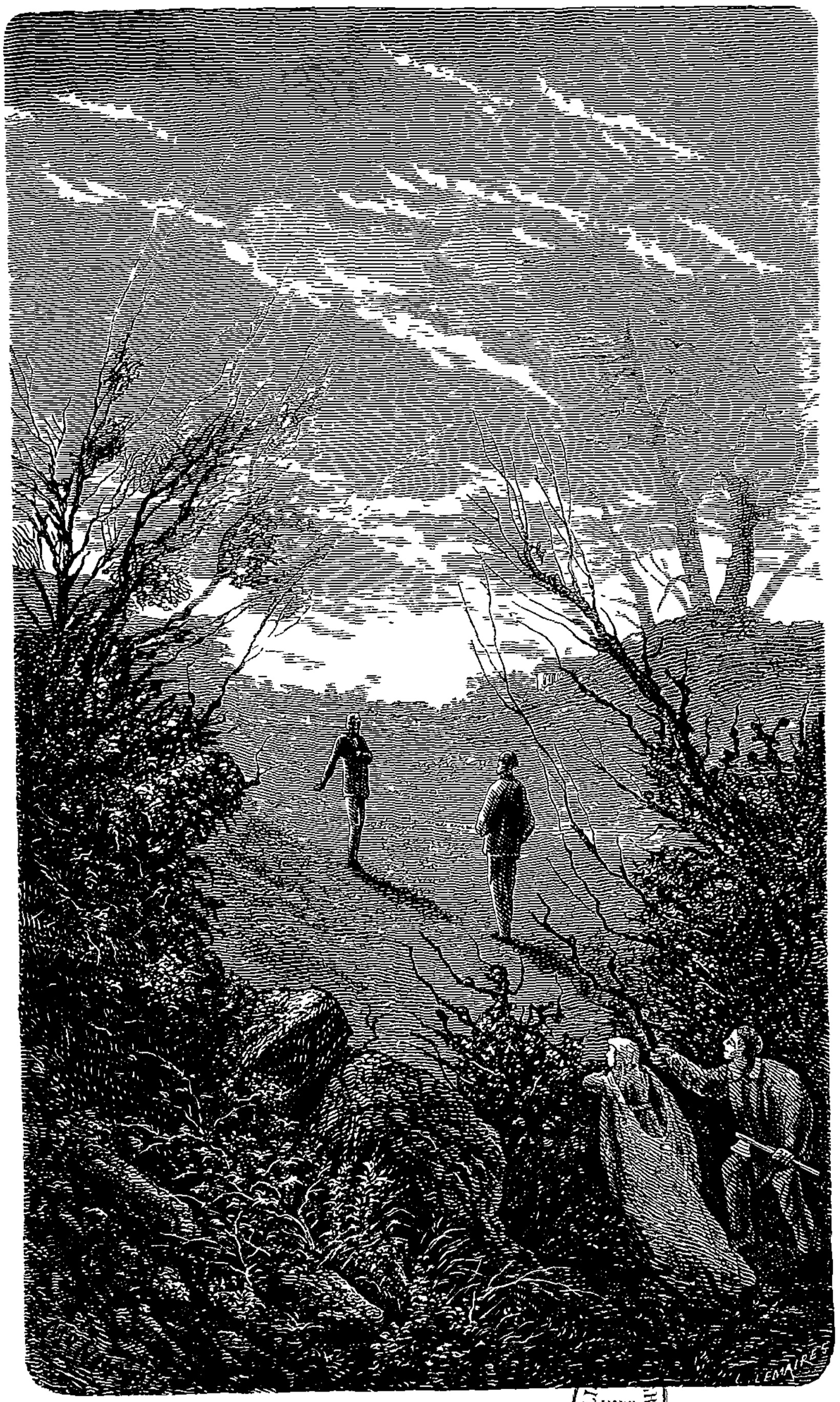
— Écoutez, dit Michel à voix basse, c'est Francin qui vient de traverser le chemin du Val. Un seul sifflet ! il est seul. J'avais peur qu'il ne vienne du monde avec lui et j'avais pris ma cognée.

— Où est-elle ?

La voici.

La Reine prit la cognée et la jeta loin d'elle.

— Ah ! dit Michel d'un ton de reproche, je ne m'en serais servi que s'il avait amené une bande de coquins d'Havrais. Tenez, voilà la lumière qui s'éteint; M. Gas-



La clairière des Noisetiers.

BIBLIOTHÈQUE IMPR.

ton quitte sa chambre. Francin est en avance; regardez.

Il se tourna vers le levant montra, une longue bande d'un jaune ardent qui jaillissait du pied de l'horizon et montait dans le ciel en s'irisant de toutes les nuances du pourpre et de l'orange.

— Il se passera plus d'un quart d'heure avant que le soleil ne soit bien levé. Mais venez, remontons; Francin est leste. Il va déboucher par ce sentier à gauche de l'arbre, M. Gaston par le sentier qui monte vis-à-vis; mettons-nous dans les taillis qui sont entre les deux routes, nous verrons et nous entendrons tout.

Jeanne fit un signe d'acquiescement; les taillis se refermèrent sur eux.

Quelques instants après, Francin entra dans la clairière, d'un pas leste et en chantonnant. Il jeta autour de lui un rapide coup d'œil. Quand il se vit seul, il interrompit sa chanson, sa physionomie se détentit. Il resta quelque temps la tête baissée, et lança un regard sombre du côté du château.

— De quel droit est-il venu jeter le trouble dans notre pays? s'écria-t-il. Est-ce qu'on ne tue pas les loups qui accourent parfois jusqu'ici, du fond de la Bretagne?

Michel regarda la Reine qui conserva ses yeux impassibles fixés sur Francin. Celui-ci tira de sa poche un

couteau-poignard, l'ouvrit, le regarda longtemps, et le jeta à terre avec colère.

— Ah! je voudrais qu'il me tue, je suis trop malheureux ! s'écria-t-il encore.

A ce moment Gaston entra dans la clairière d'un pas tranquille, et la Reine qui tourna vers lui son œil froid put constater qu'il n'y avait rien de changé dans sa physionomie.

— C'est bien, murmura-t-elle.

M. de Rebecq s'avança vers Francin en levant son chapeau et en s'inclinant. Celui-ci avait repris son air sombre, et sans rendre à Gaston son salut, il s'écria d'une voix railleuse :

— Vous êtes en retard ; je commençais à croire que vous n'oseriez pas venir.

— Monsieur, répondit Gaston, dont le visage avait tressailli, on me dit que vous allez à la ville pour apprendre les bonnes manières ; permettez-moi de commencer votre éducation, et de vous enseigner que le premier devoir d'un homme brave est de respecter son ennemi. Voilà la première leçon, monsieur.

— Et j'en profite, s'écria Francin en serrant le poing, puisque je ne vous réponds rien.

— Maintenant, regardez, continua Gaston en montrant une gerbe de rayons lumineux qui s'élançaient de leur berceau de nuages rouges : voici le soleil! Sachez

encore qu'une impatience fébrile ne vaut guère mieux qu'un retard prudent. C'est la seconde leçon.

Francin pâlit; il fit un pas et mit le pied sur le couteau ouvert qui gisait dans l'herbe.

Michel regarda la Reine, et son regard voulait dire comme la première fois : « Vous voyez, il se prépare à mal faire. » Mais Jeanne ne se détourna pas et garda fixé sur Gaston son œil, qu'une légère flamme illuminait.

Le soleil était alors complétement levé, tout éclatait dans la clairière : chacune des feuilles humides présentait un miroir aux rayons de l'astre; les herbes s'inclinaient sous le poids des diamants irisés que la rosée semait sur le gazon; et les toiles d'araignée, mouillées par la brume, couronnaient la tête des branches d'une résille étincelante. Les nerfs de la voix, tendus par la fraîcheur du matin, communiquaient aux paroles une harmonie plus énergique, et les deux ennemis, entourés par la vapeur diffuse, prenaient un caractère plus poétique et plus saisissant.

— Voici, dit Gaston, les armes que vous m'avez fait demander par mon domestique.

La physionomie de Francin s'apaisa subitement, et son regard vague s'éclaircit. Il se sentait, malgré ses efforts, moralement dominé par le caractère de Gaston, mais il croyait l'emporter sur lui par la force et l'adresse ; les armes lui apportaient donc le genre d'ar-

gument qui devait lui donner la supériorité, et il dit d'une voix calme :

— Je n'ai jamais menti. — Mon éducation civilisée ne fait que commencer, — et je dois dire que je n'ai point parlé d'armes à votre domestique ; mais si ce n'est pas une ruse de votre part...

— Vous revenez vite à l'impertinence! Que vouliez-vous donc en m'engageant à venir ici ?

— Je voulais, répliqua Francin avec un geste dont la noblesse fit tressaillir Jeanne, je voulais vous ordonner de quitter le pays.

— Ah ! fit Gaston. Et son regard s'arrêta sur le jeune homme avec plus de curiosité peut-être que de colère. Et quels arguments comptiez-vous employer?

— Ces arguments, répondit Francin avec impétuosité, c'est vous qui deviez les fournir.

— Voyons donc, dit M. de Rebecq, en allant tranquillement s'appuyer sur l'arbre qui dominait le sentier.

— Savez-vous vous servir de ces armes ?

— Oui, répondit Gaston.

— Êtes-vous adroit ?

— D'une adresse rare.

— Vous croyez me faire peur! Vous autres, gens civilisés, vous vous imaginez qu'on se débarrasse d'un ennemi à peu de frais.

— Cesserez-vous bientôt de m'insulter, cria Gaston

en perdant patience. J'ai pitié de vous depuis un quart d'heure ! Je vous apporte des armes; vous me dites que vous n'en voulez pas, et vous m'insultez ! Est-ce parce que vous me croyez patient? Faut-il vous apprendre pourquoi je le suis? Vous voyez la branche de ce hêtre qui domine les noisetiers?

Il dirigea l'un des pistolets vers une branche morte qui pendait à vingt-cinq pieds au-dessus de la tête de Francin, et tira. La branche tomba dans la clairière.

Francin était devenu livide, il fit un geste comme pour se baisser vers son couteau.

— Maintenant, dit Gaston en regardant son adversaire en face, avec une dignité qui arracha une légère exclamation à la Reine, maintenant vous allez être aussi adroit que moi; nous allons tirer au sort le pistolet qui reste.

— Qu'il est beau ! murmura la Reine, dont le cœur battait et dont le regard brillait d'enthousiasme.

Francin jeta sur Gaston un coup d'œil fauve.

— Non, s'écria-t-il, non, je vous hais ! Oh ! c'est un enfer ! Mais je veux vous tuer, et je le sens, tout, oui tout est pour vous ; je serais vaincu.

— Et pourquoi, dit Gaston, en essayant de triompher de l'exaltation que la folle rage de Francin excitait en lui; pourquoi cette étrange haine?

— Pourquoi? Parce que j'étais le maître ici ; j'étais

le plus puissant et le plus aimé; vous avez paru à côté de moi, et vous l'avez emporté, sans lutte, sans effort. Je viens de passer trois mois, — ah! c'est le comble de la honte de l'avouer! — à me rapprocher de vous, et je sens que je ne suis pas plus avancé que le premier jour.

Il y avait, dans ce cri d'une nature dépravée par la vanité, quelque chose de si sincère pourtant et de si original que Gaston se sentit légèrement ému. Il jeta le pistolet qu'il tenait.

— Pourquoi, dit-il d'une voix bienveillante, ne pas être venu me trouver? Je ne crains pas une démarche originale; je suis homme à comprendre la vivacité d'un sentiment d'amour; mon âge vous permettait....

— Moi! s'écria Francin d'une voix âpre, tandis que ses paupières se fermaient jusqu'à ne plus laisser voir qu'un rayon de colère cruelle, moi, vous demander quelque chose! Tenez, votre bienveillance, savez-vous ce que j'en pense, c'est le comble de la lâcheté!

Gaston sentit ses narines se gonfler; malgré la fraîcheur du matin, de légères gouttes de sueur perlèrent sous son chapeau; il poussa un soupir profond, mordit ses lèvres, et, croisant ses bras, il revint s'appuyer contre l'arbre.

— Oui, criait Francin au comble de la fureur, vous êtes bienveillant parce que vous vous sentez le plus fort; mais si vous étiez à ma place, oui, vous seriez

insolent! Moi, vous demander quelque chose! J'aimerais mieux mourir, j'aimerais mieux vous tuer! Oh! je le voudrais! Et je donnerais tout ce que j'aime, mon frère et Jeanne, pour vous voir à mes pieds et vous entendre demander grâce!

— L'amour pouvait l'excuser! il n'est que vaniteux; vilaine nature! dit Gaston.

Il tourna le dos en haussant les épaules avec un geste de mépris.

Francin se baissa de nouveau, comme pour ramasser le couteau.

La Reine sortit du taillis.

— Ah! cria Francin, en l'apercevant; ah! lâche! il n'y a que toi qui ait pu l'avertir! C'était pour m'humilier devant elle, pour m'amener à dire que tu es mon maître et que je ne l'aime pas!

Il saisit le couteau ouvert, et tandis que Jeanne et Michel poussaient un cri d'angoisse, il se précipita sur Gaston.

Celui-ci, nous l'avons dit, avait tourné le dos, et il se préparait à descendre, lorsque, couvrant le cri de la Reine, la voix grotesque de Clovis s'était élevée du haut du sentier :

— Ah! mon testament! Mon maître, prenez garde à vous!

M. de Rebecq s'était retourné, Francin arrivait sur lui.

Gaston glissa derrière l'arbre en sautant brusquement sur la droite; le couteau lui déchira l'épaule. Mais avant que Francin, qui s'était courbé pour porter le coup, se fût redressé, le Parisien avait fait le tour de l'arbre par un mouvement plus prompt que l'éclair, et saisissant son adversaire par les deux épaules, il l'avait envoyé rouler, la tête la première, dans le sentier, à côté de l'endroit où Clovis était tapi.

Celui-ci avait sauté sur Francin, l'avait désarmé et agitait le couteau sur sa tête en criant :

— Clovis Maridor, point poltron! Ah! tu veux enlever le château Maigret au pauvre Clovis!

— Veux-tu jeter le couteau! cria Gaston.

Clovis hésita. Il était enivré, lui aussi, par tout ce bruit. Mais un nouveau personnage venait de traverser la clairière en courant; il sauta sur Clovis, lui arracha l'arme, aida Francin à se relever, et se tint debout devant ce dernier, en menaçant du regard tantôt Michel, tantôt Clovis.

Puis sa physionomie se détendit, il ferma tranquillement le couteau et le mit dans sa poche.

— Ah! Saint, cela m'eût été égal, dit Francin, d'être tué par cet imbécile-là. Quant à vous, continua-t-il, en tournant vers Gaston sa figure déchirée et salie, c'est la guerre que je vous déclare. C'est un duel, où moi qui suis le plus faible je mets la ruse de mon côté; je prends le temps et l'espace.

Là-dessus il jeta un regard inquisiteur sur la Reine. Celle-ci avait ses beaux yeux fixés sur Gaston avec une si évidente tendresse que Francin fit un pas en avant, puis montrant le poing à M. de Rebecq, il s'écria d'une voix rauque :

— Prenez garde à vous et défendez-vous ! La guerre est déclarée. Vous m'avez battu à l'aide des armes que la société vous a fournies ; ces armes, je ne savais pas m'en servir, mais je le saurai. Tenez-vous sur vos gardes, je vous avertis pour la dernière fois.

— C'est-à-dire, répondit Gaston d'une voix dédaigneuse, que vous vous proposez de saisir une meilleure et plus sûre occasion de m'assassiner.

— J'apprendrai comment on tue en faisant souffrir, répliqua Francin.

Puis il se détourna et descendit le sentier en courant.

— Allez, dit la Reine à Michel et à Clovis, suivez-le jusqu'à ce que vous soyez sûrs qu'il ne reviendra pas ; mais ne lui dites rien.

CHAPITRE V

Le Bonheur et la Gloire

— Je vous ai entendu sortir ce matin, dit Félix, en répondant à un coup d'œil interrogateur de la Reine; j'ai suivi votre direction; le coup de pistolet et le bruit des voix m'ont guidé.

— Je suis contente que tu sois ici, répondit Jeanne, en lui prenant le bras; mes idées étaient confuses tout à l'heure; on dirait que ton regard clair m'a apporté la lumière.

Elle resta un instant pensive; puis on vit sa poitrine se soulever; le sang monta à son visage. Quand elle se tourna vers M. de Rebecq, il y eut dans ses yeux brillants et humides l'éclair d'une tendresse si puissante et si douce, que Gaston, attiré par cette lueur d'amour naïf, se précipita vers Jeanne.

— Quand vous étiez sur la falaise, sur le point de périr, dit la jeune fille en faisant un geste pour l'arrêter, vous sentiez mon cœur battre à côté de votre front, et cependant ce n'était pas mon nom que vous prononciez.

Gaston lui jeta un regard attristé, presque confus.

— Ah ! dit-il, il me semble pourtant qu'il y a longtemps, des années et des années, que le nom auquel vous pensez n'est venu sur mes lèvres !

— Vous ne l'avez donc pas revue ?

Gaston secoua la tête avec une indifférence qui parut à Jeanne plus convaincante que les plus fiévreuses protestations.

— Et vous ne l'aimez plus ?

— Il y a quinze mois que je ne l'estime plus, répondit gravement M. de Rebecq. Je voulus l'oublier. Mon cœur souffrit, puis mon amour-propre. Il y a quatre mois que, dans un moment de folie sans doute, je prononçai son nom ; mon imagination seule, troublée par une longue souffrance, pensait encore à elle. Je ne l'aimais plus ; je le sais maintenant.

— Et qui avait raison de nous deux ? Je vous disais que le grand chêne, frappé par la foudre, reprendrait son feuillage, et qu'il élèverait encore sa tête vers le soleil.

— C'est vous qui aviez raison, Reine, murmura Gaston en rougissant. Mais pouvais-je croire, continua-t-il

en jetant à Jeanne un coup d'œil brûlant, que je rencontrerais une femme plus belle que tous mes rêves, si noble et si aimante, si naïve et si fière!

— Que cela est doux à entendre, murmura Jeanne en se reculant.

— Hélas! Reine, pourriez-vous jamais oublier ce nom que j'ai prononcé?

— J'ai tout oublié, dit la jeune fille en s'avançant et en tendant les mains ; je vous aime.

La naïve et noble fille prononça ces mots avec un accent si pénétré et si doux, ils empruntaient un si mystérieux charme à ces lèvres vierges, à ce regard pur, à cette âme ardente, que Gaston, pâle et frissonnant, après s'être reculé comme poussé par un choc inattendu, se précipita vers elle, la serra dans ses bras et approcha ses lèvres de son visage.

Mais Jeanne se dégagea, heureuse et souriante, et posant sa main mignonne sur le front de Gaston :

— Revenez à vous et écoutez-moi. Ah! mon pauvre Saint, s'écria-t-elle en voyant de grosses larmes qui roulaient dans les yeux de Félix.

— Ce n'est rien, Jeanne, dit celui-ci avec un sourire résigné, c'est un rêve que j'ai fait et où on me disait aussi : Je vous aime. On ne me le dira jamais. Mais n'y pensez pas, Reine, je suis heureux de vous voir heureuse.

— Je ne le suis pas encore, dit-elle à mi-voix,

et bientôt peut-être je serai plus malheureuse que toi.

Elle se rapprocha de Gaston, qui l'enveloppait d'un regard plein d'une admiration passionnée.

— Ne me regardez pas ainsi, dit-elle, j'ai besoin de tout mon courage, et ce regard qui m'entoure comme un rayon de soleil met le trouble dans mes idées. Quand je vous ai vu, mon cœur a été saisi ; il m'a semblé que je voyais, pour la première fois, un homme. Depuis quatre mois, ma pensée n'a jamais été loin de vous ; je me suis occupée de toutes les choses qui pouvaient me rendre digne de vous. Puis j'ai voulu connaître le monde où vous vivez. J'ai lu bien des romans, des poésies, des pièces de théâtre. Une de mes amies que je n'avais pas vue depuis longtemps, la fille du marquis de Rolleville, est venue passer un mois à la Mare-Blonde, elle va tous les hivers à Paris, et elle m'a raconté ce que c'est que la société.

— Eh bien, Reine? demanda Gaston avec inquiétude.

— Eh bien ! dit Jeanne, d'une voix ferme et anxieuse en même temps, je puis être votre femme, Gaston, je désire l'être, mais à une condition.

— Pouvez-vous douter, ma Reine...

— Ne vous engagez pas, mon pauvre ami. Je serai votre femme, à cette condition que vous quitterez Paris pour toujours.

— Vous n'y pensez pas, Jeanne, dit vivement M. de Rebecq, c'est à Paris que se trouvent mon travail, mon devoir, ma destinée. J'ai préparé toute mon intelligence pour la dépenser là. J'ai sacrifié bien des joies à une noble passion que vous ne connaissez pas, Jeanne, mais dont vous ne devez pas être jalouse, car c'est elle qui m'a fait vous admirer; et c'est à Paris seulement que je puis trouver l'aliment fécond de cette passion. Ah! comprenez-moi, quand je vous dis que sans vous je ne serai pas heureux, mais que sans le travail, sans la littérature, sans l'art, je ne puis vivre.

La physionomie de Jeanne était devenue grave.

— Il faut, dit-elle, que vous sacrifiiez tout pour moi, et que vous laissiez le bonheur de la ville pour celui qui vous attend ici. Moi, je suis toute à vous; il n'y aura plus, dans le monde, que vous pour moi. Je sais que je suis fière et ceux qui m'ont entourée jusqu'ici ont été occupés à m'obéir; à vous j'obéirai avec bonheur, sans m'en apercevoir, comme un enfant, comme une esclave. Je chercherai ma vie et mon bonheur dans vos yeux, dans vos paroles; toutes mes pensées seront employées à deviner, à admirer les vôtres. Je deviendrai ce que vous voudrez, mais il faut... non, je ne dirai pas: il faut! je vous en supplie, Gaston, restez ici; si vous le voulez, je vous le demanderai à genoux.

— Ce n'est pas mon cœur qui refuse, Jeanne, c'est

ma raison. Pourquoi ne point partager notre vie entre Paris et ce pays?

— Ce n'est pas possible, Gaston! Si vous saviez comme on est heureux à la Mare-Blonde! Vous voyez ce bois, ce vallon et ces plaines; là-bas, tout est plus beau encore. Vous verrez nos grands bois de chêne et de hêtre, ma petite vallée avec ses pelouses si vertes et ses bosquets si frais; vous aimerez le château avec ses grandes salles si larges, et la ferme où tout chante et s'agite dans la paix et le bonheur. Venez, c'est là qu'on est heureux puisque, même sans vous, j'y étais heureuse. Là tout ce qui vit m'aime; vous le savez, je suis la Reine de la Mare-Blonde, et tous ceux qui habitent les coteaux et les dunes, tous ceux qui ont été les amis, les compagnons, les serviteurs de mon père, tous ils mourraient avec moi et pour moi. Soyez leur roi comme je suis leur reine, Gaston; ils vous aimeront tant! C'est là qu'il y a du bien à faire, du bonheur à donner, une grande fortune à dépenser avec intelligence, avec charité. Venez et restez-y toujours.

— Je ne puis, dit Gaston d'une voix triste; non, c'est impossible. Moi aussi je voudrais vous faire reine; moi aussi j'ai du bien à faire. J'ai à répandre les idées que Dieu m'a données pour le bien d'un grand nombre de ses enfants peut-être. Ah! vous ne savez pas ce que c'est que la gloire, ce que c'est que le travail de l'imagination, l'enthousiasme de la pensée; mais vous pou-

vez deviner ce que c'est que faire jaillir la lumière, donner à une idée la ressemblance de son âme, créer des êtres nouveaux, dominer ceux qui existent, et s'élever, poussé par un légitime orgueil, au-dessus de la foule humaine, et jusqu'auprès de Dieu. Non, je ne puis quitter cette vie. Mais c'est à moi de vous supplier, continua-t-il en se jetant aux genoux de Jeanne ; ne m'abandonnez pas, ne m'enlevez pas l'amour, le seul amour que j'aurai désormais.

Jeanne le releva, et pressant les mains de son ami sur son cœur, elle lui dit :

— C'est impossible, Gaston ; il faut choisir. Je connais votre monde ; j'en ai peur et j'y mourrais. Ici, je serai toujours au-dessus de toutes, et la plus belle ; ici, je sais que vous m'aimerez toujours. Dans votre ville, vous me trouverez naïve et ridicule. Jamais je ne pourrai lutter contre les coquetteries des femmes ; jamais je ne pourrai mentir ; vous ne serez pas tout à moi ; un temps viendrait où je ne pourrais l'emporter sur une autre femme et où nous ne nous aimerions plus. C'est le dernier acte de ma volonté ; mais la voix intérieure qui ne m'a jamais trompée me dit d'y tenir comme à ma vie, comme à mon honneur : Choisissez entre moi et Paris, entre moi et la gloire.

— Je ne choisis pas, Jeanne ; je ne puis choisir ; je sacrifie mon bonheur à mon devoir, et mon amour à ma destinée.

Gaston se retourna en prononçant ces mots, et, appuyant son front sur l'arbre, il poussa un sanglot et pleura.

Jeanne avait pâli subitement ; une flamme traversa son regard et constella de mille étincelles le reflet bleuâtre qui sortait de son œil noir. Elle baissa ensuite les paupières, et resta un instant la tête penchée sur l'épaule de Félix. Elle secoua le front avec un geste rempli de décision, marcha vers M. de Rebecq et lui toucha l'épaule.

Il tourna vers elle ses yeux rougis et son visage humide.

— Vous êtes un homme loyal, dit-elle d'une voix saccadée ; je vous demande la promesse de ne jamais revenir dans ce pays-ci jusqu'à ce que je vous aie oublié, jusqu'à ce que je sois mariée.

— Vous êtes cruelle, Reine.

— Est-ce votre devoir ou votre destinée qui vous force à habiter le val des Erminettes?

— Je vous obéirai, répondit Gaston avec accablement ; je ne reviendrai plus ici.

— Je vous demanderai encore de ne plus vous inquiéter, vous informer de moi.

Gaston s'inclina.

La Reine se dirigea vers l'autre extrémité de la clairière.

Avant d'arriver aux taillis, elle se retourna, et fixa sur Gaston un regard fier.

— Vous avez dit à Francin qu'il est plus vaniteux qu'amoureux, et vous, vous êtes plus orgueilleux qu'aimant. Vous avez préféré la gloire au bonheur. Le bonheur, je vous l'ai offert, je me suis offerte moi-même, en suppliante. Qui sait si vous aurez la gloire, et si votre orgueil blessé ne me vengera pas?

— J'aurai du moins le travail, répondit doucement Gaston ; et jamais les blessures de mon orgueil ne me feront plus souffrir que vous le faites aujourd'hui.

La Reine secoua la tête et s'enfonça dans le bois.

Gaston resta longtemps le front appuyé contre l'arbre.

Quand il se retourna, il vit le Saint assis au pied d'un noisetier, et qui tenait fixé sur lui son regard doux et triste. Félix se leva, vint vers M. de Rebecq et lui serra la main.

— Je serai toujours votre ami, dit-il. Vous allez souffrir comme je souffre moi-même. Ah! c'est bien rude, Seigneur! Mais je pense parfois que l'amour n'est pas tout pour un homme. Vous avez bien fait. Je sais que Dieu n'a pas donné à tous la même voix. Le chêne a besoin de la tempête pour parler ; le roseau n'a besoin que d'une brise d'été ; et cependant, pour l'honneur de Dieu, il faut que tout parle : le grand arbre comme le petit brin d'herbe. Allez dans l'orage chan-

ter votre chant, puisque vous avez reçu une voix sonore ; mais pardonnez à la Reine, elle a raison aussi. Elle ressemble à cette fleur de chèvrefeuille. Voyez comme son odeur est suave, pénétrante et fine ; elle naît au premier soleil, et c'est encore elle que le dernier soleil vient caresser ; elle est robuste et fière, elle monte jusqu'au haut des chênes ; mais c'est une fleur sauvage, il lui faut le grand air et le vent. Mettez-la dans une serre, elle mourra. Adieu. Je serai toujours votre ami. Je penserai souvent à vous, en pensant à l'espérance que, moi aussi, j'ai perdue. Personne ne m'a dit : Je vous aime ; mais peut-être faut-il en remercier Dieu, car je me consolerai sans doute plus vite. Il me semble qu'on ne peut jamais oublier ces mots-là. Tenez, dit-il en arrachant une branche de chèvrefeuille, emportez ceci en souvenir de notre joli pays, et de la Reine, et de moi. Ah ! le monde est rude, et la vieillesse comme la sagesse viennent lentement.

Gaston ouvrit les deux bras et serra le doux et aimant garçon dans une étreinte fiévreuse. Le Saint s'en alla en soupirant.

Gaston le rappela, en retirant une bague de son doigt :

— Elle vient de mon père, dit-il, c'est ce que j'ai de plus cher au monde. Vous la *lui* remettrez, en la suppliant de la porter jusqu'à... jusqu'à son mariage. Vous lui direz que je n'ai pas voulu la donner à Louisa.

Maintenant, continua-t-il avec un sanglot convulsif, adieu pour toujours!

Et il s'en alla, descendant lourdement le sentier qui conduisait au Val des Erminettes. De grosses larmes roulaient le long de son visage, aussi pâle qu'au temps où Gaston était venu pour la première fois dans ce pays.

L'amour, on pouvait le dire, s'acharnait contre cette âme si noble et si pure. Le premier amour l'avait exaspéré, maintenant Gaston s'en allait brisé.

Le Saint resta longtemps la tête nue, sous les rayons du soleil levant, le regard fixé sur la petite maison à demi cachée par les replis de la vallée et où s'agitait une douleur plus grande que la sienne.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE I

Trois années de vie littéraire

Gaston Toril de Rebecq passa quelques jours à visiter une dernière fois la colline, la vallée et le bois. Il recommanda à Clovis de garder le château Maigret jusqu'à ce qu'on fût parvenu à le vendre, et il confia Phénix à Florent Hérubel. Il revint à Paris en se disant qu'il était désormais condamné à la solitude, mais en se promettant que cette solitude serait animée par l'ambition et honorée par la gloire. Il disposa toute sa vie pour le travail.

Ceux qui le connaissaient intimement avaient depuis longtemps proclamé qu'il était, avec ses qualités et ses défauts, un type assez complet de l'homme de lettres de notre temps. Il avait cette double qualité, le bon sens et le lyrisme, que nous devons à notre époque à la fois bourgeoise et troublée, à notre éducation mi-partie classique et romantique. Il était en même temps poète et critique, enthousiaste dans la conception et réfléchi dans l'exécution. Il devait à son éducation, qui s'était faite au temps des grandes luttes littéraires, la variété de l'intelligence, l'indépendance du jugement, la haine de la banalité ; mais il lui devait aussi l'incertitude et le manque de simplicité.

En revenant du val des Erminettes, il acheva quelques poèmes commencés au temps de ses amours, et publia à ses frais un volume de vers, qui ne fit pas grand bruit. Quelques esprits délicats remarquèrent le ton personnel, l'allure originale et l'énergie contenue de ces vers. Mais ces esprits, par leur délicatesse même, étaient condamnés au silence dans une époque tumultueuse. Leurs encouragements n'arrivèrent pas à Gaston, qui se consola en se disant que la société, dans son état actuel, était l'ennemie nécessaire de l'aristocrate Apollon, et il abandonna pour toujours la poésie.

Un an environ après son retour à Paris, il avait sous presse un roman qu'on lui avait assuré devoir attirer l'attention publique.

L'insuccès de son volume de vers avait ramené à lui presque tous ses amis littéraires. Il avait surtout rendu tout affectueux Adrien Fourbonneau, — qui ne passait pas de jour sans chercher à le consoler de cet échec. — L'activité de sa vie avait complétement effacé le souvenir de Louisa, et quoique la physionomie de Jeanne fût toujours présente à son imagination, il espérait pouvoir arriver peu à peu à l'oublier elle-même, et à faire taire son propre cœur qui gémissait de sa solitude.

Quelques jours avant l'apparition de son roman, il se trouvait à l'Opéra à côté d'Adrien. Celui-ci paraissait soucieux, Gaston n'avait pas eu depuis longtemps le front aussi souriant: ils venaient de rencontrer, pendant l'entr'acte, un de leurs amis communs, à qui Rebecq avait communiqué son roman et qui lui en avait fait un éloge chaleureux.

— Ah! s'écria tout à coup Fourbonneau qui cherchait à se distraire et à distraire Gaston de la pensée de ces éloges, je devine vers quelle étoile se dirigent toutes les lunettes de nos voisins. Oh! la jolie fille, la belle fille! Mon cher, c'est un nuage d'Ossian avec une taille parisienne, une figure de fée avec une gorge de Vénus. Retournez-vous donc.

— Vous savez bien, répondit Gaston, qu'il n'y a plus d'autres visages pour moi que ceux de mes héroïnes.

— Est-il irritant avec son roman, pensa Adrien. Ah! continua-t-il à voix haute ; mais oui, je ne me trompe pas! Savez-vous qui est cet astre qui attire ainsi tous les yeux ? Ma foi, c'est Mlle Louisa de Monthety.

Le visage de Gaston resta calme.

— Elle est à côté d'un fort joli jeune homme. Mais non, je me suis trompé. Cette merveille ressemble bien à Mlle Louisa, mais comme une reine ressemble à une grisette ; et la grisette, c'est Mlle de Monthety.

— Que voulez-vous dire ? demanda Gaston avec un geste brusque ; regardez plus attentivement, je vous en prie ; regardez ses yeux.

— Je ne comprends pas comment j'ai pu me tromper. Celle-ci a les yeux noirs.

Gaston pâlit, puis se retournant vivement, il dirigea sa jumelle vers le point que lui indiquait Adrien.

— Voyez-vous quatre personnes, là, aux premières loges ; sur le derrière un vieux monsieur qui porte au cou le ruban de commandeur, et un jeune homme dont le regard ne quitte pas notre belle. Sur le devant deux jeunes filles : une brunette à l'œil vif, et une blonde à la physionomie froide, dont le regard semble dédaigner de se fixer sur qui que ce soit.

Gaston avait saisi son chapeau et avait quitté la salle. On était à la fin du dernier entr'acte.

Il courut à la loge, la porte était entr'ouverte.

C'était bien Jeanne dont la beauté attirait ainsi l'attention générale.

Il alla mettre une pièce d'argent dans la main de l'ouvreuse en la priant de lui montrer le coupon de location. « Le marquis de Rolleville, » lut Gaston. Il se promena de long en large dans le corridor pendant toute la durée du dernier acte.

Son agitation intérieure ne lui permit pas de remarquer un jeune homme barbu et vêtu avec une élégance un peu prétentieuse, qui se tenait, lui aussi, aux aguets, et qui disparut après avoir jeté sur M. de Rebecq un regard irrité.

Le spectacle fini, Gaston vint se mettre en face de la loge. La brunette sortit la première en compagnie du jeune homme; le vieillard offrit son bras à la belle blonde. Les regards de celle-ci s'arrêtèrent un instant sur Gaston, mais la jeune fille resta impassible.

Rebecq salua le vieillard et suivit les quatre personnages.

La brunette s'était approchée de sa compagne, elle lui dit :

— Est-ce toi, Jeanne, ou mon père, que ce monsieur a salué avec tant d'émotion?

— Ton père, sans doute, Laure ; car moi, je ne le connais pas.

Gaston avait pu entendre ces paroles. Il lui sembla que la respiration allait lui manquer. Il se remit pour-

tant, retourna brusquement sur ses pas et, prenant un escalier moins encombré, il vint se mettre en sentinelle à la porte de sortie.

Il vit encore une fois la belle blonde; son regard se croisa avec celui de la jeune fille, mais celle-ci garda toujours sa physionomie glaciale.

Dès le lendemain, Gaston fit dix visites dans le faubourg Saint-Germain, en demandant partout : « Connaissez-vous le marquis de Rolleville? » Ce fut au bout de huit jours seulement qu'il songea à la vicomtesse des Ayrons qui connaissait toute la terre.

— Le marquis de Rolleville, dit la vicomtesse; mon Dieu, je ne connais que lui! Il fut un de mes admirateurs. Je l'aurais épousé s'il n'avait été Normand, diplomate et roux; c'était trop pour une femme qui n'était pas très-belle, mais qui était très-naïve. J'épousai M. des Ayrons, qui me rendit malheureuse, quoiqu'il fût brun, oisif et Auvergnat. Il est vrai qu'il est mort depuis longtemps et que M. de Rolleville vit encore, ce qui fait que je ne regrette pas mon choix.

— Et le voyez-vous quelquefois, madame?

— Sans aucun doute, puisque je lui ai tenu rigueur.

— Et l'avez-vous revu dernièrement?

— Oui; il m'est venu raconter qu'il s'en va voyager en Italie avec sa fille Laure, avec une amie de sa fille, et

son fils, qui est *féru* de cette amie très-riche; si bien que ce sera un mariage, à ce que je crois.

Gaston tressaillit jusqu'à trembler. La vive vicomtesse était heureusement préoccupée de l'air langoureux de sa perruche, et il eut le temps de se remettre.

— Et cette amie, demanda-t-il, tient-elle par quelque côté à la diplomatie, à la Normandie ou à la rousseur?

— Je la crois Normande; mais quoique je n'aime pas les blondes, — à cause du voisinage, vous comprenez, de la rousseur, — je dois reconnaître que c'est la plus belle fille du monde.

— Et comment s'appelle-t-elle? demanda Gaston en fermant les yeux.

— Elle n'a pas de nom. Jeanne, de son nom de baptême, et puis je ne sais quoi, un nom d'arme à feu; non; enfin! La singulière fille! Elle se présente comme si elle avait été élevée au Sacré-Cœur; une démarche de reine! et elle ne sait point causer. Elle ne prend intérêt à rien de ce qui intéresse les gens convenables. Elle a passé la soirée ici, elle a eu des réponses de sauvage, des pensées du temps des croisades, et avec cela, un grand dédain, nul trouble, nul embarras. Mais voyons, qu'est-ce que vous avez donc? On dirait que vous êtes assis sur un fagot.

Gaston parla de migraine, de temps malsain. La vi-

comtesse s'expliqua la langueur de sa perruche et ne retint pas M. de Rebecq.

L'apparition de son roman vint bientôt distraire Gaston. Mais il fut longtemps sans pouvoir parvenir à éviter l'angoisse que lui causait la pensée que Jeanne était à jamais perdue pour lui. Il combattit pendant plusieurs semaines le désir d'aller la rejoindre en Italie, et il ne se remit que lentement au travail.

Son roman avait eu un succès réel. Mais c'était surtout une œuvre d'art, sans grandes péripéties, sans révélations scandaleuses, sans gaietés bouffonnes et sans forçats; elle n'arriva pas jusqu'à la masse du public. Ceux qui l'avaient lue, la louèrent; quelques-uns s'en montrèrent enthousiastes ; mais ce fut une sorte d'admiration à huis clos, une série d'éloges personnels, qui n'en vinrent pas à former un concert de louanges.

De tous les journaux qui avaient parlé de ce roman, un seul, un petit journal spirituel, avait été sévère. L'article où on l'attaquait était signé Fernand de Lapointe; il était écrit avec beaucoup de verve et d'âpreté. Gaston y trouva du mauvais ton et de la méchanceté de parti pris; mais, comme il respectait sincèrement la critique, il se contenta de hausser les épaules quand Adrien voulut lui persuader de se fâcher.

Il ne tarda pas néanmoins à comprendre qu'il avait en Fernand de Lapointe un ennemi acharné. Le nom

de Rebecq revint plusieurs fois dans le journal avec des allusions vraiment insolentes.

Il alla trouver le rédacteur en chef, qui était homme d'esprit et galant homme. Celui-ci répondit que *Lapointe* était un nom de guerre; que les habitudes de son journal lui interdisaient de dévoiler les pseudonymes. Il reconnut d'ailleurs qu'on avait de beaucoup dépassé les bornes, et promit que si M. Lapointe n'envoyait pas sa carte à M. de Rebecq, M. Lapointe quitterait la rédaction.

Le mystérieux ennemi alla, en effet, chercher asile dans un autre journal. Là, il redoubla d'impertinence, et bientôt tous les petits journaux, qui vivent de railleries et de scandales, s'emparèrent du nom de Rebecq.

Gaston perdit patience, et sentant qu'il allait devenir un personnage ridicule, il résolut d'arrêter ce déchaînement d'insolentes plaisanteries.

Il alla, accompagné de Louis d'Authy et du capitaine de Baltes, — car Adrien n'était volontiers qu'un homme de plume, — au journal où on l'attaquait le plus vivement. Il força l'entrée du cabinet du rédacteur. Il demanda le vrai nom et l'adresse de M. Fernand de Lapointe, et voyant qu'on se contentait de ricaner, il s'assit, tira sa montre et dit au directeur :

— Monsieur, je vous donne cinq minutes pour vous décider; dans cinq minutes, si vous ne m'avez pas ré-

vélé le nom du drôle qui cache si bien sa poltronnerie, je vous souffletterai.

Le directeur commença un discours indigné.

— Monsieur, dit Gaston, vous avez encore deux minutes.

— Eh bien, s'écria un personnage barbu en se levant de derrière un bureau, c'est moi qui ai pris le nom de Fernand de Lapointe ; M. Toril ou M. Rebecq me connaît fort bien. Je me nomme Francin Alespée, et je demeure rue de Choiseul.

Gaston fit un mouvement de surprise, et répondit gravement :

— J'ai dit que M. Fernand de Lapointe est un drôle ; j'applique le même jugement à M. Francin Alespée.

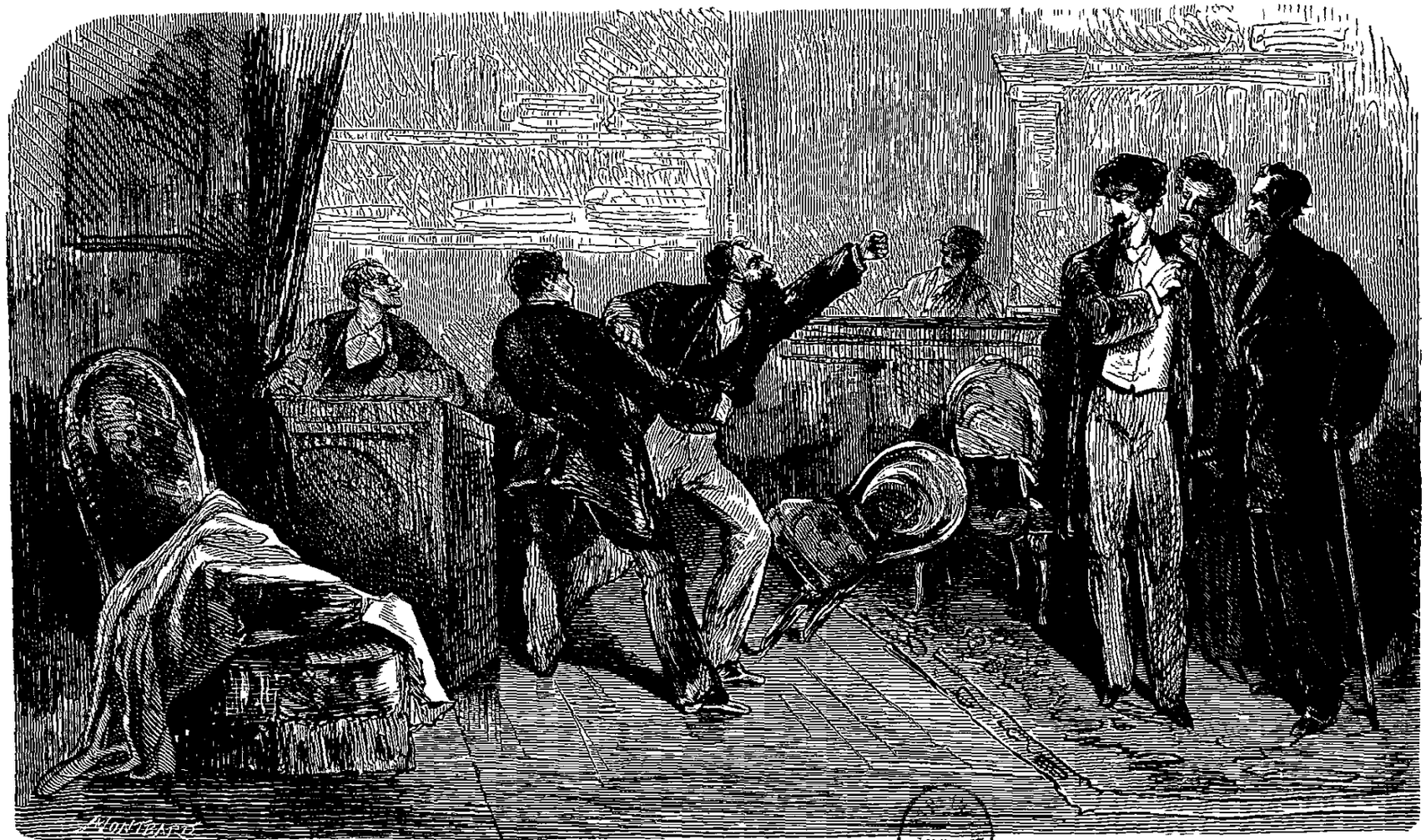
Celui-ci fit un bond furieux ; le directeur le retint. Gaston continua avec le même calme :

— Voulez-vous me promettre que vous reconnaîtrez dans le prochain numéro de votre journal la vérité de ce jugement?

Francin, blême de rage, répondit en montrant le poing.

— Soit ; ces deux messieurs, dit Gaston....

— C'est inutile, cria Francin d'une voix saccadée. Trouvez-vous demain avec des épées au bois de Clamart, dans la grande allée qui domine Meudon ; demain, à huit heures.



Chez les journalistes.

BIBL. IMPR. NALE

La physionomie de Gaston changea, il s'inclina avec courtoisie, et ouvrit les lèvres.

— Assez de grimaces hypocrites, s'écria Francin ; je veux vous tuer après vous avoir ridiculisé.

Gaston s'inclina de nouveau et sortit.

Le lendemain Francin, suivi de deux de ses amis, se trouva au rendez-vous. Les deux témoins de Rebecq voulurent régler les conditions du combat ; Francin répondit brutalement qu'il voulait se battre jusqu'à ce qu'il eût tué M. Toril. L'affaire s'engagea.

France avait merveilleusement profité de ses dix-huit mois de salle. Mais Gaston était d'une force réellement supérieure. Il avait d'ailleurs moins de colère que de pitié pour cette nature follement vaniteuse qui ne possédait que l'énergie du premier élan. Il ménagea son adversaire et se contenta de parer ses attaques furieuses jusqu'au moment où, sur un coup droit, il lui fit sauter l'épée.

Francin avait pris pour un signe d'infériorité l'attitude purement défensive de Gaston, il pâlit et ses bras tremblèrent. Ses amis s'approchèrent, en indiquant que le combat devait être considéré comme terminé.

Mais Francin avait déjà ressaisi son arme. Il sauta sur M. de Rebecq, qui était resté immobile, la pointe de l'épée appuyée sur le sol.

L'attaque déloyale de son ennemi l'irrita. Il fut obligé

de rompre pour éviter la pointe qui lui arrivait en pleine poitrine avant qu'il se fût remis en garde, et, se fendant à son tour, il perça l'épaule de son antagoniste. Francin pâlit, ouvrit les bras et tomba évanoui.

— Messieurs, dit Rebecq, vous savez la cause de cette querelle ; j'espère que vous userez de votre influence pour que les insultes ne recommencent pas.

La blessure de Francin n'eut rien de grave. A ses débuts dans le journalisme, sa verve insolente et sans frein avait été remarquée ; ce duel, habilement exploité, servit à sa renommée. Quand il reprit la plume, il comprit que tout lui était permis, excepté toutefois une attaque contre M. de Rebecq. Ce fut là sa douleur intime ; mais il se promit qu'il aurait un jour sa revanche.

Il commença par écrire à Jeanne qui était encore à Rome. Il lui envoya le récit de son duel, arrangé par lui, et inséré dans un petit journal de province ; il orna ce récit de ses commentaires, et Jeanne dut être persuadée que M. Toril, personnage ridicule, avait blessé traîtreusement l'illustre Francin Alespée.

Les railleries des petits journaux cessèrent, mais cette aventure jeta dans l'esprit de Gaston un grand fond de tristesse : « Si je n'avais été fort en escrime, pensa-t-il, un misérable pouvait faire de moi l'écrivain grotesque que, de longtemps, personne n'eût pu prendre au sérieux.

Il commençait, du reste, à se sentir troublé. Il ne tarda pas à voir qu'un des jugements portés sur lui par les petits journaux persistait. « *Rebecq fait gris*, disaient les gens de lettres; *Rebecq* n'attire pas le gros public; *le Rebecq* n'est pas une bonne affaire, concluaient logiquement les marchands de papier noirci. »

Gaston tomba dans le découragement et la misanthropie. «La littérature actuelle, écrivait-il à son vieil ami, en lui envoyant un de ses romans, n'est plus qu'un procédé, un procédé non pas même littéraire, mais diplomatique. Je suis plus découragé que je ne puis vous le dire. Je ne sais plus où est le beau. Me voici plus solitaire, plus fou, plus sceptique qu'au temps où je vous racontais mon désespoir amoureux. L'amour, l'amitié, la gloire tout a fui ; je n'ai plus même la possibilité du travail. Je ne vois plus clair à rien. Tout me paraît obéir à un hasard mystérieux qui se laisse violenter uniquement par la ruse et la coquinerie raffinée. Si vous saviez combien tout est devenu lâche et mesquin : chacun surveille attentivement ses lèvres, de crainte que, dans un moment de distraction, il ne laisse échapper, devant un libraire ou un directeur de revue, l'éloge d'un confrère ; et on n'a plus d'amis que pour leur voler leurs idées. Enfin, je ne sais plus que penser ni que devenir. Je ne veux pas retourner auprès de mes parents de province ; je serais

trop honteux. La prochaine lettre que vous recevrez de moi sera datée d'Amérique. Mais je vous aimerai toujours, et jamais je n'oublierai l'expression si tendre avec laquelle vous me disiez : Mon pauvre cher Gaston, reste avec nous. »

Cette lettre exposait sincèrement l'état d'affaissement desormais irrémédiable où Gaston était tombé trois ans après son retour à Paris. Il avait lutté longtemps ; mais quand il eut découvert la cause de son insuccès, quand il eut constaté qu'elle résidait dans la nature même de son talent et de son caractère, il s'abandonna au désespoir. Les qualités qui distinguaient son intelligence, c'est-à-dire l'enthousiasme et l'ardeur, lui parurent dangereuses dans une société distraite et affairée. Il constatait la renommée d'Adrien Fourbonneau, la célébrité de Francin Alespée, tous deux effrontés, suffisants et médiocres. Leur médiocrité, leur effronterie, leur suffisance, leur avaient servi plus que tout le reste ; et il se persuada qu'il fallait, dans l'art contemporain, plus de savoir-faire que de savoir, plus de patience que d'énergie, plus de procédé que d'originalité.

Il voulut se distraire de ces pensées qui menaçaient de devenir de nouvelles hallucinations, et il alla jusqu'à essayer de réveiller dans son cœur son amour pour Louisa.

Il la revit, et ne put trouver en elle qu'un portrait enlaidi de Jeanne. Son désespoir s'en accrut, et le sou-

venir de la Reine, qu'il cherchait à chasser depuis trois ans, ne le quitta plus.

Il apprit alors, de Mme de Monthéty, qu'Adrien Fourbonneau avait toujours travaillé, par mille allusions railleuses, à éloigner Louisa de lui, et que c'était ce même Adrien qui avait empêché, dans le principe, toute tentative de rapprochement. Il découvrit en même temps que c'étaient ses deux amis littéraires, Théophane Baud et B. Troude, qui avaient jadis fourni à Francin Alespée les renseignements dont celui-ci s'était servi pour ridiculiser M. de Rebecq.

Le pauvre Gaston était devenu tellement indifférent à tout, qu'il ne leur fit aucun reproche ; il se contenta de leur fermer sa maison et sa bourse. Adrien annonça discrètement que Gaston était un envieux, qui s'était toujours fait des illusions ridicules sur son propre mérite; B. Troude, le réaliste, affirma que cet être sombre devait avoir des vices honteux; et Théophane, le bohême, laissa entendre que M. de Rebecq avait tenté de lui emprunter de l'argent.

Sur ces entrefaites, il rencontra, un jour, sur le boulevard, Louis Beuzebec tout joyeux et pimpant. Il venait acheter sa corbeille de noces. Gaston engagea l'illustre agriculteur à déjeuner ; on causa de toute chose.

— Et Félix Alespée? demanda-t-il.

— Il est toujours le même, bon, triste et céliba-

taire. Son frère, Francin, est un grand homme en Azelonde.

— Et la Reine?

— Elle a refusé vingt demandes en mariage ; mais à l'heure qu'il est, elle doit être la femme du jeune M. de Rolleville. Du moins je suis venu jusqu'à Rouen avec le vieux marquis, père de celui-ci ; et le vieillard allait annoncer le mariage à un parent, riche et célibataire.

En quittant Louis Beuzebec, Gaston écrivit à Clovis Maridor qu'il arriverait dans trois jours au château Maigret.

CHAPITRE II

La Prédiction

Le château Maigret, propriété mal famée et de nul rapport, n'avait pas trouvé d'acheteurs. Clovis Maridor y était resté.

Il avait été trois ans sans recevoir de nouvelles de M. de Rebecq, et il espérait de toute son âme que le Parisien avait été tué à l'improviste. Il racontait minutieusement l'histoire de ce malheur qui prouvait, selon lui, deux choses : la bonté de la Providence et le caractère sacré de ses droits, à lui Clovis, sur le château Maigret. Se trouvant ainsi à la tête d'une grande maison et d'un petit jardin, il devint un homme important. Il se fit appeler maître Clôvi, et songea à se marier, comme il convenait à un homme qui avait du bien. Il épousa une vieille femme, étrangement veuve,

mais qui possédait de grands enfants et 200 francs de rente.

Lorsque la lettre de M. de Rebecq lui arriva, il entra d'abord dans une fureur profonde.

— On ne peut point être un moment tranquille en ce monde, s'écria-t-il. Ne voilà-t-il point que ce Parisien est ressuscité ! Et il vient nous déranger au mois d'août, pendant la moisson !

— Mais, dit sa femme, s'il croit que c'est son bien, cet homme ! il y a des gens comme ça.

— Son bien, la maîtresse, son bien ! quand c'est moi qui l'ai sauvé un jour que Francin Alespée le tenait sous lui avec un couteau sur la gorge ; allez, marchez ! Son bien, une maison autour de laquelle je dépense plus de cent sous par an ! Je m'en vais au bourg causer avec M. Denis Hauchecorne, c'est un malin. Il est l'ami de Francin Alespée, qui est plus puissant que l'Empereur, à ce qu'on dit ; il me dira ce qu'il faut faire pour chasser le Parisien du pays, aussitôt qu'il aura payé les réparations du château Maigret.

M. Denis tressaillit en apprenant la prochaine arrivée de M. Toril, et il promit à Clovis que, s'il voulait le tenir au courant de toutes les démarches de son maître, il forcerait ce dernier à quitter pour toujours la côte Malheurt.

L'ex-célibataire s'en revint prier Michel d'aller cher-

cher le cheval Phénix chez M. Herubel. En apprenant le retour de Gaston, la mère Ardant fronça les sourcils :

— Il revient pour sa perte et pour la nôtre, murmura-t-elle. J'ai rêvé.

Le lendemain soir, Michel, en revenant de Bretainneville, se croisa avec l'omnibus du chemin de fer, et y reconnut Francin Alespée. Il revint en toute hâte au val des Erminettes.

— Oui, dit sa grand'mère, je ne m'étais point trompée, le Parisien revient pour sa perte. Veille, puisque tu l'aimes bien. Voilà le temps de te marier, et s'il voulait t'avancer de quoi t'acheter un mobilier, ce serait une bonne affaire. Mais n'oublie point qu'il y a danger pour ceux qui l'aideront, surtout si c'est vrai que Francin est devenu un des gros de Paris.

Le lendemain, en descendant de chemin de fer, Gaston aperçut les yeux expressifs de Michel, qui s'illuminèrent, en le voyant, d'un sourire franc et joyeux. Il sentit son cœur s'ouvrir, et quand il vit son bon cheval Phénix hennir doucement et agiter, en piétinant, sa longue crinière, il fut obligé de détourner la tête pour cacher l'humidité de ses paupières.

Clovis le reçut avec la dignité d'un propriétaire. La vieille femme achevait de ranger les sacs de pommes, les chapelets de haricots et les guirlandes d'oignons, et elle disparut bientôt, suivie de ses enfants.

— Est-ce votre mère, Clovis, que je viens de voir là ?

— Ma mère ! pour ça, non, c'est ma femme.

— Ah ! dit Gaston en souriant ; et y a-t-il beaucoup de gens dans le pays qui aient suivi votre exemple ? On m'a dit que la Reine avait épousé le fils du marquis de Rolleville.

— On en a parlé et l'on en parle plus que jamais ; mais ce n'est point encore fait.

Gaston se sentit rougir ; il se détourna sans rien dire et sortit de la maison. Il monta la côte d'un pas distrait et se trouva bientôt au milieu des champs occupés par les moissonneurs.

L'activité déployée autour de lui, le bruit des chants et des rires, l'éclat des faux, les longues bandes d'épis tombant sur la terre ; les grincements des voitures vides, le roulement des chariots remplis ; les monceaux de bottes s'étalant d'espace en espace, cette foule bariolée s'agitant sous le grand soleil avec une régularité fiévreuse ; tous ces bruits, ces tableaux qui avaient été chers à son enfance, apaisèrent son âme en la ramenant vers les clairs et joyeux souvenirs d'autrefois.

Il triompha peu à peu du trouble qui s'était emparé de ses pensées en apprenant que Jeanne était encore libre.

Il descendit à grands pas vers le château Maigret. Michel venait d'arriver et déchargeait les bagages. Re-

becq saisit son buvard, entra dans son cabinet et écrivit d'une main tremblante ces quelques lignes :

« J'ai gardé soigneusement jusqu'ici, mademoiselle, la promesse que je vous ai faite ; et je ne fusse pas revenu dans le pays de Caux si M. Beuzebec ne m'avait annoncé votre mariage. Je voulais dire adieu à cette chère vallée où j'avais retrouvé une paix que j'ai de nouveau perdue. Permettez-moi de vous voir encore une fois, pour vous dire adieu, à vous aussi, mademoiselle. Je vous promets de ne faire aucune allusion à ce qui s'est passé jadis entre nous. Je suis devenu si malheureux que je n'ai plus même aucun désir de bonheur... Ne refusez pas de me voir, je vous en supplie. »

Il alla remettre cette lettre à Clovis, qui s'agitait autour des malles en compagnie de Michel.

— Vous irez demain, dès le matin, porter ce billet au château de la Mare-Blonde ; vous le remettrez à Mlle Alespée, et vous me rapporterez la réponse.

— Je le porterai, moi, si vous voulez, dit Michel.

— Pourquoi donc, reprit Clovis avec aigreur ? Il me semble que c'est au domestique de M. Touy à faire ses commissions.

— Laissez Clovis achever de rentrer les malles, dit Gaston à Michel en prenant un paquet ; venez avec moi, je vais faire une visite à votre grand'mère. Et, conti-

nua-t-il à voix basse, j'aime mieux que ce soit vous qui m'aidiez à tout ranger demain matin; Clovis est trop maladroit. Allons voir la mère Ardant.

La vieille femme leva la tête en entendant entrer quelqu'un, et elle fixa sur Gaston son regard calme et profond.

— Bonjour, mère Ardant; comment vous êtes-vous portée depuis que je ne vous ai vue?

— Point trop mal, monsieur; je m'en vais doucement vers la mort.

— Comme tout le monde, n'est-ce pas? J'espère que vous n'êtes pas encore près de mourir. Tenez, j'ai pensé à vous; je ne veux pas que vous vous fatiguiez à filer comme vous faites.

— Ah! la belle toile! Ça fera de belles chemises à Michel quand il s'établira. Il vous aime bien, Michel; mais qu'est-ce qu'un homme peut faire contre la mort!

— Encore des idées noires! Vous n'êtes pas raisonnable, mère Ardant; vous voyez bien que vous faites de la peine à votre fils.

— Pour ça non; il est déjà averti. J'ai eu envie d'aller à confesse; c'était le signe de mort. Ma maîtresse, la mère Odièvre, a eu aussi cette idée-là; elle est morte un an après; seulement, elle avait quatre-vingt-dix-neuf ans, et moi j'en ai quatre-vingt-neuf. Mais tout va en dépérissant, et il est juste que je vive dix ans de

moins que ma maîtresse. Je verrai encore la prochaine Notre-Dame d'août, et ce sera tout. Il y en a d'autres qui sont jeunes et qui n'ont plus un an à vivre.

— Vous me regardez, mère Ardant, comme si c'était à moi que vous pensez.

— C'est à vous que je pense, répondit la vieille paysanne avec solennité.

Gaston ne put s'empêcher de tressaillir.

— Oui, si vous étiez sage, vous quitteriez le pays aujourd'hui même.

— Il y a donc un danger qui me menace?

— Oui.

— Et comment le savez-vous?

— Vous ne croyez point, vous avez tort; j'ai vu aujourd'hui la mort sur votre visage, comme j'y ai vu la folie il y a quatre ans. Je le sais aussi par les rêves, par les pensées qui suivent les signes, qui suivent les paroles et les prières. Vous êtes à bout de tout, vous êtes à bas de votre volonté, à bas de votre courage. Vous ressemblez à un homme qui dort en marchant; il n'y a plus que votre chair qui tient, et vous ne pourrez point résister à la première attaque de la mort. Vous n'avez qu'un moyen : allez-vous-en. Allez rechercher votre volonté et votre vie, et vous pourrez vous défendre contre les accidents.

— Et vous ne pouvez pas m'indiquer le danger que je dois courir?

— Vous avez triomphé de l'Eau et du Fer, prenez garde à la Terre.

— Comment cela?

La vieille femme reprit son fuseau et resta muette. Gaston ne voulut pas insister, et il s'en alla en rappelant à Michel qu'il comptait sur lui.

Le lendemain, en effet, quand Clovis revint de la Mare-Blonde, Michel, à côté de M. de Rebecq, rangeait les menus objets de toilette, en admirant le grand nombre de choses qu'il fallait pour rendre propre un Parisien.

— Monsieur, dit Clovis en s'essuyant le front, j'ai remis votre lettre à la Reine, qui était à cheval, à la barre du château. Elle l'a lue aisément, et elle m'a dit : Prends garde à toi, si tu ne redis pas mes paroles exactement : « Je suis attendue à cette heure à la noce de mon frère Pierre-Marie Prempel, je serai ce soir à la tombée de la nuit dans le parc de la Mare-Blonde, à l'endroit qu'on appelle Le Puits. » Maintenant, monsieur, puisque vous avez Michel, je voudrais bien m'en aller jusqu'au bourg, pour voir ma femme qui est chez sa sœur.

Michel tressaillit; il savait que la belle-sœur de Clovis n'habitait pas Azelonde.

— Je suis bien fâché que Clovis soit parti, dit le jeune paysan, quelque temps après le départ du domestique; nous n'en finirons point. J'avais oublié de vous

dire que je serai obligé de vous quitter dans le courant de l'après-midi.

— Allez à vos affaires, mon ami.

Michel ne tarda pas à quitter la côte Malheurt. Il se rendit à Azelonde et alla prendre un café dans un cabaret situé en face de la demeure de Denis Hauchecorne. Il apprit que Clovis était venu parler à ce dernier, qui était sorti aussitôt après cette visite, et s'était dirigé du côté de la Mare-Blonde.

Le jeune paysan revint au val des Erminettes et demanda conseil à sa grand'mère.

— Le Parisien, vois-tu, dit celle-ci, c'est un homme marqué; ne te mets point en travers de la volonté de Dieu, et ne te fais point des ennemis parmi les grandes gens.

Michel secoua la tête et s'écria avec un accent résolu :

— Il arrivera ce qui pourra, mais je l'aime, cet homme-là ; je veux voir si je ne puis point le secourir. Est-il encore au château Maigret?

— Non, mon Michel ; il est parti sur son beau cheval. Il avait une lumière de vie et de volonté dans l'œil, mais la mort sur sa face ; il m'a souri, en passant ; c'était un sourire triste comme celui que je te donnerai, mon Michel, quand je serai sur mon lit de mort.

Michel ne répondit pas. Ses joues étaient brûlantes

et ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux. Sa grand'-mère le regardait avec anxiété. Il prit dans un coin un fort bâton de houx, s'approcha de la mère Ardant et l'embrassa énergiquement.

— Où vas-tu, mon Michel ?

— Au Puits de la Vallée-Blonde. J'ai enseigné la route à M. Gaston; j'arriverai avant lui. Soyez tranquille, je serai prudent, grand'mère.

— Va, mon garçon. Il y a péril pour ceux qui l'aideront; mais c'est la destinée, répondit la paysanne avec un calme étrange.

Michel sortit; la vieille femme le regarda monter la colline en bondissant. Puis elle vint se mettre à genoux. Elle resta immobile, les mains jointes, les lèvres actives, durant plusieurs heures.

Quand le soir fut venu, elle alluma une petite lampe et la passa brusquement devant un portrait grossier collé à la muraille.

— Mes yeux sont troublés par les larmes, murmura-t-elle ; je n'ai pu distinguer ni la vie ni la mort. Savoir si j'aurai quelqu'un pour m'enterrer! Maintenant, il est inutile de prier, tout est fini.

CHAPITRE III

Catastrophe

Michel arriva à la tombée du jour devant une barrière qui donnait entrée dans le parc de la Mare-Blonde. Il suivit un sentier tracé entre des taillis d'aunes et de noisetiers, et déboucha sur une pelouse presque complétement entourée d'arbres. Sur un seul côté la ceinture de bois était rompue ; la pelouse s'arrêtait brusquement au-dessus d'un trou de cinquante pieds de profondeur, dont la paroi, presque verticale, ne présentait guère que des buissons de ronces. Ce trou, qu'on appelait le Puits, était le commencement d'une petite vallée pittoresque et ombreuse qui descendait jusqu'à la mer.

Michel constata qu'il n'y avait encore personne sur

la pelouse, et il revint se cacher dans les taillis qui avoisinaient l'ouverture du Puits.

Un pas de cheval se fit bientôt entendre; le jeune paysan, malgré l'obscurité qui commençait à s'étendre, reconnut Phénix, et il vit Gaston aller se poser presque sur la crête du Puits. Michel ne distingua bientôt plus qu'une silhouette d'homme roide monté sur un cheval immobile.

La nuit tomba complétement et ne laissa plus apercevoir qu'une masse sombre aux contours légèrement vaporeux. Puis la plaque noire qui couvrait l'horizon se brisa, elle se laissa pénétrer par la lumière des étoiles, se changea en un voile gris, et le groupe opaque qui se dressait à l'extrême bord de la pelouse se détacha en noir sur ce fond grisâtre.

Michel vit bientôt M. de Rebecq disparaître dans l'ombre du côté de la ceinture d'arbres; il espéra un instant que le Parisien, fatigué d'attendre, se décidait à quitter le lieu du rendez-vous. Mais il ne tarda pas à le voir revenir.

Gaston avait cru entendre un hennissement du côté opposé à celui par où la Reine devait venir; il avait avancé dans la direction du bruit et était resté un instant sous les arbres. Le hennissement ne s'était pas renouvelé. Rebecq reprit position sur la pelouse, à deux pas environ du bord de la colline abrupte. La tête du cheval était tournée du côté du sentier; la bête

présentait ainsi son flanc droit à l'ouverture du Puits, et son flanc gauche du côté des arbres, enveloppés dans une obscurité profonde. Gaston pouvait apercevoir sur sa droite, à quelques centaines de pas au delà de l'ouverture du précipice, la masse sombre de la ferme de la Mare-Blonde.

Les bruits vagues qui venaient de là interrompaient seuls le calme profond de la nuit. Il tomba bientôt en rêverie. Les angoisses de sa vie se présentèrent à son souvenir, noyées dans cette vapeur idéale dont le rêve enveloppe les plus poignantes douleurs et qui constitue la mélancolie. Des espérances vagues, qui naissaient dans son cerveau rafraîchi, et qui toutes s'appuyaient sur la belle et noble Jeanne, succédèrent aux tristesses. Il oublia qu'il allait quitter la France pour toujours et dire adieu à Jeanne, fiancée à un autre ; il oublia qu'il était menacé d'un danger mortel ; son imagination lui composait une existence dont les détails lui échappaient, mais qui empruntait ses éléments à la fraîcheur de ces bois, à la vie calme de cette ferme.

Un bruit violent sortit du milieu des arbres. Gaston, à peine réveillé de sa rêverie, crut entendre le pas d'un cheval puissant lancé à toute vitesse. Phénix s'agita, Rebecq le maintint machinalement dans la position où il était, et, sans songer que ce n'était pas là le pas léger de la petite Fée, il s'écria joyeusement :

— Est-ce vous, Reine, enfin ?

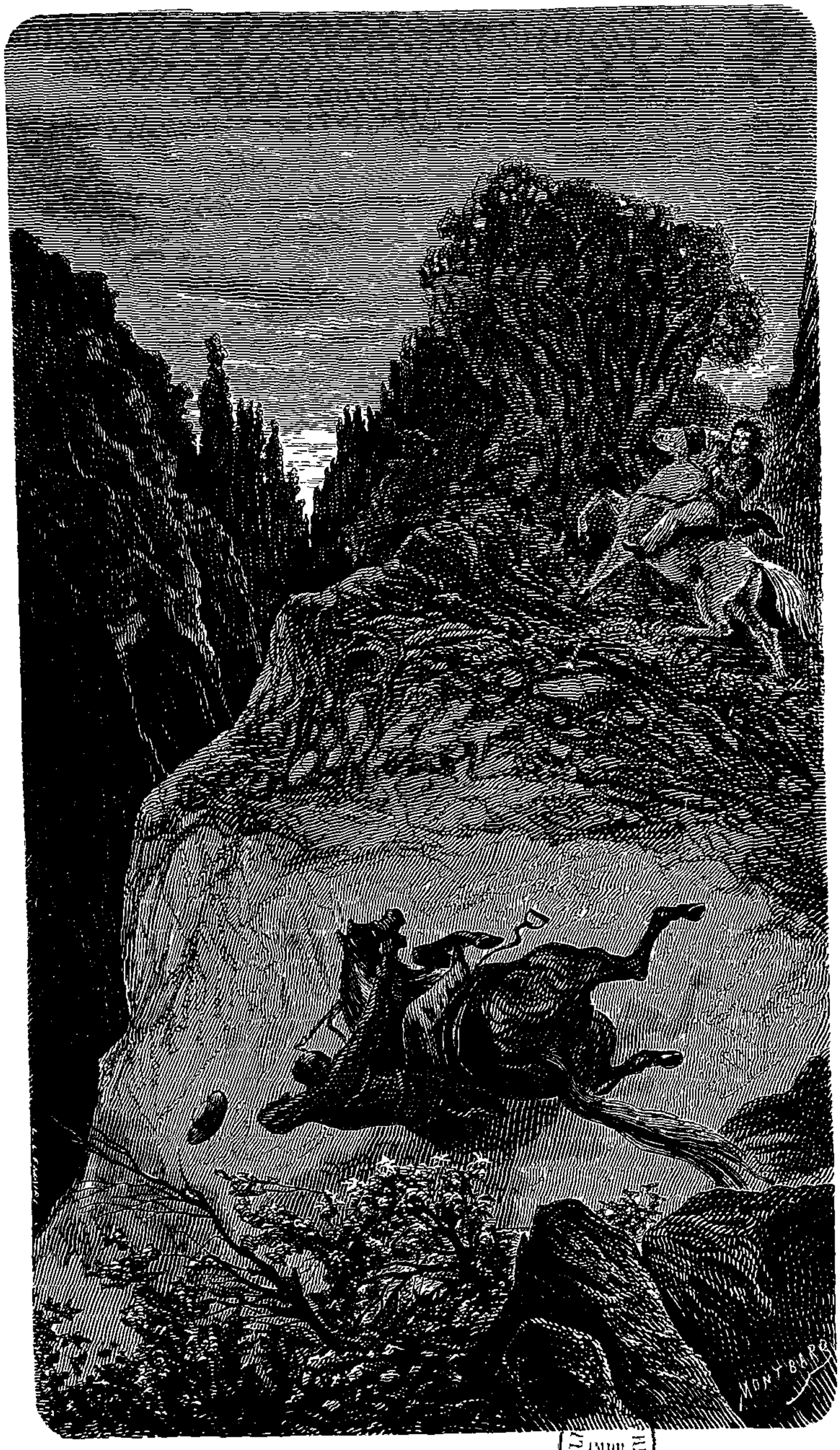
Au même instant, une voix qui sortait des taillis, en face de lui, cria :

— Monsieur Gaston, prenez garde !

Et avant qu'il eût pu se rendre compte du danger qu'il courait, la masse sombre qui arrivait sur lui heurta violemment le flanc gauche de Phénix. Gaston sentit son cheval glisser ; et il se vit lancé, la tête la première, dans le précipice ; il s'enfonça dans un buisson, mille pointes lui entrèrent dans le corps ; il reçut comme un effroyable coup de massue sur le haut de la tête, rebondit hors du buisson et roula jusqu'au fond de la vallée.

La masse qui s'était précipitée sur Phénix fut ramenée vivement en arrière et alla tomber sur la pelouse. Un homme se leva, puis un cheval qui paraissait gigantesque.

— Heu ! murmura l'homme ; je crois que notre duel est enfin terminé. J'ai sauté assez dextrement, en ramenant ce brave Eléphant en arrière ; j'ai roulé un peu, mais c'est tout. Voyons, que je te rende l'usage de tes yeux, continua-t-il, en décapuchonnant l'animal. Ce diable d'Éléphant roule comme un chariot du train d'artillerie. Il me semblait pourtant que j'avais entendu une voix étrangère. Ah ! fit-il en riant, la voix étrangère, c'était la voix de ma conscience. Il n'est pas mal réussi, le mot. Mais la complainte de Fualdès nous apprend qu'il ne faut pas jouer avec les témoins. Je



Le guet-apens.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

vais toujours m'inscrire en faux. Hé! là, cria-t-il à haute voix, n'y a-t-il personne qui puisse m'aider? il vient d'arriver un accident. Personne! conclut-il en se dirigeant vers les arbres. Les oreilles m'ont corné : l'émotion inséparable d'un début! On n'est point né fossoyeur, que diable! *Nascuntur poetæ, fiunt oratores*, on naît journaliste et on devient brigand. Eh! qu'est-ce donc?

Il fit un bond en voyant passer un cheval furieux qui, hennissant et ruant, bondissait autour de la pelouse, et qui se précipita dans le sentier.

— C'est Phénix! il se sera trouvé arrêté par quelques arbres en haut du Puits et sera remonté. Voyons donc si le maître est arrivé à bon port.

Il revint sur ses pas, s'avança en rampant sur le bord du trou et écouta attentivement. Il se releva, remonta sur son grand cheval, se dirigea tranquillement vers les arbres et disparut.

Quelques minutes après, Michel sortit des taillis, marchant à demi-courbé et s'arrêtant, tandis que ses yeux fouillaient dans l'obscurité.

— Il est parti! Ah! j'ai eu bien envie de lui sauter à la gorge. Mais, moi blessé ou tué, qui est-ce qui aurait secouru le pauvre M. Gaston? Et, s'il est mort, il faut qu'il y ait quelqu'un pour le venger! Si les juges ici ne veulent point, je vendrai la toile qu'il m'a donnée et j'irai jusqu'à Paris!

Le jeune paysan, lui aussi, s'avança jusqu'au bord du Puits, et appela d'une voix contenue. Rien ne répondit. Il descendit alors prudemment et à reculons.

Au bout de quelques instants, il remonta, s'assit sur la crête en s'essuyant le front, puis il recommença à descendre.

Il remonta encore.

— Jamais je ne pourrai arriver en bas sans *me tribouler*, pensa-t-il. Il faut aller rejoindre le bout du parc; c'est plus long, mais la descente est un peu plus facile.

Il se mit encore à plat ventre et appela. Il n'entendit rien, se releva et s'avança, en suivant le haut de la colline, dans une direction opposée à celle qui avait été prise par l'homme au grand cheval.

CHAPITRE IV

L'accusation

Le souper venait de finir à la ferme de la Mare-Blonde; une vingtaine de domestiques entouraient une longue table placée dans un coin de la grande cuisine; les uns sommeillaient, les autres causaient et riaient à grand bruit, tandis que les servantes enlevaient les cuillers d'étain et les plats de terre brune.

Le maître, Jacques Alespée, adossé contre un des piliers de la haute cheminée, fumait, les yeux à demi clos, et Félix, assis dans l'intérieur de cette cheminée, parcourait un petit livre, en se penchant vers la lumière que jetait un grand feu de menu bois.

La porte du dehors s'ouvrit, le Saint leva la tête.

— Je vois bien, dit-il en souriant au survenant, que l'air du pays ne te convient plus, France; il t'a en-

levé l'appétit, puisque tu as oublié l'heure du souper.

Francin ne répondit pas, et se tint debout à quelque distance du foyer.

— Je suis en train de lire ton dernier livre, reprit Félix : *Les menus Propos du boulevard.* Je n'en comprends pas la moitié, et le reste, je voudrais bien ne pas le comprendre. Mais qu'as-tu donc ? tu es tout souillé comme si tu avais été battu.

Maître Jacques ouvrit les yeux et fixa son regard sur Francin.

— Ce n'est rien, dit celui-ci d'un ton aigre ; mon cheval s'est abattu.

— Et moi, qui ai parié dernièrement, reprit Félix, qu'Éléphant n'avait jamais bronché.

La porte s'ouvrit de nouveau, et on entendit la voix de la Reine :

— Saint, viens vite ; *goujart* (1), apporte la grande lanterne ; je crois qu'il est arrivé un accident.

— Qu'y a-t-il donc, Reine ? dit Félix, en courant à la porte.

— En arrivant à la barrière du parc, dans lequel j'avais donné rendez-vous à M. Toril, j'ai vu un cheval, la tête basse et tremblant de tous ses membres. La bride était à moitié détachée, la selle rompue. Je l'ai pris et ramené. C'était Phénix ! Regarde, son

(1) Le plus jeune des domestiques.

épaule est écorchée ; le sang coule par ses naseaux.

— Viens donc voir ce qui se passe à la porte, dit maître Jacques à Francin.

Phénix, qui était resté jusque-là penaud, releva la tête et se mit à hennir. Quand Francin fut près de lui, il se cabra, et, ruant avec une énergie désespérée, il échappa aux mains de la Reine. Il se sauva dans la direction de la barrière. Quelques domestiques coururent après lui, mais ils revinrent bientôt, annonçant qu'il avait sauté par-dessus le fossé, et repris, en courant comme un furieux, le chemin d'Azelonde.

La Reine, confiant Fée aux soins du *goujart*, entra, suivie de ses parents.

— Allumez toutes les lanternes, dit maître Jacques. Toi, grand valet, avec les laboureurs, les bergers et les servantes, tu vas descendre dans la vallée Blonde, par le bout de la maison ; nous autres, nous allons visiter le haut du parc.

Les lanternes étaient allumées, tout le monde était debout, quand un nouveau personnage franchit en courant la porte restée ouverte et se précipita dans la maison en s'écriant :

— M. Gaston a été assassiné, et voilà l'assassin !

Il saisit Francin par le collet et fit un effort pour l'entraîner dehors. Mais Francin, allongeant un coup de poing dans l'estomac de son accusateur, le jeta sur le pavé, et saisissant un bâton de houx que celui-ci

avait lâché en tombant, il se préparait à lui en asséner un coup sur la tête, lorsque maître Jacques, s'avançant rapidement, saisit le bras de son fils et le tira violemment en arrière.

Puis sa physionomie reprit sa placidité ordinaire, et il dit de sa voix lente :

— Laisse Michel s'expliquer. Je te promets la justice, continua-t-il en s'adressant à celui-ci qui s'était relevé. Où est le Parisien?

— Il est mort.

— Où est son corps?

— Au pied du Puits.

— Prenez la grande civière à bras, vous autres; allez-y tous, la montée est difficile, même de ce côté-ci ; Véronique restera à la maison.

Les domestiques obéirent silencieusement; maître Jacques alla fermer la porte, et venant s'asseoir à côté de son pilier, il dit à Michel :

— Explique-toi.

— Explique-toi, répéta Francin d'une voix railleuse et en s'asseyant.

— Lève-toi, Francin, et tais-toi, dit le maître avec fermeté.

— Vous attachez à cette accusation beaucoup plus d'intérêt qu'elle ne vaut, mon père; si vous m'aviez laissé traiter ce coquin-là comme il le mérite, tout serait dit.

— Venez-y maintenant, s'écria Michel, en redressant fièrement la tête. Je n'ai point peur de vous, mais vous n'avez de courage que dans la trahison.

— Je t'ai dit de t'expliquer, et je t'ai promis la justice, dit maître Jacques en se levant; il n'y a que moi de maître ici.

— Vous êtes un homme juste, je le sais. Votre fils est venu ici subitement, parce qu'il a appris l'arrivée de M. Gaston par M. Denis, qui le savait par Clovis, et qui l'a écrit tout de suite à Francin. Est-ce vrai, ça? La Reine a dit ce matin à Clovis qu'elle attendait M. Touy ce soir au Puits de la Vallée-Blonde; Clovis a encore été le dire à M. Denis, qui est venu avertir Francin. Est-ce vrai encore, ça, dites-le, maître Jacques?

— Denis Hauchecorne est venu ici cette après-midi, c'est vrai.

— Francin est sorti à la tombée de la nuit, pourquoi ça? Est-ce le moment de se promener, quand le souper est servi? Moi, j'étais caché dans les taillis du parc. J'ai vu Francin monté sur son grand cheval; il est venu comme le vent; la nuit était noire; il lança son grand cheval sur Phénix; M. Gaston et Phénix tombèrent dans le précipice; le cheval remonta, l'homme a roulé jusqu'au fond; il y est étendu, roide, déjà froid; Francin a ri après le coup. Voilà ce que j'ai vu et entendu, je le jure devant Dieu.

— Qu'est-ce qui prouve tout ça? demanda maître Jacques d'une voix altérée.

— C'est moi qui le prouve, dit Michel en levant la main; je le jure et je n'ai jamais menti jusqu'ici.

— Et moi, est-ce que j'ai assassiné jusqu'ici? dit Francin en ricanant.

— Est-ce que je ne pourrai pas prouver ce que j'ai vu? s'écria Michel avec un accent d'angoisse qui saisit les assistants. Ah! regardez vos habits, ils sont sales, parce que dans le choc vous avez été renversé.

— C'est par accident, répliqua Francin.

— Tout le monde sait que l'Éléphant n'a jamais tombé. Venez sur la pelouse, les pieds de l'Éléphant sont bien reconnaissables, et ils sont marqués, et aussi la place où vous avez glissé.

— Quand cela serait! dit Francin avec impatience. La nuit était noire, est-ce que je n'ai pas pu heurter un homme par hasard?

— Non, ce n'est point par hasard, puisque vous n'êtes pas entré dans le parc par la barrière, où l'on aurait pu vous apercevoir, mais par un endroit désert, par la brèche de la muraille. Non, ce n'est point par hasard, puisque vous aviez aveuglé votre cheval afin qu'il ne refusât pas de vous obéir!

Francin ne put s'empêcher de tressaillir; maître Jacques poussa un soupir, et Félix pâlit.

— Je ne sais ce que tu veux me dire, s'écria le premier, mais ne m'échauffe pas les oreilles.

— Je veux dire que le morceau de drap avec lequel vous avez aveuglé votre cheval est encore sur la pelouse. Je l'y ai laissé. Venez voir si nous ne trouverons pas dessus des poils de l'Éléphant.

Francin fit un pas pour s'élancer vers la porte.

— Vous ne sortirez point, non ! s'écria Michel en brandissant son bâton de houx.

— Au fait, dit Francin, c'est vous qui avez mis là ce chiffon.

— Et aussi les poils de votre cheval, n'est-ce pas ? Non, je ne les ai pas mis, car je n'ai aucune raison de vous poursuivre ; mais vous, vous avez déjà voulu assassiner M. Gaston. Reine, si vous êtes juste, reconnaissez que je dis la vérité.

— Tu dis la vérité, mon brave Michel, répondit Jeanne d'une voix ferme.

— Et aussi qu'il lui a promis de le poursuivre partout, qu'il avait peur de lui, et qu'il l'assassinerait.

— Tu mens, tu mens! s'écria Francin, je n'ai jamais eu peur de personne.

— Reste ici un instant, Michel, dit maître Jacques d'une voix sourde. Vous, venez tous avec moi.

CHAPITRE V

Le Jugement

Maître Jacques, précédé de sa nièce et de ses deux fils, était entré dans une pièce située près de la cuisine, et dont une des portes donnait sur la vallée.

— Francin, dit-il, d'une voix triste et ferme, je sais que tu es violent, je crois que tu es devenu méchant; es-tu aussi devenu menteur? Veux-tu me dire la vérité?

— Je ne puis pourtant pas, répondit Félix avec un ricanement, vous dire que j'ai tué ce personnage; un homme ne peut pas plus avouer un tel accident, qu'une femme reconnaître qu'elle a...

— Francin, s'écria Félix, en saisissant les mains de son frère, je t'en supplie, parle sérieusement; si tu

savais quelle consolation ce sera pour notre père de penser que tu es encore sincère!

— Tu crois vraiment que notre père sera fort consolé en m'entendant faire un aveu qui me mènerait à la guillotine. Je pense que la *Morale en Action*, elle-même, ne renferme pas un si noble trait d'amour filial.

Le vieillard resta un instant la tête penchée et les yeux fermés, puis il releva le front, et, d'un geste calme et imposant, montrant à Francin la porte du dehors, il lui dit:

— Va-t'en! En quelques heures tu peux gagner le Havre; avant deux jours l'affaire ne s'ébruitera pas; tu as le temps de te réfugier en Angleterre.

— Décidément, vous ajoutez pleine foi à ce que cet imbécile vient de nous raconter?

— Va-t'en; et ne reviens jamais ici.

— Mon père, s'écria Félix en joignant les mains, ne jugez-vous pas bien vite et sur des apparences qui peuvent être trompeuses?

— Qu'il s'en aille, reprit le vieillard avec le même ton glacial. Jamais son nom ne sera prononcé ni par moi ni auprès de moi, et si jamais il remet le pied dans le pays, je dirai à tout le monde pourquoi je n'ai plus qu'un fils.

Il montra de nouveau la porte. Félix se jeta en san-

glotant dans les bras de son frère, qui le regardait avec un sourire amer.

— Tu pleures comme un héritier, s'écria-t-il en le repoussant.

Maître Jacques fit un signe impérieux à Félix, et tous deux rentrèrent dans la cuisine.

Quand Francin se vit seul avec la Reine, sa physionomie changea d'expression. Il perdit son air insolent, s'approcha de la jeune fille avec un regard de tendresse et lui dit d'une voix soumise :

— A vous, ma Reine, je veux tout avouer.

— Gardez vos aveux, répondit brusquement Jeanne, je ne suis pas faite pour en être honorée.

Francin jeta sur la jeune fille un nouveau regard rempli d'une passion énergique.

— Cet homme était un sot, dit-il.

— Est-ce que vous ne tremblez pas à la pensée que vous l'avez peut-être mal tué ? Attendez la certitude de sa mort pour oser l'insulter, répliqua la jeune fille d'une voix dédaigneuse.

Le sang sauta au visage de Francin.

— Jeanne, je vous en supplie, ne me rendez pas fou ! Croyez-le bien, je suis au-dessus de lui. Il manquait d'habileté, il manquait d'audace ; c'était un de ces orgueilleux timides qui ne connaissent pas les chemins de la vie ; il était destiné à échouer sans cesse. Vous seule, à cause de votre ignorance de tout ce qui

constitue l'activité sociale, vous avez gardé de l'estime pour lui ; j'ai eu peur pour votre avenir. C'est pour vous que j'ai tout fait. N'avez-vous pas été l'inspiration de ma vie entière !

— Votre muse, n'est-ce pas? la muse de l'assassinat !

— Jeanne, s'écria Francin d'un ton qui devenait menaçant, oubliez-vous donc que je risquais ma vie? Est-ce que je ne pouvais pas être lancé avec lui dans ce précipice?

— Il vante son courage ! L'arme dont il se servait pouvait éclater dans ses mains ! C'était là tout son danger contre un homme désarmé, pris en trahison ! Et il vante son courage ! Ah ! mon noble Gaston !

La Reine fit un pas en avant, et fixant sur la face livide de Francin ses yeux brillants de colère, elle ajouta :

— Je vous ai estimé, je ne vous connaissais pas. Aujourd'hui je vous connais. Ah ! pourquoi faut-il que le mot *mépris* rende si faiblement le sentiment que vous m'inspirez !

Francin s'avança vers elle en serrant les poings. Jeanne resta immobile et sans que son regard perdît rien de son éclat et de sa fierté.

Francin hésita un instant, puis, tombant à genoux, il s'écria avec un sanglot :

— Grâce, Jeanne ! grâce, je vous aime tant !

— Ne le dites plus, s'écria Jeanne avec un accent de colère, ne le dites plus; il me semble que je deviens méprisable. Être aimée par un pareil homme !

Elle parut faire un effort violent, et reprit d'une voix moins âpre :

— Partez donc, que je ne vous revoie jamais ! Je tâcherai d'oublier que vous êtes un lâche !

Francin se releva d'un bond, et s'approchant jusqu'à la toucher, il lui dit d'une voix sourde :

— Oui, je suis sûr qu'il est mort, sans cela, je vous tuerais. Pour le repos de ma vie, il fallait que l'un de nous trois mourût.

Jeanne jeta sur son cousin un coup d'œil étincelant. Celui-ci se recula.

La Reine se redressa de toute sa hauteur, et elle dit d'une voix altérée :

— Le repos de votre vie ! le repos de votre vie ! Priez Dieu pour que Gaston ne soit pas mort, car vraiment...

Et comme si elle eût craint de ne pouvoir retenir les paroles cruelles qui se pressaient sur ses lèvres, elle quitta précipitamment la place.

Francin garda ses yeux sombres quelque temps fixés sur la porte par où elle venait de sortir; puis reprenant bientôt ce sourire insolent et cynique qu'il ne semblait perdre qu'en présence de Jeanne :

— Bah ! murmura-t-il, j'ai bien fait ; j'ai peut-être

un peu triché, mais la vie est un grand baccarat, et il n'y a que les grecs qui gagnent toujours. Moi, j'ai besoin de gagner toujours. Le puits ne rendra cet imbécile que par morceaux, il n'en restera jamais assez pour faire un bon mari. Jeanne et moi, nous sommes jeunes; les morts ont toujours tort, et ce n'est pas moi, que diable! qui ai inventé la matrone d'Éphèse. Le Temps est si vieux, il est devenu si mou, qu'il n'a plus la force de porter une faux: il l'a remplacée par une éponge. Je reviendrai dans deux ans. Tout sera effacé. Je vais, en attendant, profiter des conseils de l'expérience paternelle, et visiter la noble Angleterre.

Il se dirigea d'un pas leste vers la porte du dehors et sortit.

Maître Jacques avait dit à Michel:

— Tu feras ce que tu veux, mon garçon. J'ai chassé mon fils, ne pouvant le livrer à la justice.

Le jeune paysan regarda le vieillard ; il trouva sur son visage une telle expression d'angoisse que son regard s'adoucit. Il ne répondit rien.

Un silence lourd, interrompu seulement par les sanglots contenus de Félix, régna dans la grande et obscure cuisine. Quand la Reine rentra, elle se dirigea vers Michel et lui dit:

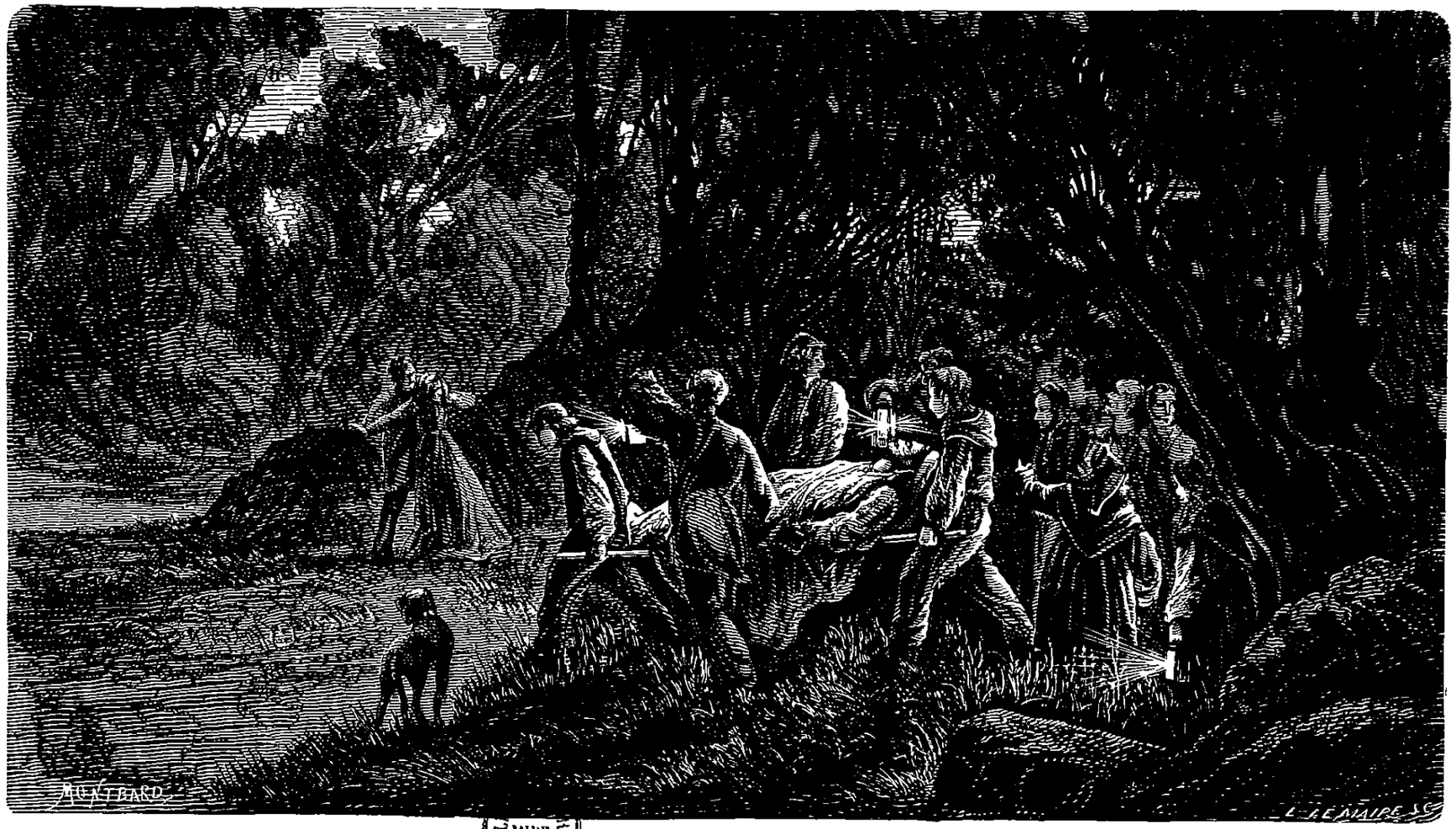
— Prends patience, mon pauvre garçon; un jour viendra, et elle indiquait son oncle d'un signe de tête, où je pourrai agir, et je te promets que si tu as de la haine

contre Francin, tu seras content. Tais-toi, Félix; jamais je ne pardonnerai.

Un bruit sourd se fit bientôt entendre dans le verger. Michel courut à la porte, suivi par la Reine. Ils virent s'avancer, chargée d'un cadavre, une civière portée lentement et gravement par deux domestiques. Les femmes agitaient, tout autour, les lanternes qui répandaient sur le corps étendu des rayons d'une lumière vacillante et lugubre. Les autres domestiques suivaient en silence, et les reflets vagabonds qui tombaient sur eux leur donnaient une physionomie sépulcrale.

Jeanne n'avait pas encore pu se persuader que Gaston fût mort; à l'aspect du cortége, elle jeta un cri, cacha son front sur l'épaule de Michel, qui put l'entendre pendant un instant sangloter et gémir. Puis elle releva la tête, et, muette, pâle, mais d'un pas ferme, elle s'avança vers la civière. Elle jeta un regard furtif sur le corps étendu; par un mouvement plus rapide que la pensée, elle saisit une des mains sanglantes qui pendait hors de la civière, la porta à ses lèvres avec un geste énergique, et la replaça le long du corps.

Les paysans s'étaient arrêtés. Le geste de la jeune fille avait changé le silence en sanglots, et l'on n'entendit bientôt plus que des soupirs et des lamentations étouffées.



Le convoi funèbre

— Est-il mort? demanda Michel d'une voix anxieuse.

Chacune des servantes fit un mouvement différent. Sur un signe de la Reine, on se remit en marche, on entra dans la cuisine, et la civière fut posée sur deux chaises. Les habits du pauvre Gaston étaient en lambeaux; ses mains, son visage, tout ce qu'on pouvait apercevoir de son corps était ensanglanté et gonflé.

Le Saint s'approcha, déchira les lambeaux qui couvraient encore la poitrine, et après avoir posé sa main sous la mamelle gauche, il se retira en secouant la tête.

Jeanne avait saisi un miroir et l'avait approché des lèvres de Gaston; mais ses yeux étaient si troublés et les lumières si vacillantes, qu'elle ne put rien distinguer sur la surface du verre.

Elle promena alors un regard fier sur tous ceux qui l'entouraient, et, se baissant sur la poitrine nue elle y posa son oreille.

Elle se releva en criant :

— Il n'est pas encore mort! Louis, prends Fée; cours chercher le médecin de la Pastourelle; de là galope, comme s'il s'agissait de ma vie, jusqu'au bourg d'Azelonde, et prie de ma part le docteur Hamelin de venir sur-le-champ.

Le domestique était déjà en selle.

— Maintenant, ajouta-t-elle, portez cette civière chez moi, au château.

— Y pensez-vous, Reine? dit Félix. Vous êtes-vous demandé ce que le monde pensera de votre conduite?

— Demandez-moi plutôt ce qu'il pensera de la conduite de votre frère! Vous pleurez l'absence d'un lâche, et vous n'avez pas de regret pour la mort de celui que ce lâche a assassiné!

Félix se rapprocha et reprit à mi-voix :

— Vous n'êtes pas juste, Reine; celui-ci je l'aimais bien, mais il n'est pas mon frère.

— Pardonnez-moi, Félix, mais je ferai ce que je veux. D'ailleurs, il n'y a personne à l'opinion de qui je tienne assez pour hésiter à faire ce que je crois juste.

— Personne?

— Personne. C'est à cause de moi qu'on a voulu le tuer, c'est à moi d'essayer de le sauver. C'est à nous de réparer le mal qui a été fait par notre sang, afin que Dieu n'en fasse pas tomber la peine sur nous et les nôtres.

Jeanne sentit sa main serrée par celle de maître Jacques Alespée, qui était resté comme insensible durant cette scène; elle tendit l'autre main à Félix, et alla rejoindre les domestiques qui attendaient devant la porte du château.

La garde-malade.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

CHAPITRE VI

Métamorphose

Gaston resta près de quinze jours sans connaissance. Au bout de ce temps, la première fois qu'il ouvrit les yeux avec une perception un peu nette des objets, il se vit dans une grande chambre aux lambris blancs ornés d'arabesques d'or; il était couché dans un immense lit carré, à colonnes et à baldaquin. Ses yeux se dirigèrent vers une haute et large fenêtre, sa vue lui parut glisser sur une nappe de feuillage, au delà de laquelle s'étendait l'horizon tout bleu. Son regard revint errer au milieu de la chambre et s'arrêta sur une jeune femme qui dessinait, assise devant une grande table ronde chargée de livres et d'albums. Gaston referma les yeux en poussant un soupir.

La femme se leva, s'approcha de lui, releva l'oreil-

ler, et posa sa main douce et fraîche sur le front brûlant de Gaston. Il ouvrit les yeux; une expression d'étonnement traversa ses paupières, un sourire voltigea sur ses lèvres pâles, et, prenant avec effort la main de la jeune femme qui rougissait, il la tint serrée contre sa poitrine en murmurant : « La Reine. »

Puis il s'endormit en résistant au léger mouvement que fit Jeanne pour retirer sa main.

Quand il se réveilla, sa chambre était plongée dans une obscurité presque complète. Une petite lampe, posée sur un guéridon, répandait sa blanche lueur sur le visage d'un jeune homme endormi dans un fauteuil.

— Félix! murmura Gaston.

Le jeune homme se réveilla en sursaut et s'approcha avec inquiétude. Le malade lui fit un signe de tête et se rendormit.

Il se réveilla à l'aube claire. Une vieille paysanne aux yeux vifs se promenait dans la chambre d'un pas alerte, rangeant tout sans bruit, et se parlant à elle-même d'une voix contenue. Gaston, qui trouvait un grand bonheur dans ce petit bruit sans secousses, suivit longtemps du regard le manége de la vieille femme.

Le soleil remplit bientôt la chambre de lumière; la nappe de feuillage étincela, l'horizon prit des teintes pures. Rebecq appela :

— Où suis-je? demanda-t-il d'une voix nette.

Marianne le regarda avec un étonnement joyeux et s'approcha vivement. Gaston répéta sa question; la vieille femme s'écria avec ravissement :

— Ah! mon Dieu, il parle donc!

Et, sans répondre, elle se précipita vers la porte. Elle revint au bout de quelque temps suivie de Jeanne.

Celle-ci s'avança en rougissant, et dit d'une voix douce, presque tendre, qui ne rappelait en rien les intonations fermes, brusques et impérieuses d'autrefois :

— Ne soyez pas inquiet; vous êtes au château de la Mare-Blonde, chez des amis qui essayent de vous faire oublier le passé.

Gaston entra, dès ce moment, pour la première fois, en pleine possession de lui-même. Le souvenir de ce qui était arrivé le saisit; sa figure maigre se colora vivement.

— Ah! oui! s'écria-t-il. Le puits de la Vallée-Blonde! La nuit noire! Un choc violent, et là, continua-t-il en essayant de porter la main à son front, le feu! le feu!

— Chut! fit Jeanne, en remplaçant doucement sur le front de Gaston la main du jeune homme par la sienne.

— Ah! dit-il en étendant les bras et en poussant un soupir de soulagement, oui, je me souviens, c'est

cette main qui m'a guéri. Quand je sentais ma tête au milieu des flammes et des épines, il me semblait parfois qu'on versait un flot de lait froid sur mon front. C'était cette main. Je viens d'éprouver la même impression.

Il se tut, ferma les yeux et murmura d'une voix à peine articulée :

— Ah ! Reine, que je vous aime !

La jeune fille tressaillit, une expression d'angoisse traversa sa prunelle; elle fit un geste involontaire comme pour retirer sa main ; elle la laissa pourtant.

Au bout de quelque temps, Rebecq entendit près de son lit une voix d'homme. Il ouvrit les yeux et aperçut une physionomie bienveillante et calme qui lui était inconnue. L'étranger lui prit le bras, lui tâta le pouls, le front, et lui regarda attentivement les yeux.

— Allons, dit-il à Jeanne en la prenant à part, vous allez me faire passer pour un grand médecin. Oui, c'est une belle cure ! Une chute à tuer un bœuf, un sujet mal disposé, privé d'énergie morale, le cerveau pris par un chagrin mortel, un délire d'une violence inouïe, et nous voilà guéri ! La médecine n'a fait que vous aider, mademoiselle, continua-t-il en s'approchant du lit. Si j'avais toujours une garde-malade comme vous, je ne craindrais pas beaucoup de maladies.

— Docteur, dit Jeanne avec embarras, vous ou-

bliez que Félix et Marianne ont pris plus de part...

— Ils ont soigné le malade, répondit en souriant le docteur Hamelin ; vous, vous l'avez défendu contre la maladie, et surtout contre lui-même. Je vous regarde, dit-il à Gaston, comme sauvé. J'espère que la convalescence ne sera pas longue. Mais, plus d'humeur noire ! Quand vous vous en sentirez un désir véritable, on pourra vous permettre de quitter le lit. Ne vous fatiguez pas, mais je vous permets de recevoir dorénavant des visites.

Il quitta la chambre en murmurant :

— J'avais toujours pensé que l'hypocondrie habituelle et invétérée est une des plus dangereuses complications dans les accidents où le crâne est atteint.

Gaston garda encore la chambre durant quelques jours. Jeanne lui tenait souvent compagnie, lisant, brodant ou dessinant à côté de son lit. Mais, silencieuse et pensive, elle résistait à tous les efforts que faisait M. de Rebecq pour engager une longue conversation. Chaque parole que lui adressait le jeune homme amenait la rougeur sur ses joues ; elle répondait par quelques mots brefs et presque toujours en baissant les yeux.

Du reste, son attention n'était jamais en défaut ; elle entourait le malade de soins inquiets et caressants qui contrastaient avec sa réserve générale. Elle semblait employer toute son imagination à prévoir les désirs de

M. de Rebecq. Jamais elle ne retirait ses mains, qu'il couvrait de baisers; et à la première demande, vingt fois par jour peut-être, elle se mettait au piano et chantait les morceaux que lui désignait le convalescent. Elle écoutait, en baissant les yeux comme une petite pensionnaire, les éloges vraiment mérités que Gaston lui faisait sur la perfection de sa méthode, sur l'expression énergique et pure de sa voix.

Il y avait dans toute la conduite de Jeanne quelque chose de si sincèrement timide, de si facile à effaroucher, et sa docilité se mélangeait d'une sensibilité si modeste et si délicate, que notre héros se trouva bientôt, lui aussi, contraint et embarrassé. Il n'osa jamais lui dire qu'il la trouvait plus belle que jamais; ce n'était plus qu'en tremblant qu'il posait ses lèvres sur ces mains devenues si blanches et si fines.

Il avait commencé par admirer cette Reine sauvage, par estimer ce noble caractère. Puis il avait éprouvé un peu de cet amour froid, tout de vanité et de surface, qu'un artiste ressent pour une belle statue. Maintenant, son âme anxieuse cherchait humblement tous les moyens de se rapprocher de Jeanne, de s'élever jusqu'à elle.

Il la voyait, en effet, divinement transformée. Elle avait absolument perdu ce caractère rude, impérieux et hardi qui la distinguait jadis. Elle montrait en toute chose le goût le plus original, mais le plus délicat et le

plus fin. Elle avait gardé la dignité de son port, la fierté de son maintien, mais tous ses mouvements s'étaient empreints de grâce. La noblesse naturelle de son extérieur avait acquis ce quelque chose de suavement féminin qui lui manquait autrefois, et sa beauté, tout en restant expressive, s'était voilée et comme parfumée. Gaston était surtout frappé de cette timidité rougissante qui paraissait si étrange en une nature jadis si dominatrice.

Il en parla à Félix. Le jeune homme leva sur son ami ses grands yeux doux et rêveurs :

— Je ne suis pas bien au courant des choses de l'amour, dit-il, et le peu que j'en avais deviné, j'ai essayé de l'oublier à côté des fleurs jolies dans nos champs tranquilles. Mais, au temps passé — il y a longtemps, continua-t-il avec son sourire triste, — j'avais deviné que la rougeur est signe d'amour; avant qu'on ne me l'eût dit, je savais qu'on ne m'aimait pas, parce qu'on me regardait toujours d'un air assuré.

— Mlle Jeanne, dit Gaston en secouant la tête, m'aimait, là-bas, dans le bois d'Azelonde, quand elle voulait être ma femme. Maintenant elle est fiancée, presque mariée à un autre, comment m'aimerait-elle? Elle m'a donné trop de preuves d'indifférence ! Ah ! fou que j'ai été !

— Vous ne m'avez pas laissé achever. Je sais bien que la rougeur est aussi signe de gêne. Peut-être la

Reine est-elle devenue timide parce que, dans votre délire, vous avez dit devant elle, comme vous le disiez devant moi, avec quelle passion vous l'aimiez. Ah ! j'avais le cœur serré et les larmes dans les yeux en écoutant les paroles si belles, si fortes, si brûlantes par lesquelles vous saviez dire toute votre tendresse pour Jeanne, et combien vous avez souffert. Tantôt, il me semblait entendre le vent du matin agiter les feuilles nouvelles et secouer dans la plaine les odeurs du chèvrefeuille et de la mûre sauvage ; et j'avais le cœur ravi, je me disais : « Comme il sait aimer ! » Tantôt, en vous écoutant, je croyais entendre le vent d'est se ruant sur les branches desséchées des grands chênes dépouillés par l'hiver, et je me disais : « Comme il mérite d'être aimé ! » La Reine a peut-être entendu et pensé les mêmes choses. Peut-être est-elle seulement gênée de soigner un jeune homme, car elle a toujours été bien modeste.

Gaston s'arrêta à cette dernière idée.

Sa convalescence ne marcha pas aussi vite qu'on l'avait supposé. Il se leva enfin.

Sa première pensée fut de feuilleter les livres de Jeanne. On eût dit que la jeune fille les avait choisis uniquement pour apprendre à connaître la société parisienne. Il trouva parmi eux les romans qu'il avait publiés. Il parcourut les albums, et il remarqua dans la série des ébauches le même progrès qu'il avait constaté

dans les manières de la jeune fille : la fermeté du dessin, la hardiesse fougueuse du trait se mélangeaient peu à peu de flexibilité et de délicatesse.

Jeanne ne faisait plus maintenant auprès du convalescent que de rares apparitions ; elle avait cédé la place aux visiteurs qui affluaient. Le brave Michel était venu tous les jours à la Mare-Blonde. La première fois qu'il vit le malade enfin guéri, il se précipita en pleurant dans ses bras. Gaston l'aida à sécher ses larmes en lui demandant le détail de tout ce qui s'était passé.

Maître Amable se présenta ensuite. On n'a jamais pu savoir s'il pleura de joie, mais il toussa beaucoup et essuya beaucoup ses yeux ; il est vrai que la chambre du malade était remplie de parfums âcres, et le digne homme avait les paupières bien faibles. Il fit plusieurs signes de la main, comme pour éloigner de son visage les odeurs pénétrantes, et quand il eut un peu repris ses sens, il s'écria d'une voix enrouée :

> Non, non, retirez-vous, Tisiphone, Alecton,
> Et tout ce que je vois d'officiers de Pluton.

Puis, serrant avec une affection vraiment touchante la main que Gaston lui tendit, il éternua désespérément. Il agita de nouveau sa main devant son nez et reprit d'une voix plus enrouée :

Et mon affection ne s'est point arrêtée
Que chez un cavalier qui l'a trop méritée.

A... a... a... a... tchit, a... a... a... a... cte IV, scène III. Non, monsieur Touy, je ne me serais jamais consolé de la fin prématurée d'un homme aussi savant. *Targa!* A.. atchit : je vous prie de m'excuser, je me serai enrhumé en chemin, dit le vieillard avec une bonhomie pleine de délicatesse, tandis que son œil rouge jetait un regard furtif sur une foule de petits flacons qu'il suspectait vivement d'être ses véritables ennemis. *Targa*, 150 *pages!* M. de Rolleville a bien voulu me communiquer des renseignements précieux sur la Pomme de discorde... a... a... a... ; la première fois que vous voudrez bien honorer mon humble toit de votre présence, je vous demanderai...a... a... a... la permission d'en conférer avec vous... tchit!

Maître Pierre Horlaville vint ensuite accompagné d'Émilienne. La pauvre fille avait résisté pendant huit jours aux ordres de son père : la vue de Gaston malade devait lui rappeler l'indignité de celui qu'elle aimait. Maître Pierre se mit en fureur, pour la première fois de sa vie : « Il ne sera point dit dans le pays qu'il a permis à sa fille d'aimer un galérien ; elle viendra voir le digne M. Touy, traîtreusement meurtri par un lâche fainéant, ou bien il l'habillera dorénavant comme une servante, et il dira partout pourquoi. Il était bon

homme, mais, jour de Dieu! l'honneur et l'honnêteté, ah! mais! allez, marchez! »

Louis Beuzebec, Florent Hérubel, toute l'aristocratie champêtre et les notables d'Azelonde, vinrent dire l'intérêt que tout le pays avait pris à l'accident de M. Touy.

Clovis Maridor avait passé sa vie sur la route qui conduit du Val-des-Erminettes à la Mare-Blonde. Il ne prononçait pas le nom de M. Touy sans fondre en larmes. Il avait été plusieurs fois chez le juge de paix pour se plaindre de ce qu'on ne poursuivait pas jusqu'à la mort tous ceux qui avaient coupé par morceaux le généreux M. Touy. « Il était le seul ami que M. Touy eût dans le pays, et puisqu'il l'avait fait son héritier, il y mettrait jusqu'à... bien de l'argent, pour le venger. » Il demandait qu'on guillotinât une dizaine de gens *pour leur apprendre*. L'étrange sottise de Clovis était, nous avons essayé de l'indiquer, mélangée de beaucoup de finesse, par saccade et sans suite : il eut l'intelligence de comprendre que, quoi qu'il pût faire à Denis Hauchecorne, celui-ci se tairait ; il l'attendit un soir dans les environs d'Azelonde, et là, escorté des enfants de sa femme, il le battit si outrageusement que le pauvre sire eut grand'peine à se traîner jusque chez lui.

Le juge de paix, éperonné par Clovis, vint interroger Gaston. Celui-ci répondit qu'il était, en effet, tombé dans un trou ; mais il n'avait à se plaindre que de son

peu de connaissance de la topographie de l'arrondissement du Havre. Il était prêt néanmoins, malgré son peu de connaissance du pays, à jurer que Clovis était le plus sot personnage qu'on pût trouver à plusieurs lieues à la ronde. Le juge de paix interrogea Michel, qui répondit à la normande, et l'affaire resta pendante.

Denis Hauchecorne comprit, toutefois, la nécessité de demander de l'avancement. Les amis de Francin l'aidèrent, et il quitta Azelonde en boitant, mais avec une augmentation de traitement.

Après la visite du juge de paix, maître Jacques Alespée vint pour la première fois visiter M. de Rebecq. Il lui serra la main avec effusion, lui dit cette seule parole: « Merci, » et se retira la tête basse.

Gaston avait déjà commencé à sortir; il se sentit bientôt assez fort pour étendre le cercle de ses promenades.

Le sentiment de la vie lui était revenu avec plus de puissance que jamais. Mais avec ce sentiment se réveillèrent les préoccupations, les souvenirs et les angoisses. Ses illusions perdues, son existence sans but, son activité, son enthousiasme, son amour de l'art, désormais inutiles; la fausseté des amitiés, le triomphe de la médiocrité, le règne de la ruse, la tyrannie du hasard; tout ce qu'il avait vu, éprouvé, et qui l'avait jeté dans le désespoir, se représenta à son esprit. La

Reine remarqua que son regard recommençait à s'assombrir.

Il avait plusieurs fois déjà indiqué le désir de quitter la Mare-Blonde, Jeanne s'y était opposée. Il comprit pourtant, en se voyant presque guéri, qu'il ne devait pas rester plus longtemps.

CHAPITRE VII

Le noble amour

Un matin, vers la fin de septembre, Gaston avait envoyé demander à Mlle Alespée la permission d'aller prendre congé d'elle dans le courant de la journée, lorsque celle-ci entra chez lui en costume de voyage.

— C'est moi, dit-elle, d'une voix nette et décidée qui rappelait son ton d'autrefois, c'est moi qui viens prendre congé de vous.

— Nulle fâcheuse nouvelle ne me surprend plus, dit Gaston avec tristesse; j'avoue pourtant que je comptais rester quelques jours encore au Val-des-Erminettes, après avoir quitté la Mare-Blonde; j'avais été assez présomptueux pour espérer que vous me permettriez de venir vous voir.

— Moi, répondit la Reine en souriant, je compte

bien que vous ne quitterez pas la Mare-Blonde avant d'être aussi bien portant que vous étiez quand je vous y ai donné rendez-vous. Il faut que je m'absente; j'ai promis à Mlle de Rolleville, maintenant la vicomtesse de Vendes, d'aller passer quinze jours avec elle à Paris. Laissez-moi insister, continua-t-elle en voyant Gaston se lever avec agitation; vous n'êtes plus un étranger pour nous, mes parents ne me pardonneraient pas de vous laisser partir non complétement guéri. D'autre part — et elle baissa la tête en rougissant — Mme de Vendes me supplie d'aller la consoler du départ de son frère.

— Permettez-moi, mademoiselle, dit Gaston, qui avait tressailli, de vous demander... puis-je savoir... pourquoi M. de Rolleville... quitte Paris?

— Il s'agit, paraît-il, répondit Jeanne en se détournant comme pour prendre un livre sur la table, il s'agit d'un chagrin... Enfin M. de Rolleville devait épouser une jeune fille qui lui a avoué, au dernier moment, qu'elle ne saurait l'aimer. Maintenant, continua-t-elle avec volubilité, reposez-vous, promenez-vous, achevez de vous guérir; dans quinze jours je reviendrai. Mais promettez-moi solennellement que vous chasserez toute triste pensée. Vous vous efforcerez d'oublier le passé et de ne songer, pendant quinze jours, qu'à la Mare-Blonde. J'ai votre promesse, n'est-ce pas? J'y compte.

Gaston ne tarda pas à voir s'arrêter devant le perron une légère américaine qui devait porter la jeune fille au chemin de fer. Il descendit; Jeanne parut bientôt. Rebecq posa ses lèvres sur le bout des doigts qu'elle lui tendit, et elle lui dit à voix basse en se penchant vers lui :

— Vous tâcherez d'être heureux ici, n'est-ce pas?

— Oui, s'il m'est permis de penser à vous.

Elle fit un geste que Gaston ne put interpréter, mais qui paraissait indiquer les bois et les champs voisins.

Après son départ, Rebecq travailla uniquement à lui obéir, il s'efforça de repousser les préoccupations qui l'avaient torturé jusque-là, et il parvint à écouter avec calme les voix graves et poétiques qui sortaient de la plaine et des vallées.

La ferme présentait un caractère vraiment original et saisissant. Elle avait été bâtie à la fin du XVe siècle. Son grand toit venait recouvrir une galerie soutenue par des piliers ornés qui descendaient jusqu'à terre. Ses épaisses murailles, ses portes ogivales, ses massives fenêtres coupées en croix, les sculptures grossières mais animées des poutrelles, les ornements des portes, tout excitait la curiosité de Gaston. La ferme et le château étaient situés au milieu d'un immense verger clos d'un côté par un bois sombre de vieux hêtres; au delà s'étendait à perte de vue la plaine cultivée. Sur le derrière des bâtiments, le terrain descendait et allait re-

joindre la Vallée-Blonde, dont nous avons déjà parlé.

Gaston passait presque toutes ses matinées à la ferme. Il s'intéressait à cette existence variée et logique, puissante dans son mouvement, docile à une direction intelligente, pleine de bruits joyeux et de calmes aspects.

Aussitôt que le soleil montait dans le ciel, la fraîche et charmante vallée l'attirait, et, à la tombée du jour, il allait s'asseoir au bord du bois de hêtres. Là, perdu dans des rêveries sans angoisses, il laissait ses regards errer sur la plaine immense. Les mille bruits du soir, mélancoliques et doux, lui arrivaient avec le son de l'*Angelus ;* les grands troupeaux de moutons, les troupes de vaches laitières rentraient à la ferme, et les laboureurs, mollement assis sur les hauts chevaux d'attelage, venaient ensuite en fredonnant sur un mode plaintif la chanson d'un amour heureux. Maître Jacques, accompagnant tantôt l'un, tantôt l'autre de ses hommes, écoutait silencieusement les observations de chacun, et Félix, trottant sur son bidet d'allure, accourait d'une foire ou d'un marché voisins.

Quand la brume avait envahi les bouquets d'arbres qui cachaient les fermes à l'extrémité de l'horizon, Gaston jetait un dernier regard aux petites lumières qui éclataient derrière les vitres de la Haute-Folie, et il revenait à son tour, apaisé et soupirant pourtant.

Il rentrait dans cette chambre où il avait été soigné

par Jeanne; il se rappelait chacune des paroles de la jeune fille, et il essayait de se persuader que tout n'était pas perdu pour son propre bonheur. Mais le plus souvent il ne voyait dans les soins de la Reine que des preuves d'une amitié activée par la compassion. Tel était pourtant le soin avec lequel il avait tenu sa promesse, si calmes étaient les inspirations qui sortaient de la vie champêtre, et si doucement le caressaient les marques de sympathie et de respect dont on le comblait, qu'il se sentait sinon guéri, du moins fortifié.

Il parvint à diminuer cette misanthropie qui s'était emparée de lui. Il songeait toujours à quitter la France, mais il ne la maudissait plus.

Jeanne revint au bout de quinze jours. Dès son premier coup d'œil, elle put constater sur les joues de Gaston tous les signes de la santé, et dans le regard du jeune homme un sourire calme, fin et doux, qu'elle ne lui avait jamais vu.

— Je vous ai obéi, mademoiselle, dit-il avec gravité, et je vous remercie. Je me croyais désespéré, j'étais seulement sans courage. La Providence m'avait longtemps gâté, et je me suis révolté quand je me suis senti malheureux. Je crois bien que je n'ai plus nulle félicité à attendre, mais je sais maintenant qu'on peut vivre sans orgueil et sans amour.

La Reine baissa la tête, et son visage perdit cette

expression joyeuse qui l'avait coloré à l'aspect de M. de Rebecq.

— Vous avez été pour moi le bon ange, reprit celui-ci, le sourire de Dieu. tout ce que j'ai éprouvé d'heureux depuis quatre ans m'est venu de vous et de ce doux pays. J'ai trouvé près de vous et dans ces champs tranquilles la paix après la folie, le calme après le désespoir; avec le calme et la paix, on peut attendre la fin de la vie. Je ne me sens pas la force de retourner dans cette ville où j'ai tant souffert, mais j'espère que loin de mon pays je pourrai trouver quelque noble occupation qui me relèvera à mes yeux et aux vôtres. Que puis-je faire maintenant, sinon vous remercier encore et toujours?

Il attendit un instant. Jeanne continuait de garder son front baissé. Gaston poussa un soupir et reprit d'une voix altérée :

— Peut-être un jour aurez-vous besoin d'un homme dont vous voudriez aventurer la vie; vous penserez à moi, n'est-ce pas? Je serai sans doute loin, peut-être vieux; mais malgré le temps et la distance, je n'aurai rien oublié.

Il resta un instant muet; puis se mettant à genoux et saisissant les deux mains de la Reine, il les couvrit de baisers.

Il se releva, fit quelques pas pour s'éloigner, et se retourna.

Jeanne était assise dans un fauteuil, le front caché dans ses mains.

Il revint vers elle et lui demanda d'une voix que l'angoisse rendait sourde :

— Vous n'avez donc rien à me dire ?

Jeanne leva ses yeux remplis de larmes et fit un geste négatif.

Gaston se releva, avança vers la porte en trébuchant, et resta, comme hébété, le front appuyé contre le lambris.

Il se retourna encore, courut vers la jeune fille, se précipita comme un fou à ses pieds et lui dit d'une voix entrecoupée par les sanglots :

— Jeanne, Jeanne, je vous en supplie ! Vous êtes si élevée au-dessus de toute femme, et moi, si abattu, si humilié; je vous en supplie, dites-moi un mot ! Je croyais que j'avais pris courage, je croyais que je pourrais vivre loin de vous! Ah! que je ne parte pas! Je vous aime tant! je ne puis vivre loin de vous!

Les larmes étouffèrent sa voix, il ferma les yeux et laissa tomber lourdement son front sur les genoux de la jeune fille.

Celle-ci se baissa.

— Enfin! murmura-t-elle, en couvrant Gaston d'un regard d'une tendresse adorable.

Puis elle releva le front de celui-ci, et mettant sa

petite main sur les yeux de son ami, elle posa ses lèvres sur le front de Rebecq.

Gaston ouvrit les paupières. La Reine s'était levée.

— Je ne pouvais pourtant pas, dit-elle en souriant, vous prier de devenir mon mari!

— Cependant, dit Gaston en la pressant sur son cœur et en la regardant avec ravissement, il y a trois ans...

— Alors, murmura la jeune fille en se dégageant, je vous admirais, mais je ne vous aimais pas; alors j'étais une sauvage. Aujourd'hui... oh! je vous en supplie, Gaston, pensez que le seul homme que j'ai jamais embrassé, c'est vous, une première fois, il y a trois ans, pour vous sauver la vie, et aujourd'hui pour vous dire que je suis votre fiancée! Je vous en supplie, ne troublez pas mon cœur par ces baisers.

Elle s'approcha de la fenêtre, et montrant à son ami la Vallée-Blonde :

— Que cela est beau, n'est-ce pas? Et pourtant, savez-vous pourquoi j'ai été à Paris? Pour éprouver une dernière fois mes forces et mon courage. Je crois maintenant que je puis affronter le monde, et si vous le voulez...

— Non, répliqua vivement Gaston; j'ai dit adieu à Paris, à la littérature, à l'ambition. Je veux me contenter d'être heureux. Je partagerai votre royauté, ma Reine: ce sera toute ma gloire.

CONCLUSION

CONCLUSION

Gaston de Rebecq disparut du monde parisien. Ce ne fut que trois ans plus tard que le hasard me mena à la Mare-Blonde.

Il me reçut cordialement, et me présenta à sa femme, alors enceinte de son second enfant. Je fus frappé de la beauté de celle-ci, de son éclat, et surtout de l'aisance gracieuse de ses manières. Tous deux insistèrent si affectueusement, que je consentis à passer quelques jours au château de la Mare-Blonde. Gaston voulut bien me raconter son histoire.

Je remarquai, tout en l'écoutant, combien son œil était devenu plus vif et plus clair, combien sa physionomie avait gagné en dignité; je fus surtout frappé du ton ferme qui caractérisait maintenant tous ses traits,

et qui indiquait l'habitude d'une vie active, pratique et dominatrice. Il me parut aussi avoir retrouvé cette nature affectueuse, cet esprit leste et lucide qui le distinguaient au temps de sa jeunesse.

— Et maintenant? lui dis-je.

— Maintenant! Regardez Jeanne et voyez-la sourire, cela ne vous prouve-t-il pas que je suis resté amoureux de ma femme et que j'ai raison de l'être?

— Ne le dites pas à Paris, monsieur, dit la Reine, vous persuaderiez aux amis de Gaston que la Mare-Blonde est aux confins du monde.

— Vous voyez ma petite fille qui a deux ans, et qui aura bientôt, j'espère, un frère. En résumé, je suis amoureux, heureux et agriculteur.

— Ah! monsieur, reprit Jeanne en souriant, souvenez-vous que c'est agronome qu'il faut dire ; on croirait sans cela que Gaston porte des sabots et qu'il ne sait parler que le bas-normand.

— Je porte des sabots, ma mie; je connais tous les dialectes de terre et de mer qui se parlent dans votre royaume, madame; et tu es la femme d'un simple agriculteur. Agronome! Charles croirait que je fais de la littérature sur le chou colossal, sur les topinambours et sur l'engrais Dusseuil. Point. Je suis le plus gros cultivateur du canton de Fécamp, ni plus ni moins. Maître Jacques s'est retiré à la Haute-Folie, à côté de M. l'Instituteur, qui lui récite sans merci les

vers de l'illustre comique et qui continue à voir en moi le plus admirable savant des temps modernes. *Targa*, 150 *pages!* Félix veut bien aider mon inexpérience. J'ai deux mille moutons, cinquante vaches, qui sont déjà renommées dans les concours agricoles, trente poulains qui gambadent dans la Vallée-Blonde, des multitudes de poules, de pigeons, de dindons et d'oies de toute race; et je suis préoccupé de mes croisements, de mes ensemencements, de mes machines perfectionnées, beaucoup plus que je ne l'ai jamais été de mes romans. Je suis aimé ici, à titre de prince-époux, par tous ceux qui habitent les bords de la mer, et je suis vénéré, à titre d'agriculteur intelligent et heureux, par toute la race du pays de Caux. Je vais être, s'il vous plaît, président du conseil d'arrondissement, et je vise au conseil général. Florent Herubel, Louis Beuzebec ont épousé deux charmantes jeunes filles; je suis lié avec toute l'aristocratie champêtre : cela nous fait une société bienveillante, intelligente et agréable, qui sait jouir des fêtes en songeant aux occupations sérieuses de la vie journalière.

Je vous assure que la sécurité dans les relations, la liberté de parler et d'agir, sont pour beaucoup dans le bonheur de la vie, et nous avons ici une indépendance personnelle qui vous ravirait. Je sais bien que les imbéciles et les méchants existent dans nos champs comme à Paris, mais chez nous ils sont parqués; ils

sont, si je puis dire, naturels, faciles à reconnaître ; on peut les fuir et les mépriser ; à Paris, les imbéciles sont parfois nos maîtres, et les méchants nos amis.

En dehors de cette existence active, intéressante et douce, que la vie des champs offre à tous ceux qui ont un peu de fortune et d'intelligence, ma position particulière m'a donné un supplément, un raffinement de bonheur : Vous avez pu voir que, ni Jeanne ni moi, nous n'avons oublié la musique. Vous avez feuilleté dans la bibliothèque les derniers ouvrages publiés en France, en Angleterre et en Italie. Mon métier me laisse chaque année plus de deux mois de liberté ; nous avons déjà fait deux voyages, l'un en Irlande, l'autre en Espagne.

Enfin nous n'avons d'autre tristesse que la vue du cher Félix; mais Émilienne n'est pas encore mariée, et qui sait?...

Je n'ai qu'un ennemi, Clovis Maridor, qui se plaint amèrement de l'ingratitude des hommes. La mère Ardant est morte. Mais, si vous voulez rester huit jours avec nous, vous assisterez à la noce de Michel, qui est notre intendant et qui épouse la petite-fille de Marianne.

— Et vous n'avez jamais regretté Paris?

— Il paraît répondit Gaston en souriant, qu'on vient de monter une nouvelle charrue; on en parle beaucoup dans le pays; il est possible que j'aille bientôt à

Paris pour l'étudier. Du reste, je me tiens soigneusement au courant de toute chose, et vous voyez arriver chaque matin les journaux et revues de toute espèce. Cela occupe nos soirées.

— Et vos amis?

— Vous savez que je n'ai pas eu fort à me louer de la plupart d'entre eux. Il a fallu prendre un parti radical. Les meilleurs me reviendront, comme vous, mon cher. Ah! Et Francin Alespée? Il paraît qu'il a eu dernièrement de grands ennuis?

— Oui; on a sifflé un médiocre drame qu'il a fait représenter; on a sifflé surtout l'insolence, la violence, la politique rusée de l'auteur.

— Et Adrien Fourbonneau?

— Il met des couplets à tous les vaudevilles qui se jouent à Paris; il gagne 20,000 francs par an.

— Et Louisa, demanda Jeanne, est-elle mariée?

— Non, madame.

— Pourquoi donc?

— Cela m'est bien difficile à vous dire.

— Je crois que cela me suffit, monsieur.

— Et la littérature? repris-je.

— J'ai fait quatre vers depuis trois ans. M. l'Instituteur les a ornés, à la plume, de fleurs, d'oiseaux, de lyres, de lanciers polonais, et il les a envoyés à un vieux curé dont il espère hériter.

Il se leva, prit sa fille dans ses bras, et il dit en luti-

nant les petites mèches de ses cheveux blonds :

— Autrefois, quand j'éprouvais les angoisses réellement effroyables de l'amour trompé, de l'amitié trahie, de l'orgueil humilié, je prétendais que la poésie était méprisée, l'art impossible, et qu'à la médiocrité servile et rusée appartenait le bonheur dans la vie littéraire ; j'exagérais. Aujourd'hui, je suis heureux, calme, je vois clair, et je dis que pour devenir un écrivain renommé il faut être surtout un homme d'État, il faut être plutôt un entremetteur, un politique, qu'un artiste.

Jeanne se leva à son tour, et fixant sur moi ses beaux yeux brillants :

— Gaston, dit-elle, avait de l'imagination, de la conception, du bon sens et du style ; mais il était sensible, enthousiaste et délicat, il était fait pour le bonheur et non pour la gloire.

— Vous voyez, mon ami, dit Gaston en rougissant légèrement, comme on est estimé sur les bords du Danube. La morale de mon histoire, c'est que j'ai été à la bataille avec un habit de soie. Je suis revenu sans être tout à fait mort ; et j'ai trouvé aux champs la guérison : le calme d'abord, puis la paix, puis le bonheur. Il est vrai que j'engraisse et que j'ai les mains rouges.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PROLOGUE 3

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre I. — L'Assemblée de mai et le Parisien Sauvage 15
— II. — La Reine 31
— III. — Clovis Maridor 37
— IV. — La première pensée d'amour 44
— V. — Les Mémoires d'un amoureu 51
— VI. — Le miracle des roses 63
— VII. — *Ut flos in septis secretus nascitur hortis* 81
— VIII. — L'avaloire du cap d'Antifer 90
— IX. — Entre ciel et mer 97

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre I. — L'amitié dans la grand'ville 111
— II. — Dans les champs 119
— III. — Monsieur l'Instituteur 130
— IV. — Le combat 139
— V. — Le bonheur et la gloire 152

TROISIÈME PARTIE

Chapitre I. — Trois années de vie littéraire 165
— II. — La prédiction 181
— III. — Catastrophe 191
— IV. — L'accusation 197
— V. — Le jugement 204
— VI. — Métamorphose 213
— VII. — Le noble amour 226

CONCLUSION 237

TABLE DES GRAVURES *

	Pages.
Le Val-des Erminettes	5
Le Cabaret de la Pastourelle	26
La poursuite	89
L'avaloire du cap d'Antifer	106
La Sorcière	136
La clairière des Noisetiers	142
Chez les journalistes	174
Le guet-apens	194
Le convoi funèbre	210
La garde-malade	212

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

* Les gravures doivent être placées en regard des pages indiquées ci dessus.

Paris. — Imprimerie de *l'Illustration*, — A. Marc, 22, rue de Verneuil.

Auguste Marc

Imprimeur

22, Rue de Vernneuil, 22

Paris